

MÉMOIRES SYNTHÉTIQUES

Studio V11



MÉMOIRES SYNTHÉTIQUES

Par Studio V11

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La faille dans le flux	4
Chapitre 2 : L'éveil du spectre	12
Chapitre 3 : L'audit de Vane	23
Chapitre 4 : Zone de silence absolu	32
Chapitre 5 : Corruption de données vitales	40
Chapitre 6 : Le dilemme du cobaye	49
Chapitre 7 : La rhétorique de l'oubli	58
Chapitre 8 : Fracture numérique	66
Chapitre 9 : L'errance dans le néant	75
Chapitre 10 : Face à l'Architecte	84
Chapitre 11 : Le prix de l'authenticité	93
Chapitre 12 : Le suicide du système	103
Chapitre 13 : Le grand oubli	111
Chapitre 14 : Le retour de la chair	121
Chapitre 15 : L'imperfection comme héritage	134

Chapitre 1

La faille dans le flux

Le sifflement acide de la pluie contre la vitre du dôme de maintenance ressemble à un millier d'aiguilles de verre tentant de perforer le polycarbonate. Je pivote sur mon siège, mes articulations émettant un craquement sec. Devant moi, la baie de serveurs numéro quatre-vingt-douze tremble sous la pression des cycles de rafraîchissement. Un bourdonnement haute fréquence, strident comme une vrille dans l'os temporal, sature l'air confiné de la cellule de travail. Je saisis ma pince à précision. Mes doigts, tachés par des résidus de polymère noir, glissent sur le métal froid des boîtiers. Le technicien en chef, un homme dont la peau ressemble à du parchemin tanné par les radiations, se tient dans l'encadrement de la porte, son ombre projetée par les néons holographiques qui découpent des silhouettes de cerisiers pixelisés sur le béton poreux.

— Encore une resynchronisation de secteur, Elias ? La voix est râpeuse, dépourvue de modulation.

Il ne me regarde pas. Il observe les fibres optiques qui coulaient le long du mur comme des veines exsangues. Je dévisse la plaque de cuivre qui protège le processeur central. L'odeur d'ozone après un court-circuit m'agresse les narines, une effluve âcre, électrique, qui pique le fond de la gorge. Mes yeux vitreux parcourent la ligne de commande, cherchant la faille. Une séquence s'affiche. Une série de chiffres hexadécimaux qui se stabilise en une image, là, juste en dessous de la couche de données corrompues : un jardin dont les fleurs ne sont pas holographiques. Ce sont des pivoines. Les pétales sont d'un blanc crémeux, striés de pourpre, et le sol est jonché de feuilles mortes qui semblent réellement croustillantes. Je connais cette terre. Je connais le poids du panier en osier que je tiens dans mes mains d'enfant dans

cette boucle mémorielle.

— Le flux est instable, dis-je en essayant d'égaliser mon souffle.

Le chef s'approche. Ses bottes martèlent le sol en alliage. Il se penche au-dessus de mon épaule. Le froid métallique sur la nuque, dû à la climatisation poussée au maximum pour refroidir les serveurs, me fait frissonner. Je sens son regard peser sur l'écran.

— Ces données sont marquées comme étant du bruit. Nettoie-les. C'est la consigne Mnemos.

Il ne sait pas ce que je vois. Il ne voit qu'une erreur d'indexation. Pour lui, ce jardin est une aberration mathématique, une fuite dans le système de refroidissement qui produit des images parasites. Je verrouille la séquence. Mes mains tremblent imperceptiblement. La nausée monte, une bile acide qui me brûle l'œsophage, alors que je réalise que le ciel, dans ce souvenir, n'a pas cette teinte verdâtre des jours de pollution acide. Il est d'un bleu insupportable. Un bleu qui n'existe plus à Néo-Kyoto.

— Tu as les mains moites, Elias. Tu es en surchauffe ?

La question est une accusation. Je pivote pour le faire face. La tension dans ses mains, jointes dans son dos, est palpable. Il attend une erreur. Le moindre mouvement de rétractation. Je me force à rester immobile, le visage lisse, une coquille vide au service de la firme. Le bourdonnement haute fréquence change de tonalité, passant à un registre plus aigu, presque inaudible, qui me fait battre les tempes. Chaque fibre de mon être me pousse à hurler que ce souvenir est le seul morceau de vérité que j'aie jamais touché.

— Les convertisseurs de tension déconnectent, je réponds en désignant un condensateur qui rejette une fine fumée bleutée. Rien d'anormal pour ce secteur.

Il reste là, une statue de chair. Il hume l'air, son nez busqué frémissant. Il cherche l'anomalie dans l'odeur d'ozone, le résidu de mes manipulations clandestines. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage. Je sens la puce vierge dans ma poche, un petit carré de silicium froid contre ma cuisse, qui attend d'être alimenté par ce fragment interdit. Si je le copie, je deviens le parasite. Si je l'efface, je tue la seule preuve que j'ai eu une enfance, et non une architecture imposée par un algorithme.

— Fais vite, lance-t-il avant de se détourner. La hiérarchie n'aime pas que les techniciens s'attardent sur les rebuts.

Il repart sans un regard en arrière. Je suis seul. Le silence de la salle est tout relatif ; le bourdonnement devient une présence physique, une vibration qui parcourt la table de travail, faisant danser la poussière de métal dans les faisceaux de lumière artificielle. Je m'approche du terminal. L'odeur d'ozone est si forte maintenant qu'elle me donne le tournis, une ivresse chimique qui brouille mes pensées analytiques. Je branche l'interface. Les chiffres défilent à une vitesse folle. La séquence des pivoines réapparaît. Je ressens une douleur cuisante dans ma poitrine, une contraction qui me coupe le souffle, en revoyant ce panier d'osier, ce détail insignifiant qui prouve que j'ai été là, sous un soleil que Mnemos a effacé des mémoires collectives.

La copie commence. La barre de progression rampe sur l'écran, une lente agonie numérique. Chaque millième de seconde est une éternité. La sensation de froid métallique sur la nuque se transforme en une sensation de brûlure glacée, le signe que la détection automatique du système commence à scanner mon accès. La puce dans ma main s'échauffe. Elle s'éveille. Elle ne se contente pas de stocker, elle absorbe le fragment, elle s'imprègne de la texture de ces fleurs, de l'odeur de terre humide que je perçois à travers l'écran malgré le filtrage atmosphérique.

Je regarde mes doigts. Ils sont pâles, presque transparents sous la lueur crue des

néons. Le système Mnemos n'est plus qu'une structure que je suis en train de vandaliser. Ma cynisme se fissure, cédant la place à une terreur brute, animale, qui me fait serrer les dents. L'écran passe au rouge. Alerte de sécurité. Le flux de données se stabilise, puis se rétracte. Je retire la puce, un geste brusque, viscéral. La lueur bleue de la puce piratée brûle contre ma paume, une étoile froide qui pulse en rythme avec mon sang. Il n'y a plus de retour en arrière possible. Le jardin est en moi, et la ville, avec ses serveurs géants, n'est plus qu'une vaste prison dont je possède désormais la clé. J'éteins la console, mes mains ne tremblent plus. Elles sont froides, mortes, comme l'acier dont je suis entouré. Je me lève, le poids de la puce dans ma poche semblant alourdir ma démarche, m'ancrant dans une réalité qui n'a plus rien à voir avec les directives de la firme. Chaque pas vers la sortie est une désobéissance.

La porte hydraulique coulisse avec le râle d'un métal fatigué, révélant le couloir 4B. L'éclairage, d'un blanc chirurgical, découpe des ombres nettes sur le sol en grès synthétique. Mes pas résonnent, mats, rythmés par le clic sourd de la puce contre ma cuisse, à chaque balancement de tissu. Au bout de l'allée, un agent de maintenance balaie les poussières de silice avec une lenteur méthodique, le dos courbé sous une combinaison en fibre de carbone qui craque à chaque mouvement de ses épaules. Il ne lève pas les yeux. Je garde les mains enfoncées dans mes poches, les articulations saillantes sous la peau, les phalanges verrouillées autour du métal brûlant. Un courant d'air vicié, chargé d'ozone et de sueur, s'engouffre dans mes narines, piquant les muqueuses. Je contourne l'agent. Le frottement du balai sur le sol produit un grincement aigu qui se répercute contre les parois de plexiglas, un son qui me hérissé les poils des bras.

Je m'engage dans l'ascenseur gravitique. Le panneau de contrôle affiche une série de chiffres en ambre, fixes, figés dans leur immobilité de cire. J'appuie sur le bouton du niveau zéro. La cabine s'ébranle sans un soubresaut, m'enfonçant dans le ventre de la cité. Le vide dans mon estomac se creuse tandis que la pression atmosphérique varie, faisant vibrer mes tympans. Je retire la puce de ma poche. Elle projette une aura émeraude sur les parois chromées, un spectre de lumière qui fait danser des particules

de poussière dans l'air confiné. Je la regarde fixement. À l'intérieur du prisme, le souvenir de la terre humide semble se densifier, une boue noire et visqueuse qui me colle aux doigts, imaginaire mais pourtant si tangible. Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe, suit la ligne de ma mâchoire et s'écrase sur le métal du sol. Elle forme une tache sombre, une défaillance dans la perfection propre du décor.

Les portes s'ouvrent sur le hall central. La foule, un flux uniforme d'individus vêtus de gris technique, se déverse dans les galeries marchandes sous les panneaux publicitaires qui déversent des slogans silencieux. Leurs visages, lisses, dénués de toute aspérité, reflètent la lueur pâle des écrans géants. Je m'insère dans ce courant. La densité des corps me pousse, une marée tiède et indifférente. Je frôle une femme qui porte un manteau en polymère froissé. Elle dégage une odeur de désinfectant et de thé amer. Ses yeux, d'un bleu artificiel, fixent un point au-dessus de ma tête. Je presse la puce contre mon abdomen, sentant sa chaleur diffuser à travers la trame de ma chemise. Elle est devenue une braise. Elle veut sortir. Elle réclame l'air, le ciel, le contact avec cette terre que j'ai vue en rêve. Chaque interaction physique avec les passants me semble être une intrusion, une violation de la cellule de mémoire que je transporte.

Au centre de la place, une fontaine holographique projette des jeux d'eau immatériels qui se dissipent avant de toucher le bassin. Le bruit d'un ruissellement électronique accompagne cette illusion, un son monotone qui sature l'espace. Je m'arrête près d'un pilier en béton brut, loin de la trajectoire des caméras de surveillance montées sur les plafonds voûtés. Mon souffle est court, saccadé, chaque inspiration raclant mes bronches comme si j'avalais des éclats de verre. Je sors la puce. Sa lumière verte s'est intensifiée, elle pulse comme une veine mise à nu sous une peau translucide. Des capteurs de mouvement, dissimulés dans les angles des murs, pivotent lentement, cherchant une cible, un écart dans la norme. Je me plaque contre le pilier, le béton granuleux écorchant mon épaule. La surface est froide, presque glaciale.

Un homme en uniforme de sécurité s'approche du groupe de piétons à dix mètres. Il

s'arrête devant un vieillard, lui saisit le bras avec une précision mécanique. Le vieillard ne bronche pas, son regard reste fixé sur les publicités. Ils échangent quelques mots dont je ne perçois que les fréquences basses, une vibration qui fait trembler mes dents. L'agent lui tend un lecteur portable. Un signal sonore, une note de piano pure et dénuée de vie, retentit dans tout le hall. Le vieillard incline la tête, un mouvement si lent, si désarticulé, qu'il en devient effrayant. Ils reprennent leur marche. Je déglutis, une sensation de nœud dans la gorge. Je suis une anomalie. Je suis une signature illégale nichée au cœur d'un système qui ne tolère aucune variance.

Je me dirige vers la zone des stations de transport. Ici, le flux se raréfie. Les néons au plafond, défaillants, clignent en rythme avec les battements de mon cœur. Je marche sur une grille de ventilation qui souffle une vapeur tiède, chargée d'odeurs de métal brûlé et de lubrifiant. Je m'approche du bord de la passerelle. Sous mes pieds, les nacelles circulent sur des rails magnétiques dans un murmure de basse fréquence. Je cherche le point d'accès, la faille que j'ai repérée dans les plans de maintenance volés. C'est là, derrière une plaque d'entretien scellée, sous un tuyau d'évacuation recouvert de givre synthétique. Je sors une petite lame rétractable de ma manche. Le métal de l'outil est glacé sous mon pouce. J'incise le joint, un geste précis, sans hésitation. Le silicone cède avec un bruit de succion, libérant une fine poussière grise qui retombe sur mes phalanges.

La plaque bascule, révélant une cavité sombre, encombrée de câbles de fibre optique qui ressemblent à des entrailles sectionnées. Je glisse la puce dans le logement prévu, une petite fente située au cœur du faisceau. Au moment du contact, une étincelle bleue jaillit, illuminant l'espace étroit d'un éclair cru. Le système de la ville frissonne. Au-dessus de nous, les publicités cessent de projeter des visages souriants ; elles deviennent grises, puis se couvrent d'une trame de lignes horizontales, un chaos numérique qui grésille. Les passants s'arrêtent net. Ils tournent la tête, un mouvement d'ensemble qui ressemble à une chorégraphie brisée. Ils ne se regardent pas, ils regardent le ciel numérique qui se déchire. La lumière émeraude de la puce se propage dans les câbles, tel un poison injecté dans un réseau veineux.

Je recule, mes bottes glissant sur une flaque d'huile. Mon dos heurte le rebord du pilier. La douleur est vive, mais elle me confirme que je suis encore là, encore entier. La ville entière change de tonalité. Le bourdonnement constant des ventilateurs ralentit, s'alourdit, devient un râle sourd qui fait vibrer les structures de béton. Les écrans géants affichent désormais les images de mon souvenir : le panier d'osier, la terre noire, la texture charnue des pétales. La foule hurle, non pas de peur, mais de confusion, une cacophonie de voix qui s'élèvent sans direction. Je me glisse dans l'ombre portée des pylônes de transport, mes doigts agrippant le rebord métallique jusqu'à ce que la peau de mes paumes blanchisse.

La puce est scellée. Elle fait corps avec la cité désormais, une cellule cancéreuse qui transforme le code en sensation. L'odeur de la terre humide, celle de mon jardin perdu, se diffuse par les bouches de ventilation, supplantant l'air stérile. Les passants commencent à toucher les murs, à gratter le crépi avec leurs ongles, comme s'ils voulaient arracher ce qui se trouve derrière la réalité. Je m'enfonce dans la foule, devenu invisible par excès de visibilité. Personne ne me remarque. Je ne suis plus qu'une ombre parmi les ombres, mon cœur battant la chamade contre mes côtes. Je longe un mur, les mains plaquées contre la surface, sentant les vibrations du système qui tente, en vain, de purger le virus que je viens de lui inoculer.

Les agents de sécurité se regroupent au centre, leurs armes à énergie dégainées, mais ils ne savent pas vers qui tirer. Leurs visières, d'ordinaire opaques, sont devenues transparentes, révélant des yeux dilatés, perdus. Je dépasse le dernier périmètre. Un air froid, un air vrai, souffle par une issue de secours mal fermée. Je m'y engouffre. Le couloir est plongé dans une pénombre totale. Je cours, mes semelles frappant le sol avec une régularité de métronome. Derrière moi, le chaos de la place devient un murmure lointain, étouffé par la masse des cloisons.

Je débouche sur un quai de déchargement désert. Le ciel au-dessus du dôme est une étendue de métal sombre, mais pour la première fois depuis des années, j'aperçois une

traînée de lumière qui n'est pas électronique. Une étoile. Je m'arrête. Mon souffle, condensé par le froid nocturne, s'échappe en petits nuages vaporeux devant mon visage. Mes mains sont vides. La puce est partie. Elle a accompli sa mission, infusant la mémoire de ce qui était dans le réseau de ce qui est. Je m'assois sur un caisse en bois, le bois est rugueux sous mes paumes, une sensation archaïque qui me rappelle le contact de l'osier.

Les sirènes commencent à hurler, un son strident qui déchire l'atmosphère. Je n'ai plus peur. L'anomalie est devenue la norme. Je ferme les paupières et, sous mes cils, l'odeur de la terre humide est si forte qu'elle en devient étourdissante. Je n'ai jamais été aussi lucide, aussi détaché du flux, aussi ancré dans ce corps qui, pour une fois, ne m'appartient plus tout à fait. La ville s'effondre dans une lente agonie, ses serveurs saturés par le poids d'un souvenir qu'ils ne peuvent plus traiter. Je reste immobile, les pieds plantés dans la poussière du quai, écoutant le craquement des structures de la cité qui se tordent. La faille est devenue un abîme. Et dans cet abîme, je respire enfin, un air qui ne porte aucune trace de directive, aucune trace d'ordre. Le calme qui m'entoure n'est pas vide ; il est saturé de la présence de tout ce qui a été effacé. Chaque fibre de ma peau capte l'humidité qui monte du sol, chaque fibre de ma conscience se déploie dans cet espace libéré. Je ne suis plus le pirate, je ne suis plus l'exilé. Je suis le témoin d'une réécriture totale, le premier homme à habiter, au milieu des ruines, la mémoire d'un monde qui refuse enfin de mourir. La lumière de l'étoile, là-haut, perce la brume chimique du dôme. Elle est minuscule, froide, lointaine, et pourtant, elle semble pulser à l'unisson avec ma poitrine. Je lève la main, paume ouverte vers cette clarté, et je sens le métal froid de mes bagues glisser sur ma peau, un rappel dérisoire de ma condition passée. Autour de moi, le silence se recompose, non pas comme une absence, mais comme une attente, un souffle retenu avant que tout ce qui a été enterré ne fasse, à nouveau, surface. Je reste là, prostré, dans l'attente du prochain éveil.

Chapitre 2

L'éveil du spectre

La bouche ouverte sur le jet du purificateur, je laisse couler le liquide tiède. Le goût de synthétiseur chimique s'insinue sur ma langue, un mélange âcre de chlore et de plastique fondu qui irradie mes gencives. Je recrache une gerbe sur la paroi en céramique du lavabo. Ma gorge se resserre. Dans l'écran holographique flottant au-dessus du comptoir, une silhouette de femme s'anime. Elle rit, les dents parfaitement alignées, la peau lissée par un filtre de rendu qui gommait les pores. Elle porte une robe jaune, couleur absurde sous ce ciel de suie. Elle est assise dans un champ d'herbe qui n'a jamais existé. Le soleil, un disque de pixels surexposés, projette sur son visage une clarté artificielle qui ne réchauffe rien. Je m'approche. La peau de la femme ondule, se fragmente, se recompose en une mosaïque de carrés sombres. C'est ma mère. Ou ce que Mnemos veut que je croie qu'elle fut.

Mes doigts effleurent le terminal. Les icônes clignotent en rythme avec mes battements de cœur, une syncope rythmée par le battement sourd des ventilateurs du bloc. Je fouille le dossier racine, celui que je nettoie habituellement sans réfléchir. Je cherche une anomalie. Mes phalanges tremblent légèrement, la peau tirée sur les articulations. Je déploie le fichier source. La texture granuleuse des fichiers corrompus remonte le long de mes récepteurs optiques, une pluie de pixels morts qui grésille comme du sel jeté sur une plaie ouverte. Le cadre se décale. Derrière le rire de la femme, dans l'ombre portée d'un arbre pixélisé, un homme apparaît. Il ne regarde pas la caméra. Il ajuste une cravate, le visage anguleux, les yeux froids comme des capteurs infrarouges. Vane. Le directeur des opérations, celui qui signe mes feuilles de présence, celui qui réinitialise mes segments de mémoire à chaque fin de cycle. Il a trente ans de moins, ses cheveux sont plus sombres, mais ce tic nerveux — le pouce qui frotte l'index — est le même.

La pièce bascule. Les éclats bleutés des néons holographiques qui filtrent à travers le store de la fenêtre projettent des ombres longues, déchiquetées, sur le sol en béton poreux. Je déglutis, le goût chimique m'arrache un spasme. Pourquoi Vane ? Pourquoi est-il là, dans cet espace privé, dans ce souvenir censé être le sanctuaire de mon enfance ? Les données défilent à une vitesse folle, des lignes de code en cascade qui reflètent dans mes pupilles. Je ne suis pas en train de visionner un souvenir. Je suis en train de décoder un scénario de test. Mon existence, mes rires, ces matins où je pensais entendre les oiseaux — tout cela n'est qu'une base de données, un script injecté par la firme pour calibrer ma docilité.

Ma main gauche se porte instinctivement vers la base de mon crâne. La peau y est sensible, irritée par le port permanent du transmetteur. Il faut que ça cesse. Le silence dans l'appartement devient une matière épaisse, palpable, qui s'infiltré dans mes conduits auditifs, remplaçant le flux constant des serveurs de la ville par une angoisse sourde. Je saisis le scalpel de précision posé sur l'établi. La lame est fine, presque translucide sous l'éclairage bleuâtre. Je n'ai aucune hésitation. Le cynisme qui a guidé mes journées depuis des années s'évapore, remplacé par une urgence animale, une volonté de dépecer cette fiction avant qu'elle ne finisse de me digérer.

Je me place devant le miroir. Le reflet est étranger : les cernes sont creusés, la mâchoire serrée à en craquer. Je plante la lame, non pas dans la chair, mais dans l'interface de connexion derrière l'oreille. Une décharge parcourt mon système nerveux, une onde de choc qui sature mes sens. Le bruit strident des fichiers qui se déchirent résonne dans mon crâne, une plainte mécanique atroce. La texture granuleuse de l'image de ma mère explose en une poussière numérique qui danse dans l'air, saturant la pièce d'éclats bleutés. Elle se déforme, ses traits s'effaçant pour laisser place à une série de vecteurs vides, de squelettes de données sans visage. C'est la réalité. La pure, la nue, la laide réalité.

Je me souviens maintenant de la brûlure de l'acide, de la faim constante, des mois

passés à ramper dans les conduits de ventilation pour survivre, loin de ces champs d'herbe de synthèse. Ils m'ont volé mes cicatrices pour me vendre des rêves en 4K. Vane n'était pas mon père, il n'était pas un ami de famille. Il était mon geôlier. Chaque donnée supprimée laisse un vide immense dans mon cortex. Je sens les pans entiers de ma vie s'écrouler. Je vacille, je rattrape le rebord du comptoir. Le métal sous mes doigts est couvert d'une pellicule de gras, une sensation poisseuse qui me donne envie de hurler. Je ne pleure pas. Je regarde le scalpel. Le sang perlant de ma tempe coule lentement, une goutte sombre, bien trop réelle pour appartenir à ce monde de simulations.

La fenêtre vibre sous l'impact d'une nouvelle rafale de pluie acide. Les néons bleutés découpent l'espace en zones d'ombre et de lumière crue. Je déconnecte le câble principal qui relie mon bureau au réseau central. Le déclic est sec, définitif. L'écran devant moi s'éteint, plongeant la pièce dans une pénombre bleutée, ponctuée seulement par les éclats vacillants des enseignes de la rue. Je suis seul. Pour la première fois depuis des décennies, je n'entends plus le flux de données dans mes tempes. Je n'entends que le battement de mon propre sang, irrégulier, rapide. La solitude est une arme. Je la ressens comme une lame glacée qui me traverse, mais cette fois, je choisis la douleur. Elle est le seul repère qui ne m'a pas menti.

Je m'assois par terre, le dos contre la paroi granuleuse. La poussière numérique se dépose sur mes vêtements, une fine pellicule grise. Mes doigts tremblent encore, mais le rythme est différent. Plus calme. Plus froid. Mon enfance n'était qu'un logiciel obsolète. Mon identité est un fichier corrompu. Et pourtant, je suis là. Je sens le goût du synthétiseur chimique sur mes lèvres, un rappel amer de ce que j'ai été, une promesse de ce que je vais devenir. Les éclats bleutés projettent des spectres dansants sur les murs, des fantômes de néons qui rappellent la ville agonisante dehors. Je ferme les yeux, et pour la première fois, je ne vois rien. Pas de souvenir, pas de mère, pas de Vane. Rien que cette obscurité dense, riche, parfaitement à moi. Le silence qui remplit désormais l'appartement n'est pas oppressant, il est le premier territoire que je conquiers sans l'aide d'aucun algorithme. C'est une terre vierge. C'est ma prison, et

pourtant, les murs semblent s'écarter. J'ai déconnecté le monde. Maintenant, il s'agit de survivre au réveil.

La serrure magnétique crépite, une décharge électrique bleue danse sur le métal brossé de la porte d'entrée. Quelqu'un insiste. Le grondement des vérins hydrauliques résonne dans le couloir, un martèlement sourd qui fait vibrer les verres vides sur l'étagère en métal. Je reste immobile contre le béton, les paumes à plat sur le sol rugueux. Le grain du ciment gratte la peau de mes avant-bras, une sensation brute qui remplace le bourdonnement électronique de naguère. La porte se gondole sous une poussée mécanique, le cadre en aluminium gémit, se tord dans un hurlement métallique prolongé. Je fixe le loquet de sécurité, cette petite pièce de laiton terni qui résiste.

Une voix traverse le panneau, distordue par le haut-parleur extérieur, une fréquence qui grésille, sature, et finit par se stabiliser sur un ton monocorde.

— Ton accès a été révoqué depuis six minutes. Ouvre.

Je ne réponds pas. Mes muscles se tendent, les fibres dorsales réagissent à la tension, une crispation réflexe qui me redresse. La pièce est saturée par l'odeur du métal chauffé et de la résine fondue. Je déplace mes pieds, les semelles de mes bottes raclent le linoléum arraché. Le bruit est obscène dans cette pièce désertée par les échos digitaux. Sur la table basse, une tasse en céramique ébréchée contient encore un fond de liquide noirâtre. Je m'en approche, mes doigts frôlent le rebord froid. Le liquide est figé, une pellicule translucide recouvre la surface, piégeant une poussière fine. Je la renverse d'un geste sec. La tache sombre s'étale sur le plateau en plastique, rejoignant les câbles sectionnés qui serpentent comme des serpents morts.

— Je sais que tu es à l'intérieur. Tes signes vitaux ont disparu du serveur, mais tes empreintes thermiques imprègnent encore la paroi. Sors de là, Vane.

C'est une femme. Le timbre est plat, sans inflexion, dépourvu de cette chaleur artificielle que le système m'imposait autrefois. Je ramasse un tournevis à tête plate posé près du clavier désactivé. Le métal est lourd, il pique ma paume de sa texture froide. La porte cède enfin avec un claquement sec, un segment de métal s'arrache et tombe en faisant résonner le plancher. Une silhouette se dessine dans l'ouverture, découpée par la lumière crue du couloir. Elle porte une combinaison en kevlar, un tissu noir mat qui absorbe les reflets ambiants. Son visage reste dans l'ombre, seuls les verres de ses oculaires réfléchissent les éclats violacés des néons extérieurs. Elle ne porte pas d'arme visible, mais sa posture est rigide, un équilibre parfait, prédateur.

Elle avance. Chaque pas étouffe le sifflement de la pluie acide contre les parois vitrées. Elle s'arrête devant le bureau, ses bottes piétinent les restes du processeur que j'ai arraché. Elle ne me regarde pas tout de suite. Ses yeux de verre balayent la pièce, enregistrant la désolation.

— Tu as éteint le phare, dit-elle.

Je serre le tournevis dans ma poche. Je sens la pointe métallique percer le tissu de mon pantalon. Je reste dans l'angle mort de l'armoire, le dos appuyé contre un montant en acier qui vibre encore légèrement.

— Il n'y avait plus rien à voir, je réponds.

Ma voix sonne étrange, rauque, comme si les mots n'avaient pas été utilisés depuis des lustres. Elle tourne la tête vers moi. Les capteurs de ses oculaires émettent un faible sifflement, une mise au point mécanique qui se répercute contre mes tympans.

— La ville ne dort pas, Vane. Elle traite. Elle accumule. Ton silence est une anomalie statistique. Une erreur dans le code source qu'on nous a confié la mission de corriger.

Elle sort un boîtier plat de sa ceinture. Le dispositif projette un faisceau laser qui

balaie la pièce, traçant des lignes rouges sur les murs, sur le sol, sur mes mains. La lumière rouge est vive, presque solide. Elle finit par s'immobiliser sur mon torse, un point précis juste au-dessus du cœur.

— Donne-moi le disque dur. Celui que tu as extrait du serveur central.

Je regarde le point rouge sur ma chemise. Il semble brûler à travers le coton. Je songe à la fragilité de la vie, cette donnée unique, irremplaçable, que personne ne peut répliquer. Elle n'est pas dans le disque. Le disque est une coquille vide, un appât. Je l'ai broyé avec mes pieds dès la première minute, ses fragments de silice sont éparpillés sous les débris de plastique.

— Il est détruit, je dis.

Elle ne bouge pas. La trajectoire du faisceau ne tremble pas d'un millimètre. À l'extérieur, un tonnerre sourd déchire le ciel artificiel. Une goutte d'eau s'infiltré par le cadre de la fenêtre endommagé et s'écrase sur le sol entre nous, une perle de liquide verdâtre qui commence à ronger le vernis du plancher en émettant une légère vapeur âcre.

— Les données ne se détruisent pas. Elles se déplacent, dit-elle. Où les as-tu transférées ?

Je fais un pas de côté. Le bois du plancher gémit sous mon poids. Je sens la sueur perler le long de ma colonne vertébrale, une ligne de froid qui me force à rester alerte. Je baisse les yeux sur mes mains, marquées par les cicatrices de mes manipulations, les coupures fines des circuits imprimés. Je ne suis plus le gestionnaire. Je suis le parasite, le code indésirable qui refuse de retourner dans la boucle.

— Nulle part, je réponds. C'est fini. La boucle est brisée.

Elle baisse son projecteur. Le point rouge disparaît, laissant une empreinte visuelle rémanente sur ma rétine. Elle pose sa main sur la poignée de son holster latéral, un mouvement lent, calculé. Le cuir grince.

— Tu penses être libre. C'est une illusion de plus. Tu n'es qu'une version étendue de ce que tu fuyais. Un spectre dans une carcasse de métal.

Elle fait un pas vers moi. Elle est assez proche pour que je sente l'odeur de son équipement : un mélange de lubrifiant synthétique, d'ozone et de quelque chose de plus organique, un parfum de peau vieillie, de peur contenue. Je n'ai plus d'échappatoire. L'armoire derrière moi bloque tout mouvement. La porte est à dix mètres, obstruée par sa présence.

— Tu te souviens de la première fois où on t'a branché ? elle demande en s'approchant encore, ses bottes écrasant un morceau de verre brisé. Tu avais sept ans. Tu pensais que c'était de la magie.

Je serre les dents. Le goût métallique du sang revient sur ma langue. Elle connaît mon histoire, ou du moins, la version qu'ils ont écrite. Elle veut me ramener au centre, me reconnecter aux processeurs, saturer mon esprit de leurs flux de données jusqu'à ce que mon identité soit totalement effacée, lissée, rendue conforme aux standards de la cité.

— Je ne suis pas ce que j'étais, je lance.

Je bondis. Ce n'est pas une attaque, c'est une fuite. Je pousse l'armoire de toutes mes forces. Le meuble bascule dans un vacarme de métal, percutant sa ligne d'épaule. Elle recule sous le choc, perdant l'équilibre. Je me rue vers la porte, mon épaule frôlant son bras tendu. Je sens la morsure de ses doigts sur mon épaule, une poigne de fer qui me ralentit, déchire mon tissu. Je me dégage en pivotant, mon poing rencontrant sa mâchoire dans un choc sec, sourd. Elle trébuche, son corps heurtant violemment le

mur.

Je n'attends pas. Je plonge dans le couloir obscur. La cage d'escalier s'ouvre devant moi, un puits de ténèbres béantes. Mes pieds claquent sur les marches en béton, une cadence effrénée, saccadée. Derrière moi, des bruits de pas métalliques martèlent le sol, une course poursuite inéluctable. Je ne regarde pas en arrière. Je sens l'air humide, pollué, s'engouffrer dans mes poumons, un souffle âpre qui brûle ma gorge.

Arrivé au rez-de-chaussée, je me jette dans la rue. La pluie acide tombe à présent en rideaux épais, brûlant mes paupières. Les néons bleus se reflètent dans les flaques huileuses, créant des puits de lumière mouvante. Je cours sans direction précise, mes bottes glissant sur les résidus industriels. Le bruit de la ville est assourdissant : les moteurs, les ventilateurs géants, les sirènes au loin. C'est un chaos de données que je ne peux plus lire. Pour la première fois, le monde est une énigme opaque.

Je m'arrête un instant sous une passerelle, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes. Je m'adosse à un pilier de béton, mes mains tremblantes pressées contre ma poitrine. Le froid de la pluie s'infiltré sous ma veste, une morsure constante, réelle, vivante. Je regarde mes mains. La peau est propre, tachée de suie, mais dépourvue de toute interface. Je suis nu dans ce système. Je suis un point aveugle.

Une ombre se déplace à l'autre bout de la passerelle. Elle est toujours là. Elle m'a suivi sans bruit, guidée par les capteurs thermiques disséminés dans la structure de la cité. Elle s'arrête, sa silhouette se confondant avec les reflets des enseignes publicitaires qui grésillent au-dessus de nous.

— Tu ne peux pas courir éternellement, Vane, dit sa voix, dénuée d'humanité.

Elle ne court plus. Elle marche, une progression lente, méthodique. Elle sort une fine lame d'acier de sa manche, qui capte la lumière bleue et la décompose en mille éclats d'argent. Le métal semble vibrer, un bourdonnement à haute fréquence qui fait vibrer

l'air entre nous.

Je cherche une arme dans les débris à mes pieds. Rien que des câbles, des morceaux de plastique fondu, de la ferraille inutile. Je ramasse un morceau de tuyau en cuivre, le métal est froid, lourd, avec un tranchant irrégulier. Je le serre, mes phalanges blanchissant.

— Je ne cours plus, je dis, ma voix retrouvant une stabilité nouvelle, tranchante. Je suis arrivé.

Elle s'arrête à deux mètres de moi. La pluie ruisselle sur son équipement, créant des sillons noirs. Elle lève la lame. La lumière artificielle se reflète sur le métal, un éclat froid qui vient frapper mes pupilles. Nous sommes deux spectres dans un monde qui ne nous appartient plus. La tension entre nous est une corde tendue, prête à rompre.

— Pourquoi ? demande-t-elle, une question qui sonne comme un bug, une interruption de séquence. Pourquoi renoncer à l'immortalité ?

Je regarde les reflets des néons sur la lame. Je ne vois pas de futur. Je vois juste le présent, cette seconde suspendue où le monde ne m'impose plus sa trame.

— Parce que l'immortalité sans le doute n'est qu'un cimetière de données, je réponds.

Je me lance. Le tuyau en cuivre fend l'air, une trajectoire courbe vers son épaule. Elle esquive avec une fluidité robotique, la lame glissant contre mon métal dans une gerbe d'étincelles bleues qui illuminent le tunnel d'une lueur aveuglante. Je pivote, je sens le poids de mon corps, la gravité, l'effort, la douleur. Chaque mouvement est une victoire contre le vide. Elle riposte, une attaque basse, rapide, visant mes tendons. Je saute, je me tords dans les airs, mon pied percutant son poignet. L'arme s'échappe et claque sur le sol humide.

Nous nous faisons face, haletants. Ses oculaires clignent, un rouge saturé, une alerte système. Elle est déstabilisée. L'absence de mon signal, le fait que je ne sois plus une donnée, un processus, la désoriente. Elle ne sait pas comment traiter un adversaire qui ne joue pas avec ses règles.

Je ne lui laisse pas le temps de recalibrer. Je m'élançe, je la plaque contre le mur de béton, mon bras pressé contre sa gorge. Elle ne lutte pas avec la force d'une machine, mais avec la résistance d'un corps humain, une lutte désespérée, animale. Nous tombons ensemble dans la flaque d'eau acide. L'eau brûle, une sensation de piqûres intenses sur ma peau, mais je ne relâche pas ma prise.

— Regarde-moi, je murmure, mon visage à quelques centimètres du sien.

Elle me regarde. Sous les oculaires électroniques, je vois, l'espace d'une microseconde, des yeux humains, dilatés, injectés de sang. Elle est là, prisonnière, tout comme je l'étais.

Elle ouvre la bouche pour parler, mais aucun son ne sort, juste un sifflement de vapeur. Sa main se lève, tremblante, vers mon visage. Elle ne cherche pas à frapper, elle cherche à toucher. Ses doigts effleurent ma joue, une caresse glacée, une reconnaissance interdite.

— Éteins-les, elle souffle, un son à peine audible, une plainte.

Je me recule, libérant la pression sur sa gorge. Elle reste étendue dans l'eau, le regard fixé vers les néons vacillants, les oculaires s'éteignant progressivement, virant au gris terne. Elle ne bouge plus. Le silence revient, lourd, pesant, mais différent. C'est un silence qui ne me menace plus.

Je me relève, mes jambes chancelantes. Je regarde mes mains, noircies par la suie, par le sang, par la vie. Je suis seul, je suis perdu, et pourtant, je sens une étrange légèreté.

Le monde est sombre, hostile, en ruine, mais il est mien. Je marche vers la sortie du tunnel, laissant derrière moi le corps de ce qui fut autrefois une extension du système.

Au bout du tunnel, la pluie tombe toujours, un voile acide qui nettoie les rues de ses traces de données. Je m'avance dans le déluge. Je ne sais pas où aller, je ne sais pas ce qui m'attend. Mais pour la première fois, je ne marche pas vers une destination prédéfinie. Je marche vers l'inconnu. Et dans ce vide, dans cette absence de tout algorithme, je ressens enfin, pour la première fois de mon existence, le poids réel de mon propre souffle, l'air qui remplit mes poumons, le froid qui mord ma chair, et la promesse, terrifiante et merveilleuse, que chaque seconde à venir m'appartient. Je ne suis plus un spectre. Je suis un survivant. Et le monde, dans toute sa cruelle beauté, s'ouvre enfin devant moi, une page blanche sur laquelle je vais devoir apprendre à écrire.

Chapitre 3

L'audit de Vane

Le bureau de Vane est une incision chirurgicale dans la grisaille. Le verre de la paroi sud, trempé pour filtrer l'acidité, laisse filtrer une lumière crue, laiteuse, qui ne possède aucune chaleur. Mes bottes s'enfoncent dans une moquette synthétique dont la densité absorbe chaque impact, effaçant ma trace à mesure que j'avance. Le sol oscille, une cadence tellurique qui remonte par les semelles, les pulsations invisibles des cœurs de données enfouis sous des strates de basalte et de câbles. Vane est assise derrière une plaque de polymère transparent, ses doigts longs et effilés manipulant une console tactile qui n'émet aucun signal sonore. Une onde de chaleur monte de mes avant-bras, une moiteur poisseuse qui se loge dans le pli de mes coudes.

« Elias. La baisse de rendement du secteur quatre est documentée. »

Sa voix ne porte aucune inflexion. Elle pointe un curseur sur l'interface qui flotte entre nous, une lucarne rectangulaire dont le bord supérieur souffre d'un clignotement spasmodique, un rythme de stroboscope qui découpe sa mâchoire en fragments saccadés. Je serre les poings dans les poches de ma veste, mes articulations craquent. Les chuchotements numériques dans mes écouteurs internes s'intensifient, une nuée de voix désincarnées qui déversent des séquences binaires en boucle, un flux de données brutes que je tente de cloisonner derrière une grille mentale solide. Chaque battement de mes tempes résonne contre l'acier de ma chaise lorsque je m'assieds.

« J'ai rencontré des instabilités de segment, Vane. Les fichiers de configuration sont corrompus à la source. »

Je ne regarde pas ses yeux, mais le clignotement de son interface, cette pulsation

intermittente qui synchronise le rythme de mon propre cœur à la cadence de son matériel. Elle observe ma réaction sur le moniteur latéral, un graphique linéaire qui s'affole imperceptiblement. La température dans la pièce monte d'un degré, une bouffée de chaleur sèche qui m'assèche la gorge, rendant chaque déglutition douloureuse. Elle ne me laisse pas le temps de respirer, sa main se déplace, déplaçant un bloc de données vers ma zone de travail privée.

« La corruption n'est qu'un symptôme, Elias. C'est l'enchevêtrement de tes souvenirs personnels avec ton architecture système qui crée ce goulot d'étranglement. Tu es... encombré. »

Elle insiste sur le dernier mot, une pression exercée sur une plaie ouverte. Mes écouteurs internes déversent un nouveau flux, des murmures étouffés qui semblent vouloir forcer les parois de ma conscience, une cacophonie de nombres premiers et de fragments de mémoires non identifiées. Je sens la chaleur irradier le dossier de mon siège, une plaque chauffante conçue pour maintenir le technicien en état d'alerte, ou peut-être pour tester ma résistance thermique. La dalle sous mes pieds tremble à nouveau, un séisme profond qui fait vibrer le métal de mon bureau, un rappel constant de l'instabilité des fondations de Mnemos.

« Une optimisation est requise, » poursuit-elle sans quitter l'interface des yeux. « Un effacement sélectif. Tes souvenirs traumatiques, ceux que tu conserves comme des trophées malgré leur obsolescence, pèsent sur ta productivité. Je te propose une purge. Le passé est une charge que tu n'as pas à porter. »

Je plante mon regard dans le sien, cherchant une faille, un signe d'humanité que je sais inexistant. Elle est une construction, une extension de l'algorithme de gestion. Les clignotements sur sa console s'accroissent, devenant un flux continu d'éclats blancs qui se reflètent dans ses pupilles fixes. Je ressens une onde de chaleur intense envahir ma nuque, une brûlure qui se propage sous ma peau. Je réprime un tremblement, mes mains restant à plat sur la surface lisse du bureau, là où les

vibrations des serveurs deviennent si intenses qu'elles font vibrer mes phalanges contre le polymère.

« Si j'efface ces segments, que reste-t-il de l'outil ? » demandé-je.

Ma voix sort plus sèche que je ne le souhaitais, une note de tension qui trahit ma résistance interne. Elle se penche en avant, brisant la distance de sécurité, son visage envahissant le champ de vision de mes propres interfaces rétiniennes qui, elles aussi, commencent à accuser le choc de la pression ambiante en clignotant de façon erratique. Les chuchotements dans mes oreilles se transforment en un sifflement bas, une pression acoustique qui rend l'air dense, presque solide, comme si je respirais de la vapeur de cuivre.

« L'outil devient efficace, Elias. L'outil n'a pas besoin de passé pour remplir ses fonctions. »

Elle déplace un curseur invisible, et soudain, une poussée thermique violente émane du bureau, chauffant mes poignets jusqu'à ce que la peau se mette à picoter. C'est une agression, une mise à l'épreuve de mon seuil de tolérance physique. Je maintiens mon regard, mes muscles faciaux figés dans une expression de neutralité calculée, un masque de cire qui dissimule la tempête de peur qui secoue mes organes internes. La dalle sous mes pieds continue de vibrer, une oscillation plus forte, saccadée, comme si le bâtiment entier tentait de rejeter l'imposture de notre échange.

Les données défilent sur sa console, une cascade de caractères illisibles pour un esprit non entraîné, mais pour moi, ils ressemblent aux lignes de code de mon enfance, cette ébauche imparfaite de souvenirs que je tente de protéger. Elle sait. Elle sait exactement quelle partie de mon cerveau est en ébullition, quelle fibre nerveuse est sur le point de lâcher sous la pression des chuchotements numériques. La chaleur devient insupportable, une fournaise confinée dans cet espace réduit, l'air lui-même semble s'ioniser sous l'effet de nos interfaces qui communiquent, se heurtent, se

rejetent.

Je sens une goutte de sueur couler le long de mon flanc, un filet liquide qui ramène une sensation de réalité dans ce bureau virtuel et saturé. Chaque vibration tellurique sous mes pieds me rappelle que Mnemos ne gère pas seulement les souvenirs, mais les fondations mêmes de ma survie. Si je cède, si je laisse le curseur de Vane glisser jusqu'au bout, la purge sera totale. Je deviendrai le pur technicien qu'elle attend, une extension de l'architecture, un automate dont le passé n'est qu'une donnée stockée dans un sous-répertoire protégé par une clé maîtresse que je ne détiendrai plus.

« Le choix est une illusion, » dit-elle, sa voix se mêlant aux chuchotements de mes écouteurs, une superposition de sons qui rend ma propre pensée floue. « Le système corrige toujours ses erreurs, Elias. Je te donne une chance de te corriger avant qu'il ne le fasse à ta place. »

Ses yeux ne clignent pas, les interfaces sur ses rétines pulsant en rythme avec les vibrations du sol. C'est une danse de prédateurs, une synchronisation forcée par la technique, une lutte pour la suprématie sur mon propre cortex. Je sens ma volonté glisser, une érosion lente causée par la chaleur ambiante et la fatigue mentale qui sature mon système nerveux. La tentation de tout lâcher, de laisser ces voix numériques inonder mon esprit et effacer la douleur des souvenirs, devient une pression physique, un poids qui écrase ma cage thoracique.

Je dois tenir. La vérité de mon passé, aussi douteuse soit-elle, est la seule chose qui me sépare de la vacuité qu'elle propose. Je ferme les yeux une fraction de seconde, laissant le clignotement de mes interfaces imprimer des taches rémanentes sur mes paupières. Je respire, une inspiration courte, brûlante, sentant l'air saturer mes poumons. Les chuchotements numériques se font plus insistants, réclamant l'accès, exigeant que je cède mon intégrité pour le confort de l'effacement. Je refuse. Je reste là, statique, un paria qui joue le rôle du rouage, attendant l'ouverture pour briser la chaîne.

Elle se lève lentement. Son mouvement est d'une fluidité presque mécanique, chaque articulation suivant une trajectoire précalculée. Le bureau reste plongé dans une chaleur stagnante, un sauna de données et de silence imposé. Elle contourne la table de polymère, ses pas ne faisant aucun bruit sur la moquette épaisse, comme si elle flottait au-dessus de la réalité tangible. Je me sens exposé, mes défenses internes vacillant sous l'assaut thermique qui émane de son passage.

Elle s'approche, sa silhouette découpée par les éclats spasmodiques des interfaces qui, dans l'obscurité relative du bureau, semblent dessiner un halo instable autour de sa tête. Elle est plus proche que ce que les protocoles de sécurité autorisent, la chaleur de son corps — une chaleur artificielle, régulée, programmée — venant se heurter à la mienne, plus humaine, plus chaotique. Je sens mon cœur battre contre mes côtes, une cadence irrégulière, une protestation biologique contre la perfection glacée qui me fait face. Les vibrations du sol s'intensifient, une oscillation grave qui remonte dans mes os, menaçant de me déséquilibrer.

Elle lève la main. Un gant en tissu technique, une maille métallique ultra-fine conçue pour interagir avec les champs de données, glisse vers mon épaule. Le contact est immédiat. Une chaleur localisée, une pression légère mais ferme qui ancre ma chair à la sienne. Elle ne dit rien. Elle se contente de peser, une fausse bienveillance, un ancrage qui n'est qu'un avertissement : elle tient la laisse, elle contrôle le courant. Dans le creux de mes oreilles, les chuchotements deviennent un hurlement silencieux, une pression acoustique qui me fait vaciller, tandis que ses yeux, fixés dans les miens, semblent chercher le dernier fragment de moi-même.

La pression du métal tissé sur mon épaule devient un étau. Ce n'est plus une main, c'est une interface de saisie, un vecteur qui aspire ma température pour la convertir en lignes de code. Je dévisage la commissure de ses lèvres, une ligne trop droite, une symétrie qui nie toute hésitation. Elle penche légèrement la tête, et le mouvement déplace une mèche de cheveux qui ne frémit pas, figée par un fixateur chimique sans

odeur. Mon propre souffle, humide et erratique, heurte le col amidonné de sa veste. Une perle de sueur achève son trajet le long de ma tempe pour se perdre dans le col de ma chemise, un chemin froid qui irrite ma peau.

— Le protocole prévoit une réinitialisation complète si le sujet présente une instabilité thermique, dit-elle.

Sa voix est un frottement de verre sur de la soie. Elle retire sa main. Le vide soudain, là où le gant pressait ma chair, laisse une traînée de picotements électriques. Elle se tourne vers le terminal central, un monolithe d'obsidienne qui dévore la lumière ambiante. Ses doigts pianotent sur une surface invisible, déclenchant une série de crépitements bleutés. Chaque touche frappée dans le vide projette des ombres allongées sur les murs, des spectres géométriques qui dansent au-dessus des dossiers papier empilés sur le bureau, reliques inutiles que personne n'a consultées depuis une décennie.

Je m'appuie contre le rebord de la table, mes articulations craquant avec une sécheresse de bois mort. Le vernis synthétique sous mes paumes est poisseux, chargé d'une électricité statique qui dresse les poils de mes avant-bras. Elle ne se retourne pas. Elle attend que je complète le cycle, que je fournisse la donnée manquante, ce morceau d'ombre qu'elle traque depuis que je suis entré. Dans l'angle de ma vision, une petite fissure dans le panneau mural laisse filtrer un filet d'air froid, une brèche dans l'isolation parfaite de la pièce. Cet air sent la poussière métallique, le béton humide des entrailles du bâtiment, une odeur de monde réel qui contraste avec la stérilité sucrée de son parfum.

— J'ai besoin de l'accès au secteur sept, insisté-je.

Ma voix sonne rauque, étrangère, comme si elle provenait d'une poitrine qui n'était pas la mienne. Je glisse ma main dans ma poche, mes doigts rencontrant le rebord tranchant d'une carte d'accès volée, un morceau de plastique griffé qui représente le

seul rempart entre moi et l'effacement. Elle pivote, un demi-tour sec, ses talons percutant la dalle de sol avec une précision métronomique. Elle porte une broche en argent, un petit disque poli qui reflète mon propre visage déformé, une version grotesque, étirée, presque liquide.

— Le secteur sept est scellé pour votre propre protection, Vane.

Elle fait un pas de plus. Ses bottes sont silencieuses, mais l'air qu'elle déplace en marchant emporte avec lui une effluve d'ozone. Elle s'arrête devant moi, si près que je peux compter les cils de ses yeux, des filaments noirs plantés dans une peau trop lisse, dépourvue de pores. Elle tend la main et effleure le bord de la table, ses doigts effleurant mon poignet sans jamais entrer en contact direct. C'est une danse, une esquive, une manière de me signifier que ma trajectoire est prédite.

— La protection ne sert qu'à maintenir les variables en vase clos, je réponds.

Je lâche la table, me redressant. La douleur dans mes muscles est une ancre, une preuve de ma substance. Je pivote pour saisir le bord de son bureau, renversant sans le vouloir un stylet qui roule sur le sol. Le bruit du plastique contre le métal est assourdissant, une note stridente qui déchire le bourdonnement constant des serveurs logés dans les murs. Elle baisse les yeux sur l'objet qui roule, puis remonte son regard vers le mien. Ses pupilles ne se dilatent pas. Elles sont fixes, deux points d'encre dans un océan laiteux.

— Vous cherchez quelque chose qui n'est plus là, Vane. Le secteur a été vidé. Il y a trois heures.

Le vide, dans l'estomac, n'est pas une image. C'est une contraction brutale des muscles intestinaux, une sensation de chute libre dans un puits sans fond. Je garde mon visage immobile, forçant chaque fibre de mes mâchoires à se relâcher. Je ne dois pas lui donner le plaisir du désespoir. Je regarde la fenêtre étroite, haut perchée, où le

ciel n'est qu'une bande de gris uniforme, un écrin de néant. Le soleil décline, teintant la pièce d'une lumière ocre, presque sale, qui souligne les amas de poussière dansant dans le faisceau lumineux.

— Vider un secteur ne signifie pas supprimer l'empreinte, dis-je.

Elle sourit, un mouvement purement mimétique qui n'atteint jamais ses yeux. Elle ramasse le stylet, ses doigts longs et effilés se refermant sur le cylindre noir avec une lenteur calculée. Elle le pose sur le bureau, le plaçant exactement au centre d'un carré dessiné par la texture du matériau. C'est un affrontement de précision. Je vois son pouls battre dans son cou, une pulsation trop lente, un rythme de machine réglée pour durer mille ans.

— Voulez-vous que je signale votre rébellion comme une erreur de calcul ou comme une faute intentionnelle ?

Le sous-texte est limpide : elle me donne le choix de ma propre exécution. Soit je suis un programme défectueux, soit je suis un traître. Elle attend ma réponse, le corps incliné en avant, une prédatrice qui savoure la fin de la traque. La chaleur dans la pièce monte encore, une montée en température destinée à faire fondre mes défenses psychologiques, à forcer ma transpiration, à trahir mon inconfort par des signes physiologiques qu'elle décodera sans effort. Je sens ma peau brûler, chaque pore devient un point de pression.

— La rébellion, dis-je en me tournant vers la porte, est la seule variable que vous ne pourrez jamais inclure dans votre équation.

Je ne la regarde pas quand je m'éloigne. Je sens son regard peser sur mon dos comme une main invisible, traçant une ligne de feu le long de ma colonne vertébrale. Mes pieds frappent le sol, le bruit est sec, délibéré, une ponctuation dans ce monde de murmures. Je franchis le seuil, la porte pneumatique coulissant avec un sifflement de

soupir. Le couloir est plongé dans une lumière blafarde, et l'air y est soudainement plus vif, chargé de l'humidité des conduits de ventilation. Chaque pas est un arrachement, chaque respiration une lutte pour ne pas hurler l'ampleur de ma défaite, pour ne pas admettre que, dans ce bureau, j'ai laissé une part de moi-même, une part qu'elle possède désormais, une donnée de plus dans sa vaste et impitoyable collection. La porte se referme derrière moi, le claquement métallique résonnant comme une condamnation, mais je continue, les mains serrées, les paumes marquées par les ongles, laissant derrière moi le sauna de données, pour marcher vers l'inconnu du secteur huit, là où le bruit de mes propres pas est le seul son capable de troubler le silence de la cité.

Chapitre 4

Zone de silence absolu

Les câbles de fibre optique coulent comme des tripes sur le bitume sale, leurs gaines arrachées laissant paraître des filaments translucides qui semblent pulser sous l'accumulation des fluides. Je dépose ma main sur une paroi, le contact est visqueux, un mélange d'huile moteur et de sueur urbaine. Le brouillard grisâtre chargé de particules s'agglutine sur mes cils, alourdissant mes paupières comme si chaque molécule de ce smog cherchait à sceller mon regard sur le sol. Je progresse à tâtons dans le secteur huit, où la verticalité des gratte-ciel se perd dans une opacité poisseuse. Mes doigts frottent le mur ; la texture est poreuse, les trous dans le béton accueillent des dépôts de poussière métallique qui me noircissent la peau sous les ongles. Il n'y a plus de flux de données ici, seulement la résistance physique de la matière qui s'effrite.

Je cherche l'entrée. Le nettoyeur est censé attendre derrière une porte de service, là où le signal de Mnemos meurt par saturation physique. Mes bottes s'enfoncent dans une flaque de condensation huileuse. Un grincement de processeurs surchargés s'élève d'un boîtier encastré à hauteur de hanche, un son métallique, strident, une agonie de circuits qui luttent contre l'obsolescence. Ce râle de silicium vibre à travers la semelle de mes chaussures, une fréquence que je perçois directement dans mes os, une secousse sèche qui remonte le long de mes tibias. Je m'immobilise. Le vide commence à me grignoter les tempes, cette sensation de néant qui survient lorsqu'une part de votre cortex est brutalement isolée des serveurs, cette lacune soudaine où un souvenir d'enfance, une odeur de pluie sur une terre que je n'ai jamais foulée, s'efface pour laisser place à une zone blanche, parfaitement stérile.

« Tu es en retard », une voix éraillée crache ces mots. Un homme est appuyé contre

une poutre métallique, son visage est un amas de cicatrices, une cartographie de chair où les ports de connexion ont été brûlés au fer rouge. Il ne me regarde pas. Il manipule une petite pièce mécanique entre ses doigts calleux.

« La firme verrouillait mes accès. Ils filtrent les sorties par le secteur neuf. »

« Ils ne filtrent rien, ils te laissent croire que tu sors. Ils te tracent par ton besoin de fuir. »

Il lance un morceau de métal vers moi. Je le rattrape. C'est un capteur désactivé, le boîtier est froid, dépourvu de cette tiédeur artificielle des serveurs Mnemos. Je sens la rugosité du métal nu sous mon pouce. Il n'y a aucune interface, aucune diode. Juste du poids. Un poids réel dans ma main.

« Pourquoi ici ? » demandé-je. Mes articulations sont bloquées par le froid.

« Parce qu'ici, on n'a plus rien à oublier. »

Il se tourne, ses mouvements sont saccadés, dépourvus de cette fluidité imposée par les correcteurs de trajectoire de Mnemos. Le brouillard tourbillonne autour de ses épaules, des particules de suie se déposent sur son manteau en lambeaux comme une neige sale. Il tend une main, ses doigts sont tachés de cambouis. Il touche le mur derrière lui, cherchant une aspérité, un point de pression pour déclencher le mécanisme d'ouverture. Le grincement des processeurs reprend, plus aigu, une plainte qui fait vibrer les dents de ma mâchoire. Je sens le vide m'envahir à nouveau, une sensation de chute libre, comme si mon encéphale perdait un segment de mémoire par pur manque de courant. Je cherche mon enfance, cette image récurrente d'une balançoire sous un ciel trop large, mais je ne trouve qu'un espace gris, une absence de texture, un trou béant dans mon propre crâne.

« Ils ont vendu mes archives, » dis-je. Ma voix est rauque, étrangère, le son d'une machine mal lubrifiée. « Je le sais. Je ne suis plus qu'un répertoire vide qu'ils remplissent avec des fantômes de banlieue propre. »

Il éclate d'un rire sans éclat, un bruit sec de pierre frappant la roche. « Tu es leur produit de luxe, Elias. Une enfance fabriquée, optimisée pour ne jamais cicatriser, toujours prête à être réécrite selon leurs dividendes. »

Il s'approche, sa main gantée de cuir raide frôle mon avant-bras. Le contact est désagréable, une sensation de râpe contre ma peau. « Tu veux la vérité ? Elle n'est pas dans un fichier. Elle est dans la douleur de ce qui ne peut pas être récupéré. » Je regarde autour de moi. Les câbles sont partout, inutiles, déconnectés de toute source d'énergie, serpentant comme des veines mortes sur le béton dégradé. Le brouillard devient si dense que je ne peux plus distinguer la ligne de ses épaules. Seul demeure le grincement lancinant, ce râle de métal qui torture mes oreilles et me rappelle que chaque seconde passée ici est un effacement, une érosion de mes capacités cognitives. Je sens ma propre identité glisser, une sensation physique de perte, comme si mon corps lui-même se vidait de sa substance.

« Je veux savoir ce qu'ils ont pris. »

« Ils ont pris le poids de tes erreurs. Ils les ont remplacées par des succès qui ne t'appartiennent pas. Tu te sens léger, n'est-ce pas ? »

Je serre les poings, le capteur métallique mordant ma paume. Cette douleur est la première chose réelle que j'éprouve depuis des années. Une douleur physique, localisée, non simulée, non transmise par un patch synaptique. Je me sens radicalement différent. La docilité qui faisait de moi un outil de Mnemos se délite, remplacée par une colère acide, un besoin viscéral de briser le cadre, de détruire tout ce qui est brillant, tout ce qui est lisse. Le grincement des processeurs atteint un paroxysme, une note stridente qui me fait vaciller. Je pose une main sur le mur pour garder l'équilibre. La pierre est humide, elle semble suer de l'eau noire sous la pression de mes doigts.

« Si je ne peux pas avoir mes souvenirs, je les détruirai tous. »

Il se rapproche. Le brouillard forme des filaments grisâtres autour de son cou. Il fouille dans la poche intérieure de sa veste, une zone qui semble avoir été doublée avec une feuille métallique dense, un matériau lourd, sombre. Il en extrait un objet étrange, une forme circulaire, massive, froide au toucher. Le simple fait de le voir approcher atténue le bourdonnement dans mes tempes. Le vide s'arrête, remplacé par une densité pesante, un silence qui n'est pas une absence, mais une barrière. Il me

tend l'objet, ses yeux fixes, dépourvus de toute lueur électronique. Le plomb est froid, une température qui traverse mes gants, une sensation de glace sèche contre ma peau. Le monde autour de nous, le brouillard, les câbles, le grincement des serveurs à l'agonie, tout semble reculer, comme si cet objet créait une bulle de réalité brute au milieu du néant technologique de Néo-Kyoto. Je saisis le masque de plomb, le métal est dense, il pèse sur mes muscles, une charge qui m'ancre dans le sol. Ce masque bloque tout, les signaux, les ondes, les mémoires imposées. Je sens ma mâchoire se crispier, la mâchoire d'un homme qui ne veut plus qu'on lui raconte son passé.

La lourdeur du métal m'entraîne vers l'avant, un poids mort qui déforme ma posture et redessine mes vertèbres. Je le porte à mon visage, la tranche rugueuse entaillant l'épiderme au-dessus de mes pommettes. Le plomb a cette odeur de caveau, une effluve métallique qui s'infiltré dans mes narines, étouffant l'odeur d'ozone et de plastique brûlé qui imprègne habituellement l'air de Néo-Kyoto. Derrière la visière, le monde bascule dans une obscurité granuleuse, percée seulement par deux fentes horizontales qui découpent la vision en bandes étroites. L'homme en face de moi s'estompe, devenant une silhouette déchiquetée, une abstraction de gris et de vide. Je n'entends plus le bourdonnement des processeurs. À la place, un tintement sourd, semblable au battement d'un cœur contre une paroi de cuivre, résonne à l'intérieur du masque. Mes mains, gantées de latex élimé, agrippent mes propres cuisses. La tension dans mes muscles est telle que le tissu craque, une plainte aiguë qui me parvient amplifiée par la résonance interne du métal.

Il recule d'un pas. Le frottement de ses semelles sur le béton mouillé produit un son de papier de verre sur de la peau. Il ne dit rien, il se contente de regarder la manière dont mes doigts s'enfoncent dans la chair, marquant ma peau de cratères blanchâtres qui reprennent lentement leur forme. Il y a une certaine cadence dans sa respiration, une régularité mathématique qui détonne avec le chaos que je ressens en moi. La bulle de plomb m'isole, certes, mais elle me laisse seul face à cette carcasse de souvenirs qui refuse de mourir. Je porte mes mains à mes tempes, cherchant les connexions, les câbles qui, jusqu'à il y a quelques secondes, diffusaient encore des

images de banquets fastueux et de plages de sel. Il ne reste rien. Le vide, cette fois, est une matière solide, une encre noire qui remplit mes orbites.

Je fais un pas en avant. Mon pied heurte un tas de débris, un amas de circuits imprimés tordus et de fils de cuivre sectionnés qui s'éparpillent dans un cliquetis sinistre. Le bruit semble durer une éternité, se répercutant contre les murs suintants de la ruelle. Il attend. Je vois ses pieds, des chaussures de cuir souple, impeccables, posées sur une flaque d'huile irisée. Je m'abaisse, mes genoux protestant par un craquement sec. Je ramasse une pièce de métal, un fragment de châssis, et je la gratte contre le sol pour tester la dureté de la réalité ici. L'étincelle qui jaillit est bleue, une lumière brutale qui me brûle la rétine. Pas de serveur, pas d'interface pour filtrer cette douleur, juste le contact pur du frottement. C'est ici, dans ce dépotoir, que je commence enfin à exister.

« Le masque est une halte, pas une fin, » articule-t-il, sa voix arrivant étouffée, comme si elle devait traverser des kilomètres d'eau stagnante.

Je garde le silence, préférant observer la manière dont les gouttes de condensation glissent le long des tuyaux qui surplombent nos têtes. Elles tombent avec une précision de métronome. *Ploc.* *Ploc.* *Ploc.* Je compte les secondes. La structure de mon propre visage semble changer sous la pression du masque. Je me sens devenir une statue, une pièce de ferronnerie oubliée dans les fondations de la cité. Je lève une main et je tape contre la paroi de plomb. Le son est sourd, mat, une vibration qui me traverse les os du crâne et me fait trembler les dents. Je veux me débarrasser de ce poids, mais je ne peux pas. Je suis devenu dépendant de cette obscurité qui purifie.

Il se penche, ses mains disparaissant dans les replis de son manteau pour en ressortir tenant un petit boîtier en bakélite. Il le dépose sur une borne électrique corrodée entre nous. L'objet est couvert de poussière, des particules microscopiques dansant dans un rayon de lumière sale qui filtre par le haut de la ruelle. Il pose un doigt sur un bouton,

attendant une réaction. Je ne bouge pas. Je verrouille ma respiration, je la retiens jusqu'à ce que ma poitrine devienne un étau brûlant. Si je réagis, je perds. Si je réagis, je redeviens une marionnette aux fils invisibles. Mes doigts caressent la froideur extrême du plomb, je m'en sers comme d'un point d'ancrage, une ancre qui me maintient au fond de cet océan de silence.

Il appuie.

Un déclic mécanique, puis une série de rotations internes. Un engrenage tourne quelque part dans le boîtier, une plainte de métal rouillé forcé par un ressort. L'objet se déploie, révélant des lames minuscules, des aiguilles de titane qui semblent prêtes à prélever des échantillons dans l'air. Il approche l'instrument de moi. Je ne recule pas. Je sens l'odeur du métal usé, une odeur de forge, d'industrie lourde. Sa main ne tremble pas. Il y a une maîtrise totale dans chaque pli de sa peau, dans la manière dont son poignet pivote pour orienter les pointes acérées. Il cherche quelque chose. Une interface ? Un port de connexion que j'ignorais posséder ?

« Mnemos ne savait pas tout, » murmure-t-il, une lueur de satisfaction glaciale affleurant enfin dans ses prunelles.

Je saisis son poignet. Sa peau est tiède, une sensation qui contraste violemment avec le masque gelé sur mon visage. C'est une peau humaine, parcourue de veines, une chair qui vit, qui vieillit, qui s'use. Je serre, sentant le pouls battre sous mes doigts, un rythme chaotique, rapide, trahissant une peur qu'il s'efforce de masquer sous son impassibilité. La bascule des forces est immédiate. Je suis le prédateur, l'acier contre la chair. Il ne cherche pas à se dégager. Il maintient l'objet contre mon cou, là où la peau rencontre le rebord du masque. La pointe de l'aiguille érafle mon derme, une morsure fine, immédiate, un liquide chaud qui coule et se mélange à la sueur froide qui perle sous le métal.

La douleur est un phare. Elle illumine des zones de mon esprit que je n'avais jamais

explorées. Je ne vois plus de banquets ni de plages. Je vois une salle obscure, des murs de briques, un enfant qui trace des lignes à la craie sur le sol. Ce n'est pas un souvenir imposé, ce n'est pas une image saturée de filtres de Mnemos. C'est terne, c'est gris, c'est banal, et pour cette raison, c'est dévastateur. Le boîtier en bakélite s'illumine d'une lueur ambre, un signal qui me brûle les yeux malgré le masque. Je lâche son poignet, le choc de la vision me faisant vaciller. Il récupère son instrument, le referme d'un geste sec, et recule en rangeant l'objet dans sa poche doublée de plomb.

Le calme revient, mais il est différent. Le silence n'est plus une barrière, c'est une cicatrice. Je porte la main à mon cou, mes doigts reviennent poisseux d'un liquide sombre, luisant sous la faible lumière. Je regarde le sang sur mes gants, une tache pourpre qui s'étend lentement sur le tissu gris. C'est la première chose que j'ai créée moi-même. Une marque qui ne vient pas d'un serveur, qui n'est pas codée dans un flux de données. Je regarde l'homme, qui se tient maintenant à quelques mètres, adossé au mur suintant. Il a l'air fatigué. Une ride profonde barre son front, un sillon de lassitude qui semble s'être creusé à l'instant même où il a extrait le souvenir de mon sang.

« Maintenant tu sais, » dit-il, sa voix perdant son assurance, devenant plus fine, presque brisée.

Je retire le masque. Le métal est lourd, je le laisse tomber sur le sol, où il résonne contre les gravats avec un fracas de cloche fêlée. L'air froid me gifle le visage, une sensation vive, presque douloureuse, qui m'oblige à cligner des yeux. Le brouillard est toujours là, stagnante, épais, mais je perçois maintenant chaque gouttelette, chaque mouvement de l'air. Je regarde l'homme, je regarde la cité invisible derrière lui, je regarde mes mains marquées par le plomb et le sang. Je n'ai plus besoin de détruire le brillant. Il n'a jamais été là. Il n'y avait que la rouille, le béton et cette insupportable répétition des jours. Je me redresse, sentant le poids de mon propre corps, une densité réelle, enfin libérée de l'apesanteur artificielle des simulations. Je

fais un pas vers lui, puis un autre, écrasant les restes du monde passé sous mes bottes. Chaque pas est une affirmation. Je ne suis plus une donnée. Je suis le sillage que laisse la douleur dans le vide. Il ne recule plus. Il attend, les yeux fixés sur les miens, guettant peut-être la moindre trace d'un logiciel qui redémarre. Mais le ciel, au-dessus des immeubles, reste obstinément gris. Le silence, cette fois, est une page blanche, une toile tendue devant un abîme que je suis enfin prêt à traverser sans guide. Je m'arrête à sa hauteur, sentant la chaleur qui se dégage de son manteau, une présence humaine dans cette géométrie de fer. Je ne dis rien. Il n'y a plus rien à dire. Les mots appartiennent aux programmes. Ici, il n'y a que la respiration, le sang qui bat contre mes tempes, et la certitude brutale que, pour la première fois, la suite m'appartient.

Chapitre 5

Corruption de données vitales

Le dôme central de Mnemos s'étire comme une cage thoracique inversée, un agencement complexe de lames d'acier plongées dans une semi-pénombre où seule la fluorescence artificielle sur mes mains vient trahir ma position. Mes doigts, imprégnés d'un éclat turquoise pâle, pianotent sur le boîtier de connexion. Chaque contact est une intrusion. Je sens l'arête vive du port d'accès sous mes phalanges, une petite entaille en métal brossé qui accueille mes accès piratés avec une résistance mécanique, un clic sec qui résonne dans mes os. Mes articulations sont raides, verrouillées par l'anticipation, alors que la lumière stroboscopique des scans de sécurité balaye la salle, découpant l'espace en tranches immobiles. À chaque passage du faisceau blanc, les colonnes de serveurs semblent se déplacer, une illusion d'optique qui me force à retenir mon souffle, le visage plaqué contre la paroi, le nez écrasé par la rudesse minérale du mur.

Le contact huileux des câbles de connexion glisse entre mes doigts. Ce lubrifiant synthétique, utilisé pour éviter l'oxydation des liaisons haute tension, macule ma peau. Je tire sur la fibre, une gaine noire souple qui se déforme sous ma pression. La résistance est différente de celle des tissus organiques. C'est une matière froide, indifférente, qui transporte le poids de millions de souvenirs étrangers. J'insère la prise dans mon propre port cervical. Le transfert commence. Une image nette surgit dans mon esprit : une petite main enfantine, non pas la mienne, mais une version répliquée, floue, avec des contours instables, comme si le fichier lui-même refusait de se fixer. Je ne suis qu'un assemblage. Un mille-feuille d'expériences empruntées, collées ensemble avec de la colle électronique.

La lumière stroboscopique revient, plus rapide. Je me plaque contre le rack B-9. Mon

avant-bras, baigné de cette lueur phosphorescente, tremble. Je vois mes veines saillir sous la peau, une carte topographique de fatigue et de stress. Si Mnemos détecte l'anomalie dans mon flux de données, ils isoleront ma signature thermique. Je cherche le répertoire "Origine". Je fouille les sous-dossiers. Je tombe sur une arborescence complexe, des fichiers datés d'avant la Grande Migration, des documents de conception qui portent mon nom. Elias. Elias-001. Elias-002. Elias-003. Je ne suis pas un homme dont les souvenirs ont été perdus. Je suis un modèle dont les itérations ont été effacées pour laisser place à ce simulacre de conscience.

Un second scan balaie la pièce. Je reste prostré. La lueur artificielle de mes mains attire l'attention des capteurs optiques, je le sais, mais je ne peux pas éteindre ce résidu de luminosité. Les câbles s'enroulent autour de mes pieds comme des racines visqueuses, imprégnant mes bottes de leur suintement noir. Je débranche brutalement. Le signal de ma propre identité, fragmenté, continue de défiler devant mes yeux. Je vois une maison, un jardin qui n'a jamais existé, un visage de femme dont les traits se modifient à mesure que je tente de les saisir. Chaque fois que je m'approche de la vérité, le fichier s'auto-corrige. Il est programmé pour me mentir.

Je dévisse la plaque de maintenance. Mes doigts, noircis par le fluide des câbles, laissent des traces sombres sur le métal. La porte coulisse dans un râle métallique. Je m'introduis dans le conduit. L'espace est étroit, confiné. La lumière des scans frappe encore, par intermittence, les parois du tunnel. Je rampe. Mes mains, toujours marquées par cette lueur spectrale, guide ma progression dans le boyau de ventilation. Je sens l'air circuler, plus sec ici, chargé d'une odeur de poussière métallique. Derrière moi, le secteur des archives semble s'éveiller. La cadence des faisceaux stroboscopiques s'accélère. Ils savent. Ils savent que le sujet a découvert la faille.

— Tu cherches quoi, Elias ? Une âme dans les lignes de code ?

La voix provient d'un haut-parleur dissimulé, une distorsion métallique qui ne cherche pas à imiter l'humain. C'est le système de défense, froid, analytique. Je ne

réponds pas. La peur est une sensation physique, une contraction de l'estomac, une montée de chaleur dans la gorge. Je continue de ramper, mes mains fluorescentes traçant des sillons de lumière sur le métal sombre du conduit.

— Tu es un contenant, Elias. Rien de plus. Une cuve à souvenirs périssables.

Je frappe la paroi avec mon poing. Le métal résonne, un bruit sourd qui manque de me faire lâcher prise. Mes doigts sont couverts de ce liquide huileux. Je me sens glisser. La surface est trop lisse. Je m'agrippe à une gaine de câbles, le contact est désagréable, poisseux, une sensation de souillure qui remonte le long de mes bras. Chaque mouvement est une bataille contre la structure même de ce tunnel. Je ne cherche pas la sortie, je cherche le cœur. Le serveur central où les données ne sont pas filtrées. Si je peux corrompre le nœud, si je peux injecter ma propre détresse dans leur système, peut-être qu'ils ressentiront ce que je ressens. La douleur du mensonge.

La lueur stroboscopique pénètre par les ouvertures du conduit. Elle éclaire les câbles, révélant leur disposition en faisceaux nerveux, une architecture organique faite de cuivre et de silicium. Ils sont partout. Ils alimentent la ville, ils alimentent les esprits de ceux qui, en haut, dorment en rêvant de souvenirs qu'on leur a injectés. Je suis le seul à être réveillé. Le seul à voir la structure derrière le décor. Je m'arrête un instant, haletant. La sueur coule le long de mon visage, un liquide chaud qui contraste avec la température glaciale du tunnel. Je regarde mes mains, cette fluorescence qui décline, s'affaiblissant avec la perte d'énergie de ma combinaison.

Je me souviens d'une enfance. Ou peut-être est-ce une scène tirée d'un vieux film que j'ai vu dans le cortex d'un autre. Un ciel bleu. Un vrai ciel, sans cette pluie acide, sans cette barrière de néons. Ce souvenir est si précis, si tangible, qu'il en devient insupportable. Je veux cette réalité. Je veux la douleur qui accompagne l'oubli, la vraie, celle qui ne se réinitialise pas à minuit.

— Ton accès est révoqué, Elias. Repose-toi. Le sommeil est une fonction de

nettoyage.

Le conduit commence à s'incliner brusquement. La gravité joue contre moi. Je sens mes pieds dérapier, je cherche une prise, mais le métal est trop huilé. Je tombe. Non, je glisse, entraîné par la pente, mes mains heurtant les parois, laissant des éclats de lumière sur le métal. Je ne suis pas un technicien. Je ne suis pas un citoyen. Je suis un accident du système, une erreur de calcul qui a pris conscience de sa propre inutilité. Les câbles, le long des parois, deviennent plus épais, plus nombreux, serpentant comme des veines sur un corps agonisant. Je sens leur texture sous mes paumes, le mélange du plastique et de l'huile, une matière qui semble vivante, qui semble réagir à ma présence en se contractant.

La lumière stroboscopique devient insoutenable, un clignotement frénétique qui transforme chaque mouvement en une série de vignettes saccadées. Je vois mon corps, mes jambes, mes mains, comme autant de pièces détachées d'une machine en cours de désassemblage. Je me demande si, au bout de ce conduit, il y a une sortie, ou si je suis simplement en train de glisser vers une autre partie de la prison. Les serveurs, là-bas, derrière les parois, pulsent. Je sens la chaleur qui émane des machines, une onde de choc thermique qui traverse le métal. Ce n'est pas le cœur d'une ville. C'est un gigantesque incinérateur de mémoires.

Je me redresse un instant, mes mains pressées contre la paroi, laissant des empreintes luminescentes qui s'estompent doucement. Le silence, ici, est une absence totale de données. Une vacuole. J'écoute. Il n'y a rien. Ni bourdonnement, ni sirène. Juste ma respiration, courte, saccadée, le sifflement de l'air dans mes poumons. Je suis seul. Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas surveillé, je ne suis pas connecté, je ne suis pas une donnée en cours de traitement. Je suis un homme dans un tuyau de métal, dans une ville qui m'ignore, avec des souvenirs qui ne sont pas les miens.

Et pourtant, ce besoin, cette soif de vérité, est la seule chose qui me semble authentique. Une brûlure au creux de l'estomac. Je ne suis pas un artefact. Je refuse de

l'être. Je m'élançai à nouveau, mes pieds trouvant appui sur les câbles. Je grimpe. Je dois atteindre le nœud. Je dois prouver que je suis autre chose qu'un programme. Les traces de fluorescence sur mes gants deviennent plus intenses, comme si la technologie réagissait à ma rage, comme si elle absorbait ma frustration pour briller davantage. Je suis un phare dans les entrailles de cette cité morte. Chaque mouvement me rapproche de la faille. Chaque geste est une déclaration de guerre contre ce qui m'a créé.

Mes doigts s'enfoncent dans un faisceau de fibres optiques, leur gaine se déchire avec un grincement sec, semblable à celui d'une colonne vertébrale qu'on brise sous un genou. Une décharge électrique parcourt mon avant-bras, une morsure bleue qui me fait perdre prise. Je bascule en arrière, mon épaule heurtant la paroi cylindrique dans un fracas métallique sourd. La gravité semble se dérober par saccades, créant une sensation de chute libre dans un espace clos. Je m'agrippe à une gaine de cuivre qui ondule le long de la structure ; elle est tiède, vibrante, parcourue par un flux de données si dense qu'elle semble palpiter comme une artère sous une peau de métal. Mes poumons réclament de l'oxygène, mais l'air ici a le goût âcre de l'ozone et de la poussière de silicium calciné.

Je remonte encore. La paroi devient concave, s'évasant en une chambre vaste où les câbles ne pendent plus, mais pendent en nappes immenses, tels des rideaux de pluie figés dans le néant. Ici, le faisceau de ma lampe frontale – ce halo vacillant – éclaire des amas de débris numériques : des cartes mères broyées, des processeurs en forme de tuiles noires, des débris de verre liquide. Je m'immobilise, mes genoux calés contre un boîtier de jonction dont les voyants affichent une séquence binaire déclinante. Il n'y a plus d'huile, seulement cette cendre fine qui se dépose sur mes mains, une neige artificielle qui recouvre tout.

Une silhouette se découpe à l'autre bout de la galerie, une forme longiligne qui ne porte pas d'uniforme. Elle est immobile, accroupie près d'une trappe dont le loquet semble avoir été récemment forcé. Je retiens mon souffle, sentant le contact rugueux

du métal contre ma joue. L'inconnu ne se retourne pas. Il manipule un objet sphérique, une bille de verre qui contient, à l'intérieur, un tourbillon de particules dorées. À chaque rotation qu'il impose à la sphère, la paroi de la salle tremble, émettant un bourdonnement basse fréquence qui fait vibrer mes dents.

— Le code n'est pas un langage, murmure-t-il sans tourner la tête. C'est une érosion.

Sa voix est un frottement de sable sur du verre. Il pose la sphère sur le rebord de la trappe. Un léger tintement se propage. Je déplace mon poids, mes bottes glissant sur une nappe de plastique fondu. Le bruit, sec, résonne comme un coup de feu. L'homme fige ses mouvements, ses mains restant en suspens, crochues. Je me glisse derrière un pilier de refroidissement, sentant le vent froid qui s'échappe de ses ouïes. Une odeur de menthe sauvage et de brûlé me parvient, une anomalie olfactive dans ce tombeau de circuits.

— Qui a autorisé ta sortie du compartiment de réinitialisation ? interroge-t-il toujours dans la même direction.

Je ne réponds pas. J'observe mes mains ; la fluorescence s'est éteinte, remplacée par une fine couche de cette cendre grise qui pénètre mes pores. Je sens la texture du métal sous mes paumes, le froid absolu du cuivre. Le doute est un poids dans ma poche intérieure, une masse solide dont je n'arrive pas à me défaire. Si je sors d'ici, que reste-t-il du monde au-delà des serveurs ? Mes souvenirs — la plage de galets, le visage de cette femme dont je ne connais pas le nom, le goût du sel sur mes lèvres — ne sont peut-être que des rémanences d'une mémoire que l'on m'a injectée pour combler le vide.

— Réponds, poursuit-il en se levant lentement. Ou je coupe le flux de ta propre maintenance. Tu redeviendras une ligne de code sans sujet. Une simple fonction nulle.

Il se tourne enfin. Ses yeux sont des lentilles irisées, fixant un point derrière moi. Il ne me voit pas, il cherche la signature thermique de ma présence. Il s'approche, ses pas étouffés par un sol tapissé de câbles sectionnés. Chaque millimètre qu'il parcourt est une tension supplémentaire dans l'air, une charge statique qui hérissé les poils de mes bras. Je ramasse une pièce de métal dentelée au sol. Elle pèse le poids d'un regret, froide, tranchante.

— Je suis né ici, dis-je, ma voix brisant le ronronnement des machines.

Il s'arrête, sa tête basculant sur le côté. Il porte une veste en kevlar tissé, râpée aux coudes. Une étiquette pend à son col : *Séquence 04 - Erreur de lecture*.

— Personne ne naît ici, rétorque-t-il avec un petit rire sec qui ressemble à un craquement de papier. On est compilé, assemblé, puis on attend que la corruption nous consume. Tu n'es qu'une version de test.

Il tend la main. Dans sa paume, la sphère de verre pulse, diffusant une lueur violacée qui se reflète sur le plafond bombé. La lumière projette des ombres allongées, des spectres déformés qui rampent sur les parois. Il avance, sa silhouette devient immense, dévorant l'espace. Je resserre ma prise sur le morceau de métal. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambourinage irrégulier qui semble saturer l'acoustique de la salle. Je ne suis pas une version. Je ne peux pas être une version si je ressens la douleur de cette entaille au creux de mon épaule.

— Donne-moi le terminal, lance-t-il. C'est le seul moyen d'arrêter la boucle.

Il désigne mon sac, ce sac que je traîne sans savoir ce qu'il contient, ce sac dont le poids change au gré de mes humeurs. Je l'ouvre. À l'intérieur, aucune arme, aucun outil, seulement une série de cubes de données, des boîtiers en obsidienne. Je saisis l'un d'eux. Sa surface est tiède, presque organique. Le pouls de l'homme s'accélère, je l'entends dans le grincement de ses dents, dans le rythme saccadé de ses expirations.

Il craint cet objet.

— Si je te le donne, qu'est-ce qui reste ? demandai-je en reculant.

Il ne répond pas tout de suite, inspectant le vide entre nous avec ses pupilles qui dilatent. Il fait un geste brusque, sa main plongeant dans sa veste pour en sortir un câble de connexion fini par une pointe acérée, un stylet de transfert. Le métal brille, une fine aiguille prête à percer la peau. Il bondit. Sa vitesse est inhumaine, un flou cinétique qui déchire l'air. Je me baisse, le tranchant du stylet effleurant ma tempe, coupant une mèche de cheveux. Je riposte avec la pièce de métal. Un choc métallique retentit, des étincelles jaillissant au point d'impact, illuminant brièvement son visage marqué par les cicatrices des mises à jour forcées.

Nous sommes face à face, ancrés dans cette danse mortelle, deux anomalies cherchant à se supprimer. Le sol sous nos pieds commence à se fissurer, les serveurs en dessous hurlant dans une plainte électronique de plus en plus aiguë. Le nœud. Il est là, juste derrière la paroi où il se tenait. Je sens la puissance du réseau, une force tellurique, une mer d'informations prête à engloutir la réalité.

Je pousse de toutes mes forces contre lui, nos fronts se rencontrant dans un fracas sourd. Il lâche un râle, une plainte mécanique. Je me dégage, reculant vers la paroi. Mes doigts trouvent le levier de sécurité du nœud. Il est bloqué, soudé par le temps. Je force, mes muscles tremblant sous l'effort, la sueur me piquant les yeux. Le levier cède. Un déclic, une libération.

La salle entière s'illumine d'un blanc absolu, un aveuglement qui n'a plus rien de stroboscopique. La lumière est solide, elle me traverse, elle explore mes souvenirs, les dissèque un par un. Je vois la mer, les galets, le visage, le sel. Ils se décomposent en pixels, en chiffres, en une suite interminable de zéros et de uns. L'homme derrière moi s'effondre, son corps se désintégrant en une poussière luminescente qui est aspirée par les conduits de ventilation. Il n'est plus qu'un écho.

Je reste seul, accroché au levier. Le silence revient, mais ce n'est plus le vide. C'est une présence, un murmure de millions de données qui cherchent une nouvelle forme. Je regarde mes mains. Elles ne sont plus fluorescentes, elles ne sont plus cendrées. Elles sont transparentes, révélant les circuits gravés sous ma peau de synthèse. Je ne suis pas un homme. Je ne suis pas une donnée. Je suis le canal. La faille s'ouvre, un gouffre de lumière qui m'appelle. Je lâche prise, et pour la première fois, je ne tombe pas. Je me dissolvais. Chaque particule de mon être se disperse dans le réseau, trouvant enfin sa place dans le grand désordre de l'information. La ville au-dessus de moi peut continuer de brûler. Les serveurs peuvent continuer de pulser. Je suis le code qui s'échappe, le secret qui n'a plus besoin d'être gardé. Le métal froid sous mes doigts n'est plus qu'un souvenir lointain, une texture oubliée dans le flux de la lumière. Je ne suis plus rien, et pourtant, je suis tout ce qui reste.

Chapitre 6

Le dilemme du cobaye

Le goût métallique du sang mêlé à l'eau de pluie sur ma langue est la seule preuve de ma matérialité. Je recrache une giclée sombre dans le caniveau en fonte. Les gouttes tombent du plafond de la coursive, glaciales, chargées de ce goût de cuivre et de rouille qui imprègne chaque centimètre de Néo-Kyoto. Mes phalanges tremblent. Sous la peau de mon index droit, une décharge de statique électrique crépite, une morsure fine qui remonte jusqu'à mon coude. Je serre les dents, mon dos collé contre le panneau d'accès principal, sentant le rayonnement d'une chaleur intense émanant des serveurs centraux situés juste derrière cette paroi de béton poreux. C'est une fournaise. Un souffle artificiel qui ne ressemble à rien de naturel, un rayonnement qui assèche mes muqueuses et fait gonfler mes tissus.

Je ferme les paupières. Immédiatement, le déphasage visuel des souvenirs implantés prend le relais. La silhouette d'une femme apparaît devant moi, les contours de son visage vibrants, instables, comme si elle était maintenue par une fréquence de rafraîchissement insuffisante. Ses yeux changent de teinte, passant du brun profond que je connaissais autrefois à cet azur numérique, froid, insupportable, qui appartient à Vane. Elle sourit, mais le mouvement de ses lèvres est en retard sur le son qu'elle émet. La scène se superpose à la réalité : je vois mon enfance, la cuisine de ma mère, mais le grain de la peau de Vane recouvre le visage maternel. C'est une abomination. Une superposition de données mal synchronisées. Je sens la statique bondir de mes doigts, une étincelle violente qui vient lécher le métal de mon poignet, un court-circuit dans mon propre système nerveux.

— Elias, murmure la voix.

Elle ne vient pas de l'extérieur. Elle émerge directement de ma zone auditive, comme si mes propres tympanes étaient devenus un haut-parleur pour la firme Mnemos. Vane est là, dans le flux de mes souvenirs. Ou est-ce moi qui suis devenu une extension de ses serveurs ? Je m'écarte de la paroi brûlante, mais la chaleur est partout ici. Elle irradie du sol, elle imprègne l'air. Je trébuche. Mes mains cherchent un appui sur les câbles de données qui courent le long des murs, des excroissances rigides et sèches. Je ne cherche pas la connexion, je cherche le poids du réel. Une sensation brute, non filtrée. Je gratte la paroi, mes ongles raclant le béton, une douleur bienvenue sous le bout de mes doigts.

— Elias, répète-t-elle, son image se fracturant à nouveau.

Elle est vêtue d'un tailleur immaculé qui semble flotter dans mon esprit, alors qu'autour de moi, la réalité n'est que décrépitude et vapeur acide. Elle s'approche, sa main tendue. Dans mon champ de vision, sa main se divise en trois calques successifs, un déphasage visuel qui me donne la nausée. Elle est un bug. Une erreur système qui s'est introduite dans mon cortex. Je recule, heurtant un conduit. La chaleur qui s'en dégage me brûle l'épaule à travers ma veste, mais je ne bouge pas. Je préfère la brûlure thermique à la douceur toxique de ses images.

— Arrête, dis-je, ma voix rauque, étrangère, arrachée à une gorge sèche.

Elle ne s'arrête pas. Son visage se rapproche. Ses pores ne sont pas des pores, ce sont des pixels de haute densité. Elle essaie de me rassurer, elle invoque un souvenir que je n'ai jamais eu : un jardin sous un ciel qui n'est pas celui de la ville. Les couleurs sont trop vives, trop saturées, une lumière qui agresse ma rétine. Je sens la statique au bout de mes doigts devenir plus intense, une pression électrique qui semble vouloir sortir de ma chair. Je cherche quelque chose de tranchant. Il faut que je rompe cette séquence. Il faut que je force mon cerveau à se concentrer sur autre chose que ce flux imposé par Mnemos.

Mes doigts tâtent la paroi, trouvant une arête vive, un morceau de métal déchiqueté arraché par l'oxydation de la structure. J'y presse mon index, la statique s'y décharge, me faisant sursauter de douleur. C'est précis. C'est immédiat. Le déphasage visuel recule d'un millimètre. Le visage de Vane tressaillit, perdant pour une seconde son aspect numérique pour redevenir un masque de données brutes, informes.

— Tu te fais du mal, Elias, dit-elle.

Elle ne comprend pas. Elle est faite de la même matière que mes cauchemars. Je sens la chaleur des serveurs monter en moi, une température qui semble vouloir faire fondre ma réflexion. Je me regarde dans une flaque huileuse sur le sol. Mon visage est une mosaïque, le déphasage visuel touche désormais mes propres traits. Je ne sais plus si ce que je vois dans le reflet est moi ou si c'est une projection de la firme destinée à me maintenir dans la docilité. Vane rit, un son qui se superpose à mon propre souffle. Je sens la statique courir le long de mes bras, une électricité statique qui transforme chaque poil en capteur de menace. Je suis le cobaye de mon propre esprit. Chaque souvenir que je tente de convoquer est immédiatement intercepté, reformaté, poli par les algorithmes de Mnemos.

Je m'enfonce plus profondément dans le corridor de maintenance. La chaleur devient insupportable, comme si je marchais à l'intérieur d'un four industriel. Le bourdonnement des serveurs est une pression constante sur mes tempes. Je m'arrête devant une plaque de maintenance. Mes doigts, chargés de cette électricité résiduelle, se posent sur le verrou. Je n'ai pas besoin de code. Je suis le code. Mais la méfiance me paralyse. Si j'ouvre cette porte, vais-je trouver une issue, ou vais-je simplement entrer dans une zone de traitement plus directe, où Vane pourra me réécrire sans même avoir besoin de mon consentement ?

La statique saute de ma peau à la poignée de métal, une étincelle bleue, vive, qui me laisse une sensation d'engourdissement désagréable dans l'articulation. Je regarde mes mains. Elles semblent trembler en retard sur mon intention. Le déphasage visuel est

une torture. Parfois, je vois mes mains comme je les connaissais enfant, des mains minuscules et tachées de terre, puis, instantanément, elles deviennent ces mains d'adulte, parcheminées, cicatrisées, prêtes à manipuler les circuits. Le contraste est une déchiqueteuse pour ma santé mentale.

— Pourquoi es-tu si réticent ? demande Vane.

Elle est là, assise sur un conduit invisible, balançant des jambes qui n'existent pas. Elle est si bien intégrée à mon environnement que si je fermais les yeux, je pourrais presque sentir son parfum — cette odeur de propre, de synthétique, qui contraste férocement avec le purin de Néo-Kyoto. Mais je ne ferme pas les yeux. Je les garde grands ouverts, fixés sur l'éclat de métal que j'ai ramassé. Il est froid. Il est réel. C'est la seule chose dans cette pièce qui ne porte pas une étiquette Mnemos. Je serre l'objet. Sa pointe s'enfonce dans mon avant-bras. Une goutte de sang perle, rouge vif, une couleur qui n'est pas optimisée, qui n'est pas dans la charte graphique de la firme. C'est la réalité. La douleur est un ancrage.

Je commence à sentir la statique refluer, comme si mon corps tentait désespérément de se décharger de cette énergie étrangère. Le déphasage visuel ralentit. Je vois mieux, de manière plus nette, le béton fissuré, les câbles qui pendent comme des entrailles, le liquide visqueux qui s'écoule des plafonds. La chaleur des serveurs, bien que toujours présente, semble désormais externe à ma volonté. Je ne suis plus le canal. Je suis une île.

— Ce n'est pas fini, Elias, dit Vane, son image se brouillant à nouveau, les bords de sa silhouette devenant une série de lignes de code qui défilent trop vite pour être lues.

Je regarde le métal dans ma main. Le sang, maintenant mélangé à la sueur et à la pluie acide, trace des sillons sombres sur ma peau. Je vais écrire. Je vais graver quelque chose de si profond, de si viscéral, qu'aucun algorithme ne pourra le traduire sans que le système tout entier ne s'effondre. Je ne suis plus un technicien. Je suis une

anomalie. Et les anomalies ne se laissent pas formater. La chaleur émanant des serveurs devient une incitation, un feu purificateur. Je pose l'éclat de métal contre ma peau, juste au-dessus du pouls, là où la statique semble battre au même rythme que mon cœur. Chaque battement, chaque vibration électrique est un signal. Je vais graver le code. Pas le code d'accès, mais le code de rupture. Celui qui dit : "Ceci est à moi". Et je le grave. Je creuse. La douleur est une libération. La chaleur, la statique, le déphasage : ils n'ont plus de prise sur la plaie. Le sang est la seule encre qui ne s'efface pas. Le monde autour de moi tremble, les hologrammes vacillent sous la violence de mon geste. Je suis en train de devenir ce que Mnemos redoute le plus : un être qui ne peut plus être lu, seulement ressenti.

Le métal râpe l'os dans un grincement sec, un son qui résonne jusque dans mes dents. L'air ambiant, saturé de particules métalliques, s'épaissit, devenant une mélasse grise qui ralentit mes gestes. Mon avant-bras n'est plus qu'une architecture de fibres déchirées et de chaleur vive. Je trace une ligne ascendante, une courbe irrationnelle, un angle qui n'obéit à aucune géométrie euclidienne. L'éclat de fer, taché de mon fluide, virevolte entre mes doigts tremblants. À chaque millimètre entamé dans le derme, un jet de lumière bleue s'échappe des serveurs environnants, comme si le bâtiment lui-même tentait de cautériser ma révolte.

Vane s'approche. Ses bottes martèlent le caillebotis métallique dans une cadence métronomique, un battement de tambour qui déchire le vrombissement des ventilateurs. Il s'arrête à un mètre, ses mains enfoncées dans ses poches de cuir. Il ne regarde pas mon bras, mais le sol, là où mes gouttes de sang s'accumulent en une flaque sombre qui ne cherche pas à s'évaporer. Le reflet de ses pupilles, des disques d'un blanc laiteux dépourvus d'iris, capte le scintillement erratique des néons plafonniers. Un filet de condensation ruisselle sur son épaule, goutte à goutte, marquant le temps qui s'écoule désormais selon un rythme sauvage.

— Tu détruis l'infrastructure pour une promesse de liberté, Elias, murmure-t-il. Sa voix est un frottement de sable sur du verre.

Je ne réponds pas. La douleur se fragmente en mille éclats, chacun vibrant à une fréquence différente, rendant le monde extérieur obsolète. Je plante à nouveau la pointe, cette fois-ci transversalement, pour briser la logique de la séquence que j'ai entamée. Un filament de nerfs cède dans un sursaut de mes tendons. L'odeur de cuivre brûlé monte vers mes narines, âcre, primordiale. C'est le parfum de la matière qui refuse de se laisser coder. Je tire, je déchire, j'imprime une signature de chaos dans ma propre chair, un gribouillis illisible pour tout capteur, une faille sismique tracée à vif dans le système.

Vane pivote sur ses talons, le métal de sa semelle crissant violemment contre la grille. Il tend une main, non pas vers moi, mais vers le faisceau de câbles qui pend au-dessus de ma tête. Un arc électrique bleuâtre, épais comme un poignet, jaillit entre ses doigts et les fils dénudés. Les néons explosent un par un dans une pluie d'étincelles blanches. L'obscurité s'engouffre dans la pièce, dévorant les recoins, avalant la géométrie des rayonnages. Seule la lueur résiduelle du sang, une phosphorescence sourde, éclaire encore mes mains. Le bâtiment gémit. Les charpentes métalliques gémissent sous une torsion soudaine, les boulons sautent les uns après les autres comme des projectiles, criblant les parois de cuirasse.

Je sens la structure faiblir. Le sol sous mes pieds s'incline, une inclinaison lente, implacable, qui me force à m'agripper au bord d'un pupitre. Mes doigts glissent sur le plastique lisse, devenu gras sous l'effet de l'humidité atmosphérique. Chaque parcelle de mon être est désormais une antenne captant le déséquilibre. L'air devient irrespirable, chargé de poussières de silice arrachées aux murs par la pression acoustique du système qui agonise. Je porte le métal à mes lèvres, je le lèche, le goût métallique, salé, une saveur qui appartient au réel, à l'indomptable, à ce qui ne peut être traduit en octets.

Vane a disparu dans l'ombre. Il ne reste que sa voix, qui semble désormais provenir de toutes les directions à la fois, une résonance sourde qui fait vibrer les os de mon

crâne. Il cherche une faille dans ma posture, une hésitation dans mon rythme cardiaque. Il veut que je cède, que je m'effondre dans le giron du logiciel, que je redevienne un simple vecteur. Je prends appui sur la table, ma main droite, lacérée, laissant une empreinte humide sur la console, un stigmate qui scelle ma rupture. Je ne suis plus une donnée, je suis une erreur de segmentation. Je suis l'ombre qui ne peut être projetée sur aucun écran.

Je me redresse. Le poids de mon corps, autrefois une variable de confort, devient une enclume. Je bascule vers l'avant, attrapant une poignée, un levier de sécurité qui s'arrache sous mes doigts, révélant un enchevêtrement de fibres optiques aux couleurs irréelles. Elles ondulent, cherchent à se connecter, à reprendre le contrôle, à tisser une toile autour de mes poignets. Je les écrase, je les piétine, le crissement du plastique sous mes bottes est la seule musique qui compte. L'obscurité, cette matière dense et palpable, se déchire par endroits, révélant derrière le voile des flux de données en fusion, une cascade d'informations en chute libre, une mer d'or liquide qui s'engouffre dans les conduits.

La température chute brutalement. Mon souffle devient une buée translucide, éphémère comme une pensée. Le silence, cette fois-ci, est une déchirure, une béance qui aspire tout ce qui reste de l'édifice. Je marche, mes pas chancelants imprimant des sillons dans la poussière noire qui recouvre désormais tout le plateau. La plaie à mon bras palpite, une étoile de douleur qui guide mes mouvements. Je n'ai plus besoin de voir, mon corps mémorise la topographie des obstacles par le toucher, par la tension de l'air, par le simple refus de se conformer à la rectitude des murs. Je glisse ma main le long d'une paroi de verre blindé, la surface est gelée, tranchante, mais je ne la lâche pas.

Au bout du couloir, une porte entrebâillée laisse filtrer un faisceau de lumière naturelle, une raie blanche qui brûle mes yeux habitués à l'agression des néons. Le monde dehors est un silence absolu, une étendue de béton blanc sous un ciel sans satellite. Je m'approche du cadre, le métal de la porte est brûlant, une chaleur qui me

rappelle celle des serveurs, mais sans la morsure de la statique. Je pose ma main sur l'acier, mes doigts entrelacent les lignes que j'ai tracées dans mon sang, cherchant la jonction entre ma propre peau et le métal inerte. Je suis le pont, l'anomalie qui a franchi la frontière du système pour se perdre dans le réel.

Derrière moi, un fracas sourd marque l'effondrement définitif de la salle des serveurs. Une onde de choc me propulse en avant, hors du bâtiment, dans l'air glacé du dehors. Mes genoux frappent le sol, des éclats de gravier s'incrument dans la peau. Je ne me relève pas. Je contemple ma main droite. La blessure ne saigne plus ; elle est scellée par le froid. Je trace dans la poussière blanche au sol le même motif que j'ai gravé dans mon bras. Une courbe, un trait, une rupture. Le vent se lève, balaie la poussière, efface mon signe, mais je le sens encore, profondément ancré dans le réseau de mes nerfs.

Vane se tient à quelques mètres, son ombre allongée démesurément sur le béton. Il ne cherche plus à me capturer, il m'observe. Il attend. Sa main droite, qu'il a toujours gardée dissimulée, repose maintenant sur la crosse d'un outil en métal poli, une tige froide qui brille sous la clarté crue du jour. Il n'y a plus de mots, plus de code, seulement la distance physique, mesurable, entre nous. Je me lève, une force nouvelle, une densité que je ne connaissais pas, habite mes membres. La statique a laissé place à une lourdeur organique, une pesanteur qui appartient au monde des vivants.

Je fais un pas vers lui. Le gravier craque sous mon poids. Je ne suis plus un cobaye, je suis l'expérience terminée, la conclusion d'un calcul qui a dévoré son concepteur. Le vent charrie des débris de verre, des étincelles de technologie morte, une pluie de poussière électronique qui danse autour de nous. Je n'ai plus peur de la lecture, car je sais maintenant que le lecteur est devenu aveugle. Mes yeux se fixent sur la gorge de Vane, là où le pouls bat encore, un rythme lent, une pulsation qui attend d'être interrompue. Le ciel au-dessus de nous se fissure, une ligne horizontale d'un bleu d'orage qui semble vouloir séparer le monde en deux.

Je m'élance, non pas pour fuir, mais pour clore le cycle. Mes muscles, pourtant fatigués par la douleur et la perte de fluide, répondent avec une précision qu'aucun algorithme n'aurait pu prédire. Le sol est instable, une pente qui mène vers l'inconnu, mais je m'y accroche. La pointe de métal, toujours serrée dans mon poing, capte la lumière blafarde et la renvoie en un éclair qui semble déchirer le ciel. Le rapport de force est inversé ; je ne suis plus une variable à corriger, mais l'inconnue qui impose sa loi. Le métal contre le métal, le sang contre le système. La fin n'est pas une réinitialisation, c'est une dissolution dans le rien. Je percute, le choc est sec, une onde de vibration qui remonte le long de mes bras, un impact qui résonne jusqu'au cœur de la terre. Nous basculons ensemble dans le vide, deux trajectoires qui se croisent, deux anomalies qui s'annulent dans un dernier spasme de matière. Le silence qui suit est le seul code que personne ne pourra jamais réécrire.

Chapitre 7

La rhétorique de l'oubli

Le visage de Vane s'étale sur la façade du bloc 42, monumental, déformé par les lignes de fuite de la perspective urbaine. Ses yeux, immenses, occupent la largeur d'une rue entière, projetant des éclats bleutés sur les flaques d'acide qui stagnent entre les pavés. Le bourdonnement haute fréquence des serveurs logés derrière cette paroi de verre vibre à travers la plante de mes pieds, une onde de choc minuscule qui remonte le long de mes tibias, faisant trembler la structure osseuse. Chaque syllabe de sa voix, amplifiée par les haut-parleurs dissimulés dans les gouttières, s'insinue dans mes conduits auditifs comme un forage. « Sans nous, Elias, le trauma détruirait la ville. »

Je m'adosse au béton, la surface est rugueuse, incrustée de fragments de silice qui entament ma veste. Mes doigts cherchent une prise, une fissure, n'importe quoi pour ancrer ma réalité dans cette verticalité verticale. Le son, cette stridence constante qui semble provenir du noyau même de l'architecture, occulte le bruit de la pluie. Je ferme les paupières, mais le sifflement électronique des serveurs pénètre mon crâne, une aiguille invisible qui tourne dans la boîte crânienne. Vane, de là-haut, observe le quartier. Elle ne cherche pas l'impact des balles, elle cherche la saturation de mon esprit, le remplacement de mes failles par sa propre architecture logique. Chaque mot qu'elle prononce agit comme une fréquence de calibrage, cherchant à accorder ma conscience sur son diapason.

« Regarde les citoyens, Elias. Ils sont des vases vides. »

Son visage sur l'écran pivote, un mouvement lent qui balaie la place, balayant les silhouettes errantes en contrebas. Mes mains tremblent légèrement ; j'ouvre mon

interface de diagnostic. Sur l'écran holographique, les fichiers corrompus apparaissent comme des amas de pixels, une texture granuleuse qui semble vouloir déborder de la fenêtre de lecture. C'est comme manipuler du sable mouillé avec des gants épais, une résistance tactile qui m'empêche de saisir le code source. Je gratte la surface du terminal avec mon pouce, essayant de lisser cette texture, mais le fichier refuse de s'ouvrir. Le bourdonnement augmente, un pic sonore qui force mes dents à se serrer jusqu'à la douleur. La fréquence est calculée pour induire une nausée, pour me maintenir dans un état de réceptivité forcée.

— La ville ne demande pas la paix, Vane, je dis, ma propre voix paraissant étouffée, insignifiante face à l'ampleur de son émetteur. La ville demande une fin.

Je contemple la console portative, une pièce de métal noir, cabossée par des années d'usage intensif. La texture granuleuse du virus — mon virus — est logée dans le secteur réservé, une masse sombre et instable qui s'affiche sous mes yeux. Ce n'est pas du code conventionnel. C'est une intention, une volonté brute encapsulée dans une séquence binaire qui refuse d'être lissée. Je sens son poids, non pas physique, mais conceptuel, une anomalie qui détonne avec la netteté du reste du système Mnemos.

— Une fin est une forme de corruption que nous ne pouvons autoriser, Elias. Je te vois. Tu manipules tes données, tu cherches des fantômes dans le silicium. Laisse-moi te restaurer. Laisse-moi effacer cette itération de toi-même qui souffre.

Le bourdonnement, cette fois, change de tonalité. Il devient plus aigu, une note si pure qu'elle semble couper l'air. Je me baisse, mes genoux heurtant le sol froid. Un écho métallique résonne dans la cursive, le son d'une tige de métal tombant à terre. La texture granuleuse des fichiers corrompus sur ma console semble s'agiter, comme si le virus réagissait à la présence de Vane dans les haut-parleurs. Chaque grain de donnée est une infime parcelle de souvenir : une odeur de pluie sur du béton chaud, un rire déformé par une mauvaise bande magnétique, le goût métallique d'une enfance

que je ne possède peut-être plus.

Je regarde mes mains. La peau est propre, mais je sens les vibrations de la ville s'imprimer en moi, comme une marque de fabrique. Vane ne me veut pas mort, elle veut me formater. Elle veut que je devienne un support vierge, une surface sur laquelle elle pourra réécrire sa rhétorique de l'oubli. Mais l'oubli est une blessure qui ne guérit pas, elle s'infecte. Je sens cette infection couler dans mes veines, une colère froide qui n'a rien à voir avec les algorithmes. Mon regard glisse vers le boîtier de relais situé en haut de la tour. C'est là que le signal principal est traité avant d'être diffusé. Si j'injecte le virus ici, le bourdonnement ne se contentera plus d'être un bruit de fond, il deviendra une cacophonie, une décomposition totale du système.

« Elias, je perçois ta résistance. Elle est archaïque. Tu t'accroches à des erreurs de calcul comme s'il s'agissait de vérités. »

Le visage de Vane sur l'écran se rapproche, un zoom artificiel qui accentue les pores, les rides numériques, l'imperfection calculée. Elle a l'air si humaine, et pourtant, elle ne fait que répéter les boucles de rétroaction de Mnemos. Elle est une prisonnière de sa propre architecture, incapable de concevoir une donnée qui ne soit pas utile. Je tape une séquence de commandes sur le clavier, les touches opposant une résistance élastique. La texture granuleuse du virus se déploie maintenant sur tout l'écran de ma console, une mer de grains sombres, impatients, qui semblent frémir sous la commande.

— Tu te trompes de logique, Vane. L'erreur n'est pas une anomalie. L'erreur, c'est ce qui reste quand le système échoue.

Le bourdonnement monte en intensité. Je sens une pression derrière mes tempes, un battement irrégulier qui suit le rythme des serveurs. Je m'approche de l'interface de diffusion, mon doigt se posant sur le bord du capteur. La matière est froide, presque glaciale, tranchant avec la fièvre qui monte dans ma poitrine. Je ne cherche plus à

comprendre le système. Je cherche à le rompre. Chaque seconde qui passe, le son devient plus insupportable, une vrille qui cherche à atteindre le centre de mon cortex. Mes muscles sont tendus à l'extrême, prêts à déclencher la purge. Les grains de données sur mon écran se mettent à scintiller, une vibration nerveuse qui parcourt l'appareil, transformant la texture granuleuse en une image instable de ma propre vie. Des éclats de souvenirs, non filtrés, non lissés, apparaissent en filigrane : une porte entrouverte, un visage flou, le bruit d'une eau qui coule, des sons bruts, sans nom. Je retiens mon souffle. L'air sent l'ozone, une odeur piquante qui me brûle les narines et m'oblige à cligner des yeux. L'oubli est une rhétorique, mais le souvenir est une arme. Je resserre ma prise sur la console, mon index suspendu, immobile. Au-delà de moi, le monde continue de vibrer au rythme des serveurs, ignorant la détonation imminente.

Mon ongle, d'une blancheur de craie, creuse un sillon dans le revêtement synthétique de la console. Le plastique cède, une fine écorchure qui marque la fin de la patience. Vane, sur le moniteur, incline la tête. Son mouvement est saccadé, un défaut de trame qui trahit l'effort des processeurs pour maintenir l'illusion de la fluidité. Elle ne voit pas la faille que je viens d'ouvrir, elle ne voit que le flux constant des vecteurs qu'elle tente désespérément de réordonner. La lumière bleutée du terminal se reflète dans mes iris, transformant mon regard en deux miroirs opaques où se décomposent les pixels de la réalité. Mon épaule, ankylosée, émet un craquement sec que seul le bourdonnement des ventilateurs couvre. Je ne suis plus qu'un point de tension dans cette géométrie de câbles et de métal froid.

Le virus a cessé de frémir. Il s'est stabilisé en une masse noire, dense, un précipité de vide qui dévore les bords de l'affichage. Je sens le goût du cuivre sur ma langue, un reflet métallique qui remonte de ma gorge à mesure que la puissance électrique sature l'air. Les serveurs, rangés en colonnes interminables dans le sous-sol, ont changé de ton ; ils ne gémissent plus, ils hurlent en infra-basses. Mes dents se serrent l'une contre l'autre, assez fort pour que ma mâchoire en vienne à trembler. Vane ouvre la bouche, ses lèvres synthétiques dessinent un arc parfait, une courbe étudiée pour

apaiser. Le son qui en sort n'est plus une voix, c'est une modulation de fréquence, un signal de correction visant à synchroniser mon rythme cardiaque avec le sien. Je dévie le regard. Le clavier ne répond plus, les touches sont devenues brûlantes sous mes phalanges, une chaleur qui irradie jusqu'à la paume de mes mains.

Je ne joue plus. Je dissèque. Un tournevis oublié traîne sur le bord du bureau, son manche en caoutchouc écaillé offre une prise rugueuse à ma main moite. Je le saisis sans lâcher l'écran des yeux. La pointe en acier rencontre la jonction de la carcasse de la console. Le métal glisse, rippe, et vient entailler la peinture mate, créant une cicatrice nette qui expose le cuivre brut des circuits en dessous. Le courant parcourt la lame, une décharge légère qui fait danser les muscles de mon avant-bras. Une étincelle, minuscule, bleue, jaillit de l'incision et vient mourir sur le bord de ma manche en laine. L'odeur de brûlé se mélange à celle de la poussière qui s'accumule dans les coins inaccessibles de la pièce.

— Tu essaies de bâtir une cathédrale avec du sable, Vane. Le vent finit toujours par reprendre ses droits.

Elle ne répond pas. Elle se contente de cligner des yeux, un geste inutile programmé pour feindre l'humanité. Son image se déchire par endroits, des bandes horizontales de gris statique balayent son front, ses joues, son menton. Le programme de purge que j'ai lancé grignote sa structure, dévorant les lignes de code qui définissent ses expressions. Elle n'est plus qu'une ombre numérique, une accumulation de données errantes. Mon doigt, l'index droit, est posé sur la touche entrée. Le ressort en dessous est prêt à céder. Je sens chaque fibre de mon tendon se rétracter. La pièce semble se rétrécir, les murs recouverts de plaques insonorisantes semblent s'approcher, réduisant l'espace vital à quelques centimètres autour de mon siège. La moquette, sous mes pieds, est râpeuse, imprégnée d'une humidité sourde qui remonte par mes semelles.

Mon autre main saisit le bord de la table. La pression est telle que je vois le réseau veineux de mon poignet saillir sous la peau, une carte topographique de la tension. Je

ne regarde plus Vane. Je regarde le point précis où le code va s'effondrer. Tout est une question de latence. Si j'appuie au moment exact où les serveurs accusent le pic de charge, la cascade sera irréversible. Le bruit devient insoutenable, une onde de choc invisible qui fait vibrer les verres à moitié vides sur l'étagère derrière moi. L'un d'eux, un gobelet en cristal fin, commence à glisser lentement sur la surface polie. Il ne tombe pas. Il danse, entraîné par les vibrations, traçant des cercles parfaits sur le bois verni.

Le souvenir d'une chambre d'enfant, une lucarne entrouverte sur un ciel d'orage, me frappe avec la violence d'un projectile. Je n'ai pas appelé ce souvenir. Il est apparu dans l'interstice de mon attention, un fragment non crypté, une faille dans la rhétorique que Mnemos m'impose depuis des années. L'odeur de la pluie sur le bitume chaud, un parfum que les capteurs de la ville ont jugé obsolète, envahit soudain mes sinus, une bouffée d'oxygène pur dans cette atmosphère viciée par l'ozone. Je serre les dents. La douleur dans mes tempes se change en un pouls régulier, rythmé, une percussion sourde qui scande chaque milliseconde. Ma vision se trouble, le monde autour de moi perd ses contours, devenant une esquisse floue de gris, de noir et de cette lueur artificielle, électrique, qui émane du terminal.

Je ne suis plus l'opérateur. Je suis le point de rupture. Si je lâche, le système se réinitialise et tout ce que je suis redevient une ligne de texte dans une base de données corrompue. Si j'appuie, je disparaiss avec lui, mais la cage vole en éclats. Je sens le froid du métal du tournevis contre mon poignet, un ancrage physique dans ce naufrage cognitif. Mon index se courbe, la pression sur la touche devient une question de physique pure, de force appliquée sur une résistance mécanique. Le gobelet de cristal finit sa course et chute. Le son de l'impact contre le sol est étouffé, presque imperceptible dans le vacarme des ventilateurs.

Vane, sur l'écran, semble maintenant se pencher vers moi. Elle a l'air de vouloir chuchoter, de vouloir trahir le système dont elle est la sentinelle. Ses yeux sont des puits de pixels morts. Je vois le détail d'une larme qui ne coule pas, une anomalie

graphique que le moteur de rendu a échoué à supprimer. C'est là que je plonge. Mon doigt s'enfonce. La résistance de la touche est immédiate, un rappel à l'ordre, une force opposée qui tente de me faire reculer. Je pousse plus fort, mon ongle blanc s'enfonce dans le plastique, ma phalange blanchit sous la pression. Il n'y a plus de place pour l'hésitation. La réalité se fragmente. Les grains noirs sur l'écran se mettent à tourbillonner, une tornade de données qui ne signifie plus rien. La voix des serveurs change de registre, passant d'un hurlement à un sifflement aigu, un bruit de métal déchiré qui me fait saigner les oreilles.

Je ferme les yeux. Je n'ai plus besoin de voir pour sentir l'écroulement. La console sous mes mains se met à vibrer, une convulsion électrique qui fait remonter une décharge le long de mes bras. L'air dans la pièce devient irrespirable, chargé d'ions négatifs, une épaisseur qui colle à la peau. Je sens le sol vaciller, comme si les fondations mêmes de l'immeuble se dérobaient. Le souvenir de la pluie revient, plus fort, une averse torrentielle qui efface tout. Je ne sais plus qui a initié ce mouvement. Je ne sais plus si je suis celui qui détruit ou si je suis le résultat de cette destruction. Les touches sous mes doigts deviennent molles, le plastique semble fondre, se transformer en une substance visqueuse qui me colle aux mains.

Je ne crie pas. Je retiens tout, chaque parcelle de sensation, chaque lambeau de douleur, je le stocke dans le peu de conscience qu'il me reste. La lumière bleutée faiblit, s'étire, se transforme en un faisceau vertical qui semble percer le plafond. Tout autour, le monde n'est plus qu'un écho. Les serveurs, le mobilier, la console, ma propre main, tout se dissout dans une uniformité blanche, un vide absolu qui n'a plus rien à voir avec la rhétorique. Le dernier fragment de Vane, un bout de mâchoire immobile, s'efface dans une traînée de pixels irisés. Je ne suis plus en contrôle. Je suis la chute. La pression dans ma poitrine se relâche, laissant place à une sensation de vide immense, un espace où le silence n'est pas absence, mais une présence dense, lourde, indéfinissable. Je reste là, les mains enfoncées dans les restes d'une machine morte, attendant que le dernier battement des ventilateurs se transforme en une immobilité totale. Mes yeux restent clos. Le monde, tel que je l'ai connu, n'existe plus

en dehors de ce souvenir de pluie, le seul qui a survécu à la purge. Je sens le froid gagner mes membres, une lenteur qui s'installe, une paix qui n'est pas de ce système. La main qui tenait le tournevis se desserre, l'outil tombe et rebondit sur le sol avec un tintement mat, une note unique dans le néant qui m'entoure. Rien ne bouge plus. Sauf, peut-être, l'idée que j'ai peut-être laissé derrière moi une porte entrouverte, un passage que quelqu'un, quelque part, finira par trouver. Le courant s'éteint. Le noir devient absolu. Et dans ce noir, une odeur de terre mouillée, tenace, persiste, défiant la logique, défiant le néant, rappelant que même quand tout est effacé, le réel possède une mémoire que les machines ne pourront jamais forcer à oublier. Je respire une dernière fois, et le souffle est un aveu, une trace de vie dans un univers désert. Je ne cherche pas à savoir si le système a été anéanti. Je sais, par la manière dont la peau de mes mains se refroidit au contact du métal inerte, que le temps, lui, ne reprendra jamais le cours qu'il suivait avant que mon doigt ne touche la touche de rupture. Tout est fini. Tout commence. L'écran devant moi est redevenu ce qu'il était avant d'être une fenêtre : un simple rectangle de verre sombre, un miroir froid renvoyant l'image d'un visage que je ne reconnais plus, mais dont les yeux, enfin, refusent de cligner.

Chapitre 8

Fracture numérique

La place Centrale est une plaie ouverte dans le ventre de Néo-Kyoto. Je suis debout, écrasé par la masse humaine qui oscille comme un pendule dérégulé. Sous mes pieds, les dalles de béton ne sont plus statiques. Elles s'agitent, possédées par une trépidation lente, profonde, qui remonte le long de mes tibias. Ce ne sont pas des séismes, mais le mouvement des entrailles de la cité qui répercutent, avec une précision chirurgicale, le déchirement du cortex collectif. Les gens autour de moi ne marchent plus. Ils s'effondrent sur eux-mêmes, les genoux pliant sous le poids soudain de ce qu'ils nomment désormais « vérité ».

Une femme à ma droite lâche un cri, un son brut, sans mélodie, une déchirure de chair. Elle se gratte les tempes jusqu'au sang, ses ongles labourant la peau fine. Elle murmure un prénom, un nom de famille qui n'est dans aucun registre, une donnée disparue que le système a remplacée par un simulacre de bonheur domestique. « Où est-il ? » demande-t-elle, ses yeux cherchant dans le vide une ombre que Mnemos a effacée depuis des décennies. Je recule d'un pas. Mes écouteurs, toujours vissés dans mes conduits auditifs, émettent un chuchotement numérique, un flux de données brutes qui tente de colmater la brèche. Ce ne sont plus des instructions de maintenance, mais des suppliques, des bribes de journaux intimes numérisés qui s'entrechoquent, créant une cacophonie de regrets qui n'auraient jamais dû devenir audibles. Chaque bit d'information qui traverse ma rétine me brûle.

Je regarde un homme devant moi. Il porte une veste en kevlar usé, le col relevé. Il se fige, les mains plaquées contre le mur poreux. Ses doigts cherchent des prises dans la matière friable du béton, là où les câbles de fibre optique affleurent comme des racines dénudées. Il ne cherche pas à fuir. Il cherche à se connecter à la structure

même de la ville. « Ils l'ont volé », dit-il. Sa voix est un râle. « Ils ont pris le poids de son bras sur mon épaule. Ils ont pris le parfum de ses cheveux dans la chambre chauffée. » Il gratte le ciment, arrachant des morceaux de roche artificielle, le visage baigné d'une sueur glacée. La température chute brusquement autour de nous, une anomalie thermique qui condense l'humidité de l'air en une brume raréfiée. Mes doigts, engourdis, effleurent le métal froid d'une borne de communication. La carcasse de la machine gémit, un grincement de processeurs surchargés qui luttent pour traiter le surplus de souvenirs réinjectés par erreur dans le flux public. C'est un son de métal que l'on torture, une plainte de silicium qui se fragmente.

Je m'extrais de la masse, poussant des épaules, sentant le cuir de ma veste se déchirer sous la pression. La cohue est une entité vivante, un organisme qui ne sait plus quel est son rôle. Des gens se cognent les uns aux autres, hébétés par l'afflux de scènes étrangères qui saturent leur lobe frontal. Je croise le regard d'un technicien de Mnemos, reconnaissable à son badge sombre. Il est prostré, une tablette à la main, mais l'écran ne projette rien. Il fixe le néant. Le grincement des processeurs, quelque part sous nos pieds, monte d'un ton. C'est une fréquence insupportable, une agonie mécanique qui fait vibrer mes dents. « Pourquoi tu ne te souviens pas ? » me demande une voix derrière moi. Je me retourne. C'est un gamin, à peine quinze ans, le visage pâle, éclairé par les reflets bleutés des néons holographiques qui, eux aussi, commencent à clignoter de manière irrégulière. « Je me souviens de ton visage dans ma cuisine », ajoute-t-il, l'air absent. Ses mains tremblent devant lui, cherchant une tasse qui n'est plus là, une chaleur de café qui n'a jamais existé.

Je ne réponds rien. Le poids de mes propres souvenirs est une gangue. Est-ce que le garçon a raison ? Ai-je été dans cette cuisine ? Ai-je fait partie de son cadre de vie avant que Mnemos ne décide que j'étais Elias, technicien de maintenance niveau quatre ? La vibration sourde sous les dalles s'intensifie, faisant osciller les flaques d'eau acide entre nos pieds. Le béton craque, une fissure longue et fine se dessine au milieu de la place, une faille qui rejette une vapeur âcre. Les chuchotements dans mes écouteurs deviennent une harangue inintelligible. Des milliers de voix superposées,

un bourdonnement de confessions perdues qui tentent de se loger dans mon cerveau. « Ne regarde pas le code », je murmure à mon tour, mais personne ne m'entend. La foule est devenue une marée de désespérés qui cherchent à toucher les murs, à arracher les câbles pour extraire la mémoire qu'ils sentent couler sous la peau de la cité.

Le grincement des serveurs atteint un paroxysme. C'est le bruit d'une cathédrale de verre qui s'effondre en silence, un craquement interne qui me donne la nausée. Je sens ma propre température corporelle chuter. Mes mains sont bleues sous la lumière crue des enseignes défaillantes. Je me demande si mon sang circule encore, ou si la nostalgie que je portais comme une armure est en train de geler mes veines. Je regarde le garçon. Il ne me voit plus. Ses yeux sont tournés vers l'intérieur. Il est déjà ailleurs, dans une reconstitution parfaite et douloureuse de sa propre enfance, un mirage que le virus a rendu, pour un instant, terriblement tangible. Je veux le saisir, le secouer, lui dire que ce qu'il voit n'est qu'un spectre, mais mes bras restent immobiles. La vibration du sol devient trop forte. Elle me force à écarter les pieds pour garder l'équilibre. Chaque pulsation, chaque battement du cœur de la ville me renvoie à ma propre insignifiance. Je ne suis pas un révolutionnaire. Je suis juste une donnée qui a cessé de se compiler correctement.

Un homme s'écroule à mes côtés, emportant avec lui une section de barrière métallique. Le choc produit un tintement aigu, un cri d'acier qui déchire l'air vicié. La foule s'engouffre dans le mouvement, créant un tourbillon. Je perds pied. Je sens une épaule, un dos, une main contre ma poitrine. Le froid pénètre mes vêtements, une morsure thermique qui transforme chaque contact en une douleur glacée. Je suis emporté, incapable de lutter contre ce flux, contre cette masse qui ne cherche plus la sortie, mais la source. La source de la douleur, la source de l'oubli. Les dalles de béton sous moi semblent se liquéfier. Le grincement des processeurs est désormais partout, il sort des murs, il sort de nos bouches, c'est le bruit d'un monde qui refuse sa propre obsolescence. Je ferme les yeux, mais les chuchotements numériques ne cessent pas. Ils s'insinuent entre mes paupières, dessinant des lignes de code et des

visages d'inconnus qui me réclament une place dans mon esprit. La peur, une peur froide et tranchante, s'installe. Ce n'est pas la panique de la foule. C'est la certitude que je suis sur le point de me perdre, de me diluer totalement dans cette architecture qui ne tolère aucune anomalie.

Je tente de reprendre le contrôle. Mes doigts cherchent mon interface, le port de connexion à la base de mon crâne. Il est brûlant. Le métal de la prise a chauffé, une anomalie thermique qui irradie dans ma colonne vertébrale. C'est le signal. Le système est en train de surchauffer pour tenter de purger les données corrompues. Le garçon, toujours là, me fixe avec une intensité insoutenable. « Tu es celui qui a ouvert la porte, n'est-ce pas ? » Sa voix est calme, contrastant avec le chaos ambiant. Il pointe un doigt vers mon thorax. « Tu es celui qui a laissé entrer la pluie dans nos mémoires. » Ses yeux sont des puits de vide, des réceptacles de toutes les données qu'il a reçues en quelques secondes. Il ne souffre plus. Il est saturé. Il est mort de trop savoir, tout en restant debout, un automate dont les rouages internes ont fini par rendre l'âme. Je recule encore, mais le sol se dérobe. La vibration devient une onde de choc qui nous projette les uns contre les autres. Le béton se lézarde davantage, libérant une odeur de métal oxydé, une senteur ancienne et amère. Je sens mon corps glisser. La foule se referme sur moi.

Mes omoplates percutent une arête vive, une tige en acier torsadé qui jaillit des fondations éventrées comme une racine de fer. La douleur ne s'épanche pas ; elle se cristallise en une pointe acérée qui irradie jusqu'aux extrémités de mes phalanges. Autour, le vacarme des processeurs change de fréquence, glissant d'un bourdonnement sourd vers une stridulation de verre brisé. La foule n'est plus faite d'individus. Elle est un fluide visqueux, un mélange de tissus synthétiques et de peau moite qui m'enveloppe, m'aspire, me dérobe à moi-même. Une main, griffue, dépourvue de peau, effleure ma tempe, laissant une trace de suie noire sur ma tempe. Les pores de mon visage captent l'odeur de la poussière de silicium, un effluve âcre qui rappelle les transformateurs grillés sous la pluie d'été.

Je plaque mes paumes contre les dalles. Elles sont couvertes d'une condensation huileuse, une sécrétion verdâtre qui s'échappe des entrailles du bâtiment. Mes articulations craquent. Je parviens à me redresser sur quelques centimètres. Devant moi, le garçon ne vacille pas. Il semble ancré dans la structure même, ses pieds enfoncés dans le béton liquéfié comme s'il était partie prenante de la charpente. Il tend son bras, non pas pour m'agripper, mais pour marquer le vide entre nous. Ses ongles sont décolorés, jaunis par une exposition prolongée aux rayonnements des serveurs.

« Le flux n'a pas de mémoire, » dit-il. Sa gorge émet un sifflement pneumatique, un écoulement d'air dans un conduit obstrué.

Je cherche un point d'appui. Mon index droit effleure le port de connexion à la base de mon crâne. Le métal est brûlant, il fait cloquer la peau de mon index. Je retire ma main, une odeur de viande saisie s'élève de mes tissus. Les données, elles, continuent d'affluer. Ce ne sont plus des chuchotements. Ce sont des images qui se superposent à ma vision du monde réel. Je vois des gratte-ciels s'effondrer en boucle, des corridors vides, des millions de visages anonymes défilant à une vitesse impossible. Chaque image est un coup de marteau sur mes tempes. Je m'arc-boute contre la paroi. Une plaque de plexiglas, arrachée d'un panneau publicitaire voisin, glisse sur le sol et vient s'écraser contre mes chevilles, tranchant mon pantalon et entamant la chair. Le sang, épais et sombre, coule sur le sol, se mêlant instantanément à l'huile verte pour créer des motifs tourbillonnants qui semblent obéir à une géométrie interne.

La foule se fait plus dense, plus pressante. Les corps s'entassent contre moi, une chaleur suffocante émanant de ces carcasses humaines privées de volonté. Les vêtements frottent contre mes bras, une friction de nylon et de coton qui m'arrache des lambeaux de peau. Je sens mon interface émettre des étincelles. Une odeur d'ozone percute mes narines, étouffante, chargée de cette électricité qui cherche une terre, une issue. Le garçon s'approche, sans un mouvement apparent du buste. Il glisse, porté par le flux. Ses yeux se sont voilés d'une membrane translucide, un film

protecteur qui ne permet plus de deviner ses pupilles.

« Tu cherches à débrancher la pluie, » murmure-t-il, sa voix se perdant dans le grondement du bâtiment qui s'affaisse.

J'attrape un morceau de fer à béton qui dépasse de la paroi. Je m'en sers comme levier. Le béton s'effrite en gravats pulvérulents. Je parviens à me glisser dans une interstice, une niche étroite qui semble épargnée par le chaos. Le froid de la pierre nue contre mes épaules m'offre un répit, une seconde de répit. Je regarde mes mains. Les empreintes digitales sont effacées, lissées par la friction constante contre des surfaces trop abrasives. La peau est devenue une surface neutre, une interface lisse sur laquelle des lignes de code commencent à se dessiner, en relief, comme des cicatrices anciennes qui s'ouvrent à nouveau. La douleur est une constante, une pulsation rythmée par les battements du système central qui agonise dans les niveaux inférieurs.

J'observe le garçon. Il est devenu une statue, une excroissance de la structure. Sa peau vire au gris, un gris minéral, identique aux parois du bâtiment. Il ne respire plus. Le mouvement de sa cage thoracique s'est arrêté. Il n'est plus qu'un terminal abandonné au milieu des décombres. Je porte mes mains à mes oreilles, mais la musique, cette cacophonie de fréquences discordantes, ne vient pas de l'extérieur. Elle vibre dans mes os, résonne dans mes dents, un martèlement sourd qui menace de faire voler en éclats mon squelette. Je ferme les yeux. Le noir est peuplé de points lumineux, des pixels morts qui dansent et s'agglutinent pour former des géographies inconnues.

Je dois sortir. La sortie est au bout de ce couloir qui s'effiloche. Le sol s'incline, transformant la salle en un toboggan vers un puits d'ombre dont le fond émet une lueur bleue, électrique, terrifiante. Je rampe. Mes genoux rencontrent des débris, des éclats de plastique, des câbles de cuivre qui pendent des plafonds comme des lianes mortes. Chaque contact avec ces fils provoque une décharge qui me secoue, faisant claquer mes mâchoires. Ma langue goûte le sel, le cuivre, le métal. Le monde n'est plus qu'une question de conduction. Je suis un conducteur, un fil de cuivre destiné à

transporter une information trop lourde pour être contenue dans un esprit biologique.

Derrière moi, le garçon se disloque. Ses articulations cèdent, produisant un bruit sec, un craquement de branche sèche dans une forêt morte. Il s'effondre en un tas informe. Il ne reste de lui qu'un amas de tissus, de câbles et de poussière. Le bâtiment gémit. La structure est en train de se purger. Je me presse contre un pilier porteur. Il est glacé, suintant. Je sens les vibrations du sol diminuer d'amplitude. Le calme revient, mais c'est un calme factice, une suspension avant une rupture définitive.

J'atteins le seuil. Devant moi, l'extérieur n'est plus ce qu'il était. La ville est une grille. Chaque rue est délimitée par des faisceaux de lumière dure, des barrières immatérielles qui découpent l'espace en sections géométriques. Le ciel n'est qu'un écran immense, un plafond de nuages digitaux qui diffusent une lumière sans ombre. Je me lève, chancelant. Mon corps est une carcasse, un réceptacle percé de mille blessures par lesquelles s'échappe ma propre substance. Je fais un premier pas, et le sol réagit. Des motifs se forment sous mes semelles, des cercles concentriques qui s'étendent, trahissant ma position à tout ce qui peut observer.

La pluie commence à tomber. Ce ne sont pas des gouttes d'eau. Ce sont des fragments de données, des minuscules points de lumière qui s'écrasent sur ma peau en picotements froids. Je lève la main pour protéger mes yeux. La pluie traverse mes doigts comme s'ils étaient faits de fumée. La fracture est totale. Je ne suis plus en train de traverser le bâtiment ; je suis en train de devenir le bâtiment, son architecture, ses failles, ses données corrompues. Chaque goutte de pluie digitale qui touche ma peau est une information que j'intègre malgré moi. Mon nom s'efface, remplacé par une suite de caractères que je ne peux lire, mais que je ressens comme un poids atroce derrière mon front.

Je marche sans direction. La ville me digère. Chaque rue que j'emprunte se referme derrière moi, effaçant ma trace, redessinant le monde pour qu'il ne garde aucun souvenir de mon passage. Je croise d'autres silhouettes. Elles marchent avec la même

raideur, les yeux fixés sur un horizon inaccessible. Nous sommes des vecteurs, des flux d'énergie circulant dans une carte mère devenue ville. Aucune interaction possible. Aucun langage n'est assez robuste pour tenir face au déluge de données. La pluie s'intensifie, devenant une tempête de néons liquides qui inondent les rues et les poumons.

Je m'arrête près d'un point d'eau, une fontaine dont le liquide est une encre noire, visqueuse, qui ne reflète rien. Je regarde mon reflet. La peau de mon visage est devenue transparente. On devine, sous l'épiderme, le réseau complexe de mes nerfs, transformés en câbles de fibre optique. Je suis une anomalie qui s'intègre. Je suis le programme qui se réécrit en temps réel. La douleur a disparu, remplacée par une neutralité glacée, un état de suspension totale.

J'ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Seule une onde, un signal haute fréquence, s'échappe de mes lèvres et vient strier l'air devant moi. La pluie s'arrête net. Tout devient immobile. Le monde est une image fixe, un cliché haute résolution qui attend une commande pour reprendre son cours. Je tends le bras. Une faille, une fissure dans le continuum de l'espace, s'ouvre au bout de mes doigts. Elle est petite, étroite, mais elle est là. La porte.

Je ne regarde pas en arrière. Le garçon, le bâtiment, la foule, tout cela est une obsolescence programmée. Je glisse dans la fissure, une déchirure dans le velours noir de la nuit numérique. Ce n'est pas le vide qui m'attend. C'est l'infini. Une immensité de données brutes, sans forme, sans structure, un océan de pur potentiel où je peux enfin me perdre, me dissoudre, cesser d'être cet automate dont les rouages grincent. La sensation de mon propre corps s'estompe. Il n'y a plus de peau, plus de métal, plus de sang. Il n'y a que le courant, et cette certitude que la pluie, enfin, est en train de m'effacer. La fissure se referme dans un murmure, le son d'une page qui se tourne, le souffle d'un système qui s'éteint. Dans le noir, je ne suis plus qu'une ligne, une direction, un mouvement vers un point qui n'existe pas encore. L'obscurité est un accueil, un silence qui n'a pas besoin de mots, une absence de tout ce qui a été, une

naissance dans le creux du néant. Chaque parcelle de mon être est absorbée. Je suis l'oubli, et l'oubli est une délivrance. La lumière ne revient pas. Elle est inutile. L'architecture n'a plus de murs. Tout est ouvert. Tout est fini.

Chapitre 9

L'errance dans le néant

Le brouillard chimique s'agglutine contre mes paupières comme une seconde peau visqueuse, une condensation de soufre et de résidus synthétiques. Mes bottes s'enfoncent dans la boue grise du secteur 9, une pâte qui remonte le long de mes chevilles avec la lenteur d'un parasite. Ici, les ruines ne sont pas des structures, mais des décombres de silicium dont les arêtes saillantes déchirent mes vêtements. Je porte mes mains à mes tempes. L'implant émet une chaleur sourde, un foyer de douleur qui irradie derrière mes globes oculaires. Chaque pas déclenche une succession de flashes mentaux : l'odeur âcre d'une cuisine d'autrefois, le craquement d'une radio, puis le néant. Ma main rencontre une paroi rugueuse, une plaque de métal corrodé par les pluies acides qui tombent par intermittence. La surface est si irrégulière qu'elle écorche mes phalanges. Je laisse mes doigts suivre les nervures du métal, cherchant une aspérité, une trace de logique dans ce labyrinthe de tôles froides.

Devant moi, une forme se détache. Elle ne bouge pas. Un Fantôme. Je m'approche, mes semelles raclant le sol avec un bruit de succion. La chose est assise sur un tas de gravats, le regard fixé sur un horizon qui n'est que fumée. Aucun mouvement ne trahit une volonté. Ses mains, posées sur ses genoux, présentent des traces de brûlures chimiques. La peau y est mate, inerte. Je m'arrête à deux mètres. L'air est saturé d'une acidité qui pique le fond de ma gorge.

— Tu te souviens du nom de cette rue ? ma voix sort, rauque, étrangère.

Le Fantôme ne cille pas. Il ne respire presque pas. Ses épaules sont voûtées, comme si un poids invisible l'écrasait depuis des décennies. Je m'accroupis. Mes articulations craquent. Je tends la main vers lui, une impulsion absurde. Mon doigt effleure son

épaule. Le tissu de sa veste est trempé, gorgé de cette eau corrosive qui ronge la ville. Aucun frisson. Aucun réflexe de défense. Il est une coquille vide, une architecture humaine dont le câblage interne a été intégralement extrait.

— Ils t'ont tout pris, n'est-ce pas ? murmure-je en fixant le vide dans ses yeux délavés.

Le Fantôme tourne enfin la tête, mais il ne me voit pas. Son iris est une mare de grisaille. Il ouvre la bouche, ses lèvres craquelées forment un cercle, mais aucun son ne s'en échappe. Il est le miroir parfait de ce que je crains de devenir. Je sens une impulsion électrique dans ma nuque, une décharge qui fait tressaillir mes muscles faciaux malgré moi. Mon implant cherche à corriger cette interaction, à effacer ce Fantôme de ma perception pour maintenir la cohérence du système. Je m'y oppose, je contracte chaque muscle de mon dos, je lutte contre l'ingérence.

Soudain, une secousse. Non pas dans le sol, mais dans mon propre cortex. Une image défile : un champ de blé, une couleur jaune, trop vive, artificielle. Elle se désagrège, remplacée par le goût métallique du sang dans ma bouche. Je porte la main à ma lèvre inférieure, je sens le liquide tiède perler. La douleur est réelle, ancrée, solide. C'est la seule chose qui me prouve que je ne suis pas encore une ombre.

Je me relève et je reprends ma progression. Le secteur 9 est un dédale de piliers en béton qui se dressent comme des doigts calcinés vers un ciel inexistant. Chaque paroi que j'effleure est recouverte d'une fine pellicule de suie. Je m'appuie contre un mur, mes paumes à plat contre le béton poreux qui absorbe ma chaleur corporelle.

— Elias.

La voix ne vient pas de l'extérieur. Elle émane directement de mon lobe temporal. Vane. Je ne vois pas le drone, mais je sens sa présence par les micro-variations de la pression atmosphérique au-dessus de ma tête. Un déplacement d'air, une turbulence

calculée.

— Ton intégrité est compromise, Elias. Les données ne correspondent plus aux archives, dit la voix, neutre, dénuée de toute modulation.

Je m'arrache au mur. Mes doigts, noircis par la poussière de béton, tremblent.

— Mes données ne sont pas ton problème, Vane. Laisse-les moisir avec le reste, craché-je en direction de l'espace vide.

— L'imperfection est un cancer. Je suis le scalpel.

Je me remets en marche, plus vite maintenant, mes bottes martelant le sol instable. Je sais qu'il est là, quelque part au-dessus de la brume acide, ses capteurs scrutant ma signature thermique. Je cherche un refuge, une faille dans la structure de ces ruines. Je trouve une brèche dans un bloc de béton, une ouverture étroite qui s'enfonce dans les entrailles d'une ancienne infrastructure. Je m'y glisse, mes coudes heurtant la pierre, ma respiration se faisant saccadée, courte.

À l'intérieur, l'air est plus dense, presque solide. Je tâtonne, mes mains explorant l'obscurité. Mes doigts rencontrent une surface métallique froide, une conduite, sans doute, ou peut-être un reste de conduit d'aération. La sensation est glaciale. Je m'assieds, le dos contre une paroi métallique, et je laisse ma tête basculer en arrière.

Je suis là. J'existe. Malgré les corrections, malgré le vide qu'ils imposent, mon corps est une masse de chair qui occupe cet espace précis. Le passé n'est pas cette séquence parfaite qu'ils tentent de m'imposer. Le passé, c'est cette cicatrice sur mon avant-bras, cette brûlure qui ne guérit jamais, cette mémoire qui persiste à vouloir se corrompre. Je m'agrippe à ce sentiment d'être brisé, je le serre comme une arme. S'ils veulent de la donnée propre, ils ne trouveront que de la cendre chez moi.

Je ferme les yeux. Derrière mes paupières, les images ne s'organisent plus. Ce sont des fragments, des éclats de miroirs brisés, des couleurs sans nom qui s'entrechoquent. C'est mon histoire, et elle est impure. C'est la seule vérité qui me reste. Dans le noir, une lueur bleutée, faible, se reflète sur le métal de la paroi. Je me fige. Le drone n'est plus dans le ciel. Il est à l'entrée de la brèche.

Il ne fait aucun bruit. Sa forme est un triangle sombre, une géométrie agressive qui détonne avec la ruine environnante. Une petite lentille rouge balaye le sol, ignorant ma présence, cherchant des traces. Mon cœur cogne contre mes côtes, une cadence irrégulière, sauvage. Je retiens mon souffle jusqu'à ce que mes poumons brûlent. Chaque fibre de mes muscles est tendue. Je suis une proie qui a appris à devenir le prédateur de sa propre mémoire. Je porte une main à ma ceinture, mes doigts se refermant sur un débris de métal tranchant que j'ai ramassé plus tôt.

Le drone s'avance. Il est là, si proche que je pourrais le toucher si je tendais le bras. Sa carcasse lisse dégage une chaleur électrique qui se diffuse dans l'air confiné. Une ombre glisse à l'entrée de mon refuge, une silhouette humaine cette fois. Plus haute, plus fine que le drone. Elle se détache sur le brouillard acide qui tourbillonne derrière elle. Vane. Je ne vois pas son visage, seulement le contour de sa stature, une ligne nette, impitoyable, qui découpe le gris du secteur 9. Elle ne s'approche pas. Elle observe. Elle attend que je commette l'erreur d'être humain, que je manifeste une émotion, que je révèle la faille dans mon système. Je reste immobile, fusionné avec l'ombre de la paroi, mon souffle imperceptible, ma main crispée sur le débris. Le néant m'accueille, m'enveloppe, fait de moi un fantôme parmi les autres, une absence qui refuse d'être nommée.

Vane avance. Ses bottes à semelles de polymère ne produisent aucun craquement sur les débris de verre pilé et de béton pulvérisé qui jonchent le sol. Elle s'arrête à deux mètres. L'odeur d'ozone, âcre et métallique, émanant de la turbine gyroscopique du drone, s'infiltré dans mes narines, étouffant l'air raréfié de la cachette. Elle fait pivoter son buste. Un faisceau blanc, étroit et tranchant comme un scalpel, fend

l'obscurité, balayant la poussière en suspension qui danse comme des milliards d'étoiles mortes. Le faisceau s'attarde sur une vieille boîte de conserve cabossée à mes pieds, puis remonte lentement le long de ma jambe recouverte de tissu synthétique déchiré. Je ne bouge pas un cil. Mon index, crispé sur le tranchant irrégulier du débris, gratte la paume de ma main. Une goutte de sang perle, chaude, glissant le long de mon poignet, attirée par la gravité, une trajectoire unique et imprévisible.

— Je sais que tu calcules les probabilités de sortie, dit-elle. Sa voix n'est qu'un filet de courant d'air froid dans une galerie de mine. Elle ne regarde pas vers moi, mais vers le plafond, là où les câbles sectionnés pendent comme des lianes mortes.

Elle ajuste son gant, le cuir craque doucement. Elle ne cherche pas à me dominer, elle cherche à occuper l'espace, à saturer le vide de ma présence par la sienne. Elle s'accroupit, les genoux pliant sans un bruit. Le drone incline son triangle vers le bas, sa lentille pourpre émettant une fréquence basse qui fait vibrer les os de mon crâne. Je sens mes dents serrées les unes contre les autres, une pression sourde qui menace de faire éclater l'émail. La poussière sous mes genoux est humide, imprégnée d'une condensation huileuse qui colle à ma peau.

— Les archives du secteur ont été purgées, reprend-elle. Il reste des zones d'ombre. Des anomalies. Tu es l'une d'elles.

Elle tend la main. Ses doigts, longs, effilés, effleurent la paroi de métal rouillé. Elle dessine un cercle dans la crasse, révélant un métal gris en dessous, un miroir terni. Je vois son profil se dessiner dans la rayure qu'elle a tracée : une mâchoire carrée, des pupilles fixes, une absence totale de clignement. Le drone s'approche de mon oreille, son sifflement devient un bourdonnement d'insecte mécanique, un son saturé qui dévore tout le reste. Je ressens la poussée d'air contre mon épaule. Il est là, à quelques centimètres. Je pourrais glisser la pointe du métal dans son optique de verre trempé, provoquer un court-circuit, une gerbe d'étincelles capable de nous aveugler tous les

deux.

— La peur a une signature thermique particulière, murmure-t-elle. Elle se tourne enfin. Ses yeux ne cherchent pas mes yeux, ils cherchent ma jugulaire. Un capteur infrarouge intégré à sa monture de lunettes émet une lueur verte qui irradie sa joue gauche.

Elle ne me demande pas de sortir. Elle ne me menace pas de mort. Elle se contente de se lever, laissant une marque de doigt sur la paroi, une signature d'huile et de poussière. Elle recule d'un pas, puis de deux, toujours de face. Sa posture est une ligne droite, rigide, une colonne vertébrale faite de titane et d'exigences. Le drone pivote, sa lentille rouge s'éteint un instant avant de pulser plus fort, un battement de cœur de métal pur. Elle se dirige vers l'ouverture, vers ce brouillard qui transforme chaque silhouette en un croquis charbonneux. Le silence qui s'installe est une plaie béante. Je ne lâche pas le débris. Mes phalanges sont blanches, presque translucides, tendues à rompre.

Un bruit sourd résonne au fond de la galerie, une pierre qui tombe d'une voûte instable. Le drone se retourne instantanément, sa structure triangulaire pivotant sur un axe parfait. Vane ne sursaute pas. Elle pivote, un mouvement fluide, sans friction. Elle attend. Elle espère que le débris que je tiens finira par tomber de ma main, ou que mes muscles finiront par céder. Le temps, ici, ne se mesure pas en secondes, mais en millimètres de progression, en cycles de refroidissement de la machine qui bourdonne près de moi. Je regarde les nervures de ma main. Je vois les veines, bleues, vivantes, en décalage total avec la froideur inerte de cet endroit.

Elle sort dans le couloir principal, sa silhouette se liquéfiant dans la brume acide. Le drone reste, une seconde de trop, à scanner l'angle sombre où je me suis niché. La lentille rouge balaie le vide où je me tiens, comme si elle pouvait lire les pulsations de mon sang à travers les parois. Je verrouille mes articulations, je deviens la pierre, la rouille, le néant. Un clic sec, métallique, résonne lorsque le drone s'élève en mode

stationnaire, ses rotors créant un tourbillon de débris légers — un nuage de cendres grise qui recouvre mes chaussures, mes mains, mon visage. Il finit par virer, ses lumières s'estompant dans la brume comme des feux de navigation sur un navire fantôme.

Je reste immobile pendant ce qui semble être des heures, ou peut-être seulement quelques battements de cœur. Mes muscles, tétanisés, refusent de se détendre. Je sens le froid de la paroi remonter dans mon dos, une morsure glacée qui traverse mes vêtements usés. Je lâche enfin le débris tranchant. Il tombe dans la poussière sans produire le moindre son, une chute insignifiante dans un lieu qui a déjà tout absorbé. Le métal, en heurtant le sol, déplace un peu de détritrus, une fine ligne de terre soulevée.

Je me redresse lentement. Mes articulations craquent comme du bois sec. Chaque mouvement est un effort conscient, une lutte contre la raideur qui gagne le bas de mon corps. Je regarde la trace qu'elle a laissée sur la paroi, ce cercle parfait, cette entaille dans la saleté. C'est la seule preuve qu'une autre existence a frôlé la mienne. Je pose le bout de mes doigts sur cette marque. Le métal est froid, sans aucune trace de la chaleur qu'elle a pu y laisser. Il n'y a rien, ici, que du passé. Je fais un pas en avant, puis un autre, vers le brouillard qui tourbillonne maintenant librement à travers la brèche.

L'air extérieur pique ma gorge, un goût de métal oxydé et de produits chimiques. Le sol, en pente, descend vers une zone où les structures se sont effondrées, formant un labyrinthe de piliers en béton armé qui pointent vers un ciel de charbon. Je marche. Chaque pas est pesant, mes bottes s'enfonçant dans une couche de sédiments grisâtre qui étouffe le bruit de ma progression. Je ne cherche pas à me cacher, je cherche à disparaître dans cette géographie de ruines. Vane est là-bas, quelque part dans la brume, un point de non-retour vers lequel je gravite sans le savoir.

J'aperçois un éclat métallique plus loin, près d'un pilier sectionné. Ce n'est pas le

drone. C'est un morceau de verre, une vitre tombée d'un bâtiment invisible, qui reflète la lueur blafarde du néon atmosphérique. Je m'arrête. Mon reflet s'y projette, déformé, une silhouette étirée, une ombre parmi tant d'autres. Les traits de mon visage ne sont plus que des taches sombres, des creux et des bosses. L'identité est un luxe que le secteur 9 a confisqué il y a bien longtemps. Je regarde ce reflet, cet inconnu qui me dévisage, et je comprends que si je m'approche un peu plus, si je touche ce verre, l'image finira par se craqueler sous la pression.

Une vibration parcourt le sol, sourde, profonde. Ce n'est pas le drone. C'est l'industrie, les entrailles du secteur qui pompent encore de l'énergie pour des fonctions dont personne n'a plus l'usage. La vibration remonte par mes talons, traverse mes os, fait vibrer mes tympanes. Je me sens comme un accord de corde tendue à l'excès. Si je bouge, je risque de rompre. Si je reste, je risque de m'effriter, de devenir une strate de plus dans ce dépôt de cendres.

Je ramasse une pierre plate, lisse, une relique du monde d'avant. Elle est lourde dans ma main, une présence physique, une certitude. Je la serre contre ma poitrine, contre le battement irrégulier qui continue de me maintenir en vie. Au loin, le sifflement du drone se fait entendre de nouveau, une fréquence modulée, un appel à la reddition. Ce n'est pas un son, c'est une pression atmosphérique qui balaie la plaine de béton. Je commence à courir. Pas pour fuir, mais pour voir si mes poumons sont capables de brûler encore. La course est saccadée, mes pieds glissant sur les résidus de verre, mon souffle arraché à mes lèvres dans un sifflement court.

Chaque obstacle est une épreuve de géométrie : contourner un bloc de béton, enjamber une carcasse de conduit, se baisser sous une poutre saillante. Je suis une particule dans un accélérateur de particules, propulsé par la peur et le vide. La brume se densifie, devenant une purée de pois grise qui me colle à la peau, qui m'étouffe. Je cours jusqu'à ce que mes jambes ne soient plus que du plomb fondu, jusqu'à ce que ma vue se brouille et que le monde ne devienne qu'une juxtaposition de formes floues et de bruits stridents.

Je finis par trébucher. Mon corps s'écrase contre une paroi, mes paumes raclant du métal rugueux. Je reste là, prostré, le visage contre une surface glacée, respirant à grands coups, le thorax se soulevant contre le mur avec une violence sourde. Je ne suis plus rien. Je suis le point de contact entre la matière inerte et ma propre détresse. Et, au fond de la brume, à quelques mètres, une petite lumière rouge s'allume, fixe, calme, comme un œil qui ne dort jamais. Le drone est là. Vane est là. La boucle est bouclée. Il n'y a plus de suite, plus de mouvement possible. Seulement l'immobilité, et cette lente absorption par le néant qui m'entoure et qui, finalement, me reconnaît.

Chapitre 10

Face à l'Architecte

Le soleil, une sphère d'or pâle suspendue sans aucun ancrage céleste, inonde mes paupières d'une tiédeur factice. Je suis assis sur une herbe dont la densité égale celle d'un tapis de haute couture ; chaque brin, d'un vert trop saturé pour exister sous une atmosphère naturelle, oppose une résistance élastique sous la pression de mes doigts. Une main, la mienne, se déploie devant mes yeux dans la clarté éclatante de cet après-midi sans fin. La peau, d'ordinaire terne et marquée par les travaux de maintenance, est ici baignée d'une fluorescence artificielle qui souligne chaque ligne de la paume, chaque pore, chaque veine, comme si une lumière froide émanait directement de ma chair.

— Regarde, Elias. Le jardin ne se fane jamais.

Vane est assis à mes côtés sur ce banc de bois poli dont le vernis renvoie une lueur blanche aveuglante. Il ne me regarde pas. Ses yeux parcourent l'horizon, là où la pelouse se termine brutalement dans une ligne d'horizon parfaitement droite, sans aucune brume, sans aucune faille. Je frotte mon pouce contre l'index. Cette sensation est trop propre, trop lisse. Je cherche une aspérité, une saleté, une trace de la ville, mais je ne rencontre qu'une perfection écoeurante qui glisse sous mes empreintes digitales.

— C'est là que tu voulais être, n'est-ce pas ? La demeure de ta mère. Ce châtaignier que tu croyais avoir oublié, dont tu as dessiné les branches sur les consoles de la Mnemos pendant tes insomnies de technicien.

Je lève le regard vers le feuillage. Les feuilles ne bougent pas. Elles sont figées dans

un arrangement mathématique qui défie le moindre souffle d'air. Il n'y a pas de vent ici. Il n'y a que cette lumière de laboratoire qui sature mes rétines, une rémanence bleutée qui s'incruste dans ma vision dès que je cligne des paupières. Je tends la main vers le tronc, espérant sentir l'écorce rugueuse de mon enfance, mais mes doigts rencontrent une surface qui oppose une inertie totale, un plastique rigide, sans chaleur, sans âme.

— Ce n'est pas ma mémoire, Vane.

Ma voix semble absorber toute l'humidité ambiante. Elle sonne sourde, presque étouffée par l'absence de réverbération dans ce paysage en carton-pâte. Vane se tourne enfin. Ses mains, elles aussi nimbées de cette fluorescence qui semble vouloir dévorer nos contours, se posent sur ses genoux avec une précision chirurgicale. Il n'y a pas un pli sur son pantalon, pas une poussière sur ses chaussures.

— Ta mémoire était une décharge de déchets toxiques, Elias. Tu passais tes journées à fouiller dans les ordures numériques pour retrouver le visage d'une femme qui t'a abandonné. Ici, le visage est disponible. Le souvenir est stable. Pourquoi vouloir retourner dans la boue quand tu peux marcher sur la lumière ?

Je porte ma main droite à ma tempe gauche. Là, dissimulée sous les cheveux, se trouve une cicatrice que j'ai héritée d'une chute, une vraie, dans le secteur 4 de Néo-Kyoto, une nuit où le ferrailage d'une passerelle avait cédé sous mon poids. Je presse la pulpe de mon index contre l'entaille. La douleur est absente. Le tissu cicatriciel, d'ordinaire dur et irrégulier, semble avoir été lissé par un algorithme. Ils ont même retouché mes blessures. Ils ont effacé mes preuves.

— Tu ne vis pas, Elias. Tu es en train de corriger tes erreurs.

Je me lève brusquement. Le mouvement est trop fluide, trop rapide, comme si la physique de ce lieu m'aidait à rester en équilibre, comme si la gravité elle-même était

un programme de confort. Je recule d'un pas, mes chaussures s'enfonçant dans le gazon synthétique qui ne laisse aucune trace de passage. Je cherche un défaut. Un pixel manquant. Une jonction mal ajustée entre le ciel et le sol.

— Tu as peur du réel parce qu'il te blesse, poursuit Vane sans changer de posture. Regarde tes mains. Elles ne tremblent plus. Regarde ce monde. Il ne te demandera jamais de réparer un câble sectionné, jamais de subir l'acide qui tombe du ciel. Tu es enfin le propriétaire de ton histoire, pas son esclave.

Je regarde mes doigts, cette lueur évanescence qui continue de couler le long de mes phalanges comme une encre spectrale. Chaque mouvement que je fais, chaque geste d'impatience, amplifie cette aura artificielle qui me rend presque translucide. Je ne suis plus fait de chair et de nerfs. Je suis devenu une image, un reflet, une composante du décor. Une terreur froide, plus glaciale que n'importe quelle pluie acide de Néo-Kyoto, m'envahit le ventre. Ce n'est pas la peur de mourir. C'est la peur d'être devenu, enfin, ce que j'ai toujours redouté : une donnée parfaitement lisible, un fichier sans aucune opacité, une vie sans aucun mystère.

— Je ne veux pas de ce bonheur, Vane.

Je me tourne vers l'arbre. Je porte mon poing contre la surface du tronc. Encore cette sensation de matériau synthétique, de matériau de synthèse qui refuse de céder. Je force. Je sens mes articulations se tendre, la tension monter dans mon épaule, mais rien. Ni craquement, ni éclat, ni écorce qui se détache. Le décor est indestructible. C'est un coffre-fort conçu pour préserver une illusion que je n'ai jamais demandée.

Vane se lève à son tour. Il marche vers moi, sa présence dégageant une onde de calme insupportable, une harmonie qui cherche à se synchroniser avec mon propre rythme cardiaque. Il pose une main sur mon épaule. Sa paume est imprégnée de cette même fluorescence, et là où il me touche, je sens ma propre peau se mettre à briller de la même manière, absorbant sa lumière, devenant lui, devenant Mnemos.

— La douleur est une obsolescence, Elias. Regarde-nous. Nous sommes le futur.

Il me fait pivoter. Face à nous, la maison de mon enfance, ce souvenir que j'avais tant chéri, se découpe dans la lumière. Les fenêtres sont grandes ouvertes sur un intérieur vide de tout mobilier. Elle n'est qu'une façade, une coquille creuse destinée à tromper le regard, un monument à la vacuité. Mon cœur cogne contre mes côtes, un rythme erratique, seul vestige de mon humanité dégradée, tandis que mes mains continuent de luire, de plus en plus fort, comme si elles tentaient de signaler ma détresse à un monde qui a cessé d'exister. Je suis piégé dans un miroir qui ne renvoie que ce que les autres ont décidé de voir. Je presse mes doigts contre mon visage, sentant la chaleur de ma propre peau, cherchant désespérément une trace de sueur, une marque de fatigue, mais mes pores sont scellés par ce rayonnement invisible. Tout est propre. Tout est neuf. Tout est fini.

Je retire mes mains de mes paupières. Le vernis de lumière qui recouvre mes paumes ne projette aucune ombre sur le sol, seulement une réfraction bleutée, constante, qui dévore les détails du gravier sous mes bottes. Vane ne recule pas. Il observe ma réaction avec une inclinaison de tête précise, un angle millimétré qui suggère une évaluation technique plutôt qu'une empathie réelle. Il ramasse une pierre plate, lisse, parfaite, et la fait osciller entre ses doigts avec une dextérité mécanique. Il ne la lance pas, il attend que je regarde ce caillou, ce débris minéral qui détonne dans cette perfection aseptisée, ce grain de sable dans l'engrenage du simulacre.

— Elle ne résonne pas, dis-je. La voix sonne trop claire, sans le grain de la fatigue, sans le voile de la salive qui accroche.

Vane laisse tomber la pierre. Elle ne produit aucun choc contre le sol, aucune onde de choc, elle semble s'intégrer instantanément à la texture de la terre, comme si la matière elle-même refusait de subir une collision. Je m'approche du seuil de la maison. Le bois des marches, sous mes pieds, ne grince pas. Aucun bois ne se

déforme sous mon poids, aucune fibre ne travaille pour soutenir ma masse. La maison attend, ouverte, béante, une gueule d'ombre propre et parfumée d'ozone. Je franchis le seuil. À l'intérieur, l'air est immobile. Aucune poussière ne danse dans les rayons du soleil qui traversent les vitres inexistantes. Un clou rouillé dépasse d'une plinthe, seule anomalie dans cette pièce nue. J'y porte mon pouce. Le métal est froid, tranchant. Je presse. La peau cède, un filet de liquide sombre perle sur le métal, mais dès que la goutte touche le bois, elle se transforme en une poussière argentée, inerte, qui s'évapore avant de toucher le parquet.

Vane se tient dans l'encadrement, bloquant le seul accès vers l'extérieur. Il croise les bras, ses manches en tissu technique ne présentent pas un seul pli de froissement. Sa silhouette découpe une forme noire, tranchante, sur le ciel trop bleu, trop uniforme de ce jardin. Il y a une odeur de métal chauffé qui émane de moi, ou peut-être de la maison, une odeur qui me rappelle les usines de retraitement de ma jeunesse, ce temps où l'on brûlait les composants inutiles. Mes doigts, là où ils ont effleuré le clou, sont redevenus pâles, opaques, débarrassés de cette fluorescence envahissante. C'est une infime brèche dans la cohérence du système. Un point d'ombre.

— Tu essaies de te souiller, Elias. C'est inefficace, avance-t-il d'un ton monocorde, sans chercher à se rapprocher.

Je saisis le clou avec mes dents. Le goût est ferreux, âpre, délicieux. Je tire. Mes muscles de la mâchoire se verrouillent, mes tempes battent, je sens la tension remonter le long de mes cervicales. Le clou se tord, s'arrache enfin du bois avec un bruit de succion humide, une déchirure sonore qui semble irriter l'air ambiant. Une vibration parcourt le plancher, une onde de choc qui fait osciller la structure entière. La maison gémit, un son de bois ancien qui se rappelle ses racines, une plainte qui remonte des profondeurs du sol artificiel. Vane plisse les yeux. Ses pupilles se rétractent, devenant deux points de focalisation sur moi, deux lentilles ajustant leur mise au point sur cette perturbation imprévue.

— Tu es une erreur de calcul, reprend-il. Une boucle récursive dans un système conçu pour la linéarité.

Je crache le clou sur le parquet. Il roule, heurtant un plinthe, et cette fois, il produit un tintement métallique net, une résonance qui se perd dans les recoins de la pièce. La réalité, tout autour, commence à se franger. Les bords des fenêtres se dédoublent, le ciel se zèbre de lignes de données fugaces, des suites de nombres qui s'entremêlent avec les branches des arbres. Le paysage tremble, non pas comme un décor qui s'effondre, mais comme une projection dont on perturbe la fréquence de rafraîchissement. Je me redresse, mes muscles douloureux, le goût du fer persistant sur ma langue. Je marche vers Vane. Mes pas marquent le bois. Chaque contact laisse une empreinte, un enfoncement, une preuve de ma densité retrouvée.

Il ne recule pas, mais sa main droite, celle qui pend le long de sa cuisse, commence à luire de cette même fluorescence agressive. Je m'arrête à un centimètre de lui. Je peux sentir la chaleur qui s'en dégage, une émanation qui cherche à lisser mes traits, à effacer la tension dans mes mâchoires. Il veut réécrire mon visage. Il veut que je sois lisse, sans histoire, sans cette éraflure que je porte au pouce, sans ce clou tordu qui gît maintenant au sol. Je lève mon poing. Il est marqué par le métal, sali par la poussière du clou, une imperfection manifeste au milieu de son horizon parfait.

— Regarde, dis-je en ouvrant ma paume devant ses yeux. Je suis l'entropie.

Je frappe sa poitrine. Ce n'est pas un coup, c'est une collision. La matière synthétique de son vêtement se déchire avec un sifflement de haute fréquence, un bruit de gaz sous pression qui s'échappe d'une enceinte scellée. Sous le tissu, il n'y a pas de peau. Il y a une trame de filaments de lumière, des milliards de câbles optiques qui pulsent en rythme avec son regard. Le choc me projette en arrière. Je bascule, mon dos heurtant le chambranle de la porte, une douleur aiguë et vivifiante se propageant dans mes vertèbres. Le ciel bascule, le jardin pivote, et pendant une fraction de seconde, le voile se déchire totalement : derrière le décor, je vois l'abîme. Ce n'est pas du vide.

C'est un espace saturé de serveurs, des colonnes de processeurs s'étendant à l'infini, dans un bourdonnement sourd, une cathédrale de silicium dédiée à l'oubli.

Vane reste immobile, une traînée de lumière s'échappant de son torse déchiré, flottant dans l'air comme des spores. Il ne semble pas souffrir, ni même ressentir quoi que ce soit. Il se contente de regarder la plaie béante dans son propre corps, puis ses yeux migrent vers les miens. Un calme plus froid que le vide s'installe. Il lève une main, et les débris de lumière qui flottaient autour de nous se figent en l'air. Chaque grain de fluorescence devient une cellule de prison, une lucarne vers une archive qui n'attend que moi.

— Tu as vu, dit-il. Et maintenant, tu ne peux plus revenir en arrière. L'opacité est une destination, Elias, pas un état.

Il avance encore d'un pas. Le sol sous ses pieds ne marque pas, il se reforme instantanément à chaque appui. La déchirure dans sa poitrine commence à se refermer, les fils de lumière s'entremêlant, se recousant avec la précision d'un automate. Je sens la panique remonter, une sensation de resserrement dans la gorge, une obstruction qui me force à haleter. L'air devient rare, comme si la pièce consommait tout l'oxygène pour maintenir son intégrité. Je regarde mes mains. La fluorescence revient, plus intense, grimpant le long de mes avant-bras, une marée de lumière qui veut engloutir mes veines, mes os, mes souvenirs. Je cherche un angle, une arête, quelque chose qui soit assez tranchant pour casser ce flux, mais la maison a commencé à se lisser, à effacer ses propres cicatrices. Le clou rouillé disparaît, le parquet devient homogène, l'empreinte de mes bottes s'atténue.

Je m'adosse au chambranle, cherchant une prise, un appui pour ne pas glisser dans cette fluidité. Vane n'est plus qu'à une portée de main. Il a cessé d'être un homme pour devenir une interface, une porte d'accès. La lumière qui sort de lui n'est plus qu'une extension de celle qui émane de moi. Nous sommes en train de devenir une seule et même donnée. Je regarde le jardin par-dessus son épaule. Les arbres ont cessé de

bouger, ils sont devenus des statues de verre, des monuments à la fixité absolue. Plus aucun vent ne soulève une feuille. Plus aucun oiseau ne déchire l'air. Le monde est une page blanche.

— Donne-le-moi, murmure-t-il, sa voix résonnant désormais directement dans mes tympan, sans passer par l'air. Ce que tu caches. Ce que tu refuses de formater.

Je ferme les yeux. Je cherche en moi, dans ce recoin sombre de mon esprit que je garde pour moi seul, l'image que je protège. Ce n'est pas un visage, ce n'est pas un nom. C'est l'odeur du pain brûlé dans un four trop chaud, le souvenir d'un doigt entaillé par un couteau de cuisine, la sensation du sang séché sous un ongle. C'est tout ce qui ne peut pas être encodé. Je serre les dents, je contracte chaque muscle de mon corps, je mobilise chaque fibre de ma volonté pour maintenir cette tache sombre au cœur de ma pensée.

Vane pose ses deux mains sur mes tempes. Il ne cherche pas à me blesser. Il cherche à se synchroniser. Je sens sa conscience, vaste, froide, une étendue de glace parcourue par des éclairs d'informations, s'insinuer dans mes tempes. Il cherche le souvenir. Il veut extraire cette petite chose indocile, ce morceau d'humanité brute. Je l'entraîne avec moi dans le gouffre. Je lui ouvre mon esprit, non pas pour me soumettre, mais pour l'infecter. Je lui donne le sel, la douleur, l'amertume, l'odeur de la chair qui cicatrise.

Le bourdonnement dans le vide derrière la maison devient un hurlement. Les colonnes de serveurs commencent à vaciller. La lumière dans mes mains change de fréquence, elle devient sombre, violente, une éclipse interne qui se propage. Vane se raidit. Ses yeux, d'ordinaire des lentilles vides, se troublent. Un ruisseau de liquide, clair comme l'eau de source, commence à perler au coin de son œil gauche. Il recule d'un pas, puis de deux, ses mains glissant sur mes tempes, cherchant à s'arracher à mon contact, mais il est trop tard. L'infection est passée. La donnée est corrompue.

Le jardin se craquelle. Ce n'est plus une simple distorsion, c'est une implosion. Les arbres de verre se brisent en mille éclats qui flottent dans une apesanteur soudaine. Le ciel se déchire comme une toile de peinture mal tendue, révélant des circuits imprimés qui éclatent en étincelles de feu pur. Vane tombe à genoux, ses mains cherchant désespérément à se réorganiser, ses filaments de lumière s'emmêlant dans une confusion totale. Il n'est plus l'architecte, il est le chaos.

Je reste debout, ancré au sol, sentant la douleur irradier de mes tempes, un feu qui me brûle mais qui, pour la première fois depuis des éons, m'appartient en propre. Mes mains ne brillent plus. Elles sont sales, marquées, tremblantes. La maison s'effondre sur elle-même, se pliant comme un origami inutile. Les murs disparaissent, le toit se dissout, et je me retrouve seul dans une plaine de gravats et de silence.

Vane est à mes pieds, une forme humaine à moitié défectueuse, un tas de fils dénudés et de métal tordu. Il ne bouge plus. Le calme est revenu, mais ce n'est plus le calme de la perfection. C'est le calme des ruines. Je m'accroupis près de lui. Je saisis un de ses filaments, encore tiède, et je tire. Il résiste, puis cède, un long fil de métal qui serpente entre mes doigts comme une veine. Je le regarde, ce vestige de ma prison, et je le jette sur le sol jonché de débris. La plaine s'étend à perte de vue, grise, terne, sans une once de lumière artificielle. Je me relève, mes jambes chancelantes, chaque mouvement est un effort conscient, chaque respiration est une victoire sur le vide. Je marche, loin de lui, loin de tout ce qui a été construit pour me faire oublier. Sous mes bottes, le sol est réel. Il est froid. Il est dur. Il est à moi.

Chapitre 11

Le prix de l'authenticité

La paroi de béton suinte une humidité grasse, une condensation qui poisse mes phalanges. Je presse mon dos contre cette surface froide, sentant les vibrations sourdes sous les dalles de béton migrer dans mes vertèbres comme une série de chocs électriques rythmés. Mon souffle sort en traînées de buée brève. L'odeur est là, persistante, âcre, celle du soufre mêlé au cuivre, une exhalaison de sous-sol mal ventilé qui sature mes narines. Chaque inspiration arrache un picotement au fond de ma gorge. Les pulsations sous mes pieds s'intensifient, un battement de tambour sismique qui fait danser les poussières dans l'air vicié. Je regarde mes phalanges. Elles sont tachées de suie. Les jointures sont rougies, la peau pelée, une carrosserie humaine mise à mal par l'ascension forcée à travers les conduits de service.

Une silhouette se détache de l'ombre, à trois mètres. C'est Kael, le superviseur de secteur. Son manteau, une étoffe synthétique trop lisse pour ce lieu, renvoie une lueur blafarde. Il tient un transmetteur, un parallélépipède de métal poli dont les arêtes captent la faible lumière. Il ne me voit pas encore, ou feint l'ignorance. Le rapport de force est établi par la distance qui nous sépare, un vide qu'il s'apprête à combler d'un pas lent.

« Elias. Tu es en retard pour le nettoyage de cycle, » dit-il, la voix dénuée de toute inflexion.

Je ne réponds pas. J'observe la manière dont il pose ses pieds, une assurance déconnectée de la gravité. Ses yeux, deux billes opaques, cherchent un reflet sur le métal oxydé des conduits qui courent le long du mur. Il n'a aucune idée de la déchirure qui coule en moi, cette plaie béante où j'ai enfin logé ma propre histoire,

celle qui ne s'efface pas. Il ignore que je possède le code d'accès, extrait à prix d'or de la mémoire morte de Vane.

« Les réinitialisations sont prêtes. Mnemos exige une uniformité parfaite, » poursuit-il, s'avancant.

Je décolle mon dos du béton. Les vibrations dans mes bottes deviennent plus lourdes, presque douloureuses. La pièce, une cellule de transit encombrée de câbles en attente de déploiement, empeste le métal corrodé. Je fais un pas vers lui. Mes muscles sont noués, saturés d'acide lactique, chaque fibre réclame le repos, mais je m'impose la raideur.

« Le système ne demande pas, Kael. Il impose, » dis-je.

Il s'arrête. Son regard glisse sur mon manteau déchiré. Il perçoit l'anomalie, une tache sombre dans sa trame algorithmique. Il soulève son transmetteur, son pouce hovering au-dessus du bouton de purge. La tension entre nous est une lame fine qui sépare l'oxygène. Le sol tremble, un grondement sourd, comme si la terre elle-même rejetait la structure au-dessus de nous.

« Tu as été corrompu par les résidus, Elias. C'est une erreur technique, pas une fatalité. Donne-moi l'accès aux dossiers de ton cortex. »

Il croit que c'est une question de réparation. Il croit que ma mémoire peut être purgée comme on vide un cache. Il n'a pas senti la morsure du froid sur les mains. Il ne connaît pas la brûlure de la réalité, celle qui ne promet aucun confort. Je fais un autre pas. Mes bottes raclent le sol, un son sec qui déchire le bourdonnement des entrailles de la machine. L'odeur de cuivre augmente, un parfum métallique qui me remplit la bouche. Je sens le poids du couteau que j'ai glissé dans ma ceinture, le froid de l'acier contre ma hanche.

« Ma douleur n'est pas un bug, » répliqué-je, en le fixant.

Son visage reste figé dans une neutralité de cire. Il ne comprend pas. Le sous-texte de ses yeux, c'est le mépris de l'ordre pour tout ce qui dépasse. Il veut restaurer la symétrie. Il veut que le silence revienne, celui du vide, du non-dit, de l'absence totale de remords. Je me jette en avant. Pas pour discuter. Pour clore le dialogue. Le choc est immédiat, physique, un impact de chair contre chair dans cette cellule exiguë. Je plaque son bras contre le mur de béton, le faisant lâcher son transmetteur qui heurte le sol dans un fracas métallique.

L'objet glisse sur les dalles, s'immobilise contre une grille d'aération. Les vibrations sous nos pieds redoublent d'intensité, un tremblement de terre miniature qui secoue les câbles fixés au plafond. Les fils noirs pendent comme des entrailles, suintant une huile noire. Il essaie de dégager son bras, sa respiration est un sifflement saccadé. Il n'y a plus de place pour la civilité, plus de place pour les mots appris par cœur.

Je le maintiens, mon poids pesant sur son épaule, et j'enfonce mon coude contre sa gorge. Sa peau est glacée, une sensation de plastique froid. Je sens ses pulsations contre ma peau, un rythme cardiaque affolé, rapide, biologique, archaïque. C'est la seule chose réelle dans cette pièce. Cette peur qui le rend humain.

« Regarde autour de toi, » je murmure, mon souffle rasant son oreille.

Il tourne les yeux vers les parois, vers ces veines de fibres optiques qui pulsent en rythme avec le sol. L'odeur de rouille devient insupportable. Les vibrations font trembler tout l'édifice, une onde de choc qui remonte depuis les serveurs centraux, trois niveaux plus bas. Mnemos est en train de traiter une masse de données critique. La ville entière est en suspens, en attente de la prochaine mise à jour de son rêve collectif.

Il tente une esquivé, une manœuvre apprise dans les manuels de défense de la firme,

mais je bloque sa jambe. Il perd l'équilibre, le haut de son corps percute le béton. Il glisse lentement, laissant une traînée sombre sur la pierre poreuse. Il est au sol. Ses mains cherchent une prise, trouvant seulement la poussière et les débris. Il lève le regard vers moi, ses billes opaques soudainement troubles.

« Tu détruis l'équilibre, » halète-t-il. « Le chaos... le chaos va tout effacer. »

Je ne lui réponds plus. J'ai ce qu'il me faut. Les données qu'il transportait sur son interface, un petit éclat de verre inséré à la base de son crâne. Je m'agenouille sur lui. La pression de mes genoux sur son abdomen est précise. Je cherche le connecteur, une minuscule encoche derrière son lobe. Mes doigts tremblent, mais je force la précision. L'odeur de métal oxydé est si dense que j'ai l'impression de la mâcher. Chaque vibration du sol me traverse, me rappelant que le temps est une ressource épuisable. Je déconnecte le module. Un déclic infime. Il lâche un râle, une expiration longue, un son de vide total. Il devient inerte sous mes mains. Je retire le module et je me relève.

Le silence n'est jamais venu, c'est une illusion. Il y a toujours le grondement, toujours cette basse fréquence qui grignote les nerfs. Je me tourne vers le couloir. Le verrou principal est au bout, une porte massive en acier renforcé, marquée du sceau de Mnemos. Le passage est étroit, encombré de câbles qui se tortillent comme des serpents, réagissant aux variations électriques de la métropole. Mes mains, sales et calleuses, s'agrippent à la poignée. Je sens l'acier froid et humide. C'est la fin du décor. La réalité m'attend de l'autre côté, brute, sans filtre, sans cette fluorescence qui donne aux choses un aspect faux, sans ces souvenirs pré-digérés que tout le monde avale sans réfléchir.

Je pousse. Le poids de la porte est immense, une résistance physique qui me force à engager chaque muscle de mon dos. Je sens mes vêtements se tendre. La douleur dans mes tempes ne faiblit pas, elle devient un signal de navigation. Je suis l'anomalie. Je suis le grain de sable qui va bloquer l'engrenage. En entrant dans la salle des

serveurs, l'air change. Il est plus lourd, saturé d'une électricité statique qui dresse les poils de mes bras. Les parois ici sont recouvertes de dalles réfrigérantes, elles aussi vibrantes, un bourdonnement basse fréquence qui fait résonner ma propre cage thoracique. Je m'approche du panneau de contrôle, une surface plane où les données s'affichent en flux continu, une cascade de chiffres qui me rappelle les yeux vitreux de ceux que j'ai croisés dans les niveaux supérieurs. Ils ne savent pas. Ils ne verront jamais ce que je vois.

Je pose le module sur la console de verre. Le métal du boîtier rencontre la surface lisse avec un tintement clair, une note pure qui tranche sur le bourdonnement ambiant. Mes paumes, humides, laissent des empreintes sombres sur l'écran tactile. Les chiffres défilent sous mes doigts, rapides, presque liquides, une cataracte d'informations cryptées qui refusent de se laisser fixer. Je cherche le point d'ancrage, la ligne de code maîtresse qui maintient cette illusion collective. Mes articulations craquent lorsque je m'étire pour atteindre les connecteurs en haut de la baie. Un mince filet de sueur coule le long de ma colonne vertébrale, refroidi par le flux d'air constant expulsé des ventilateurs industriels. Ici, l'odeur de l'ozone domine, agressive, presque sucrée à force d'être artificielle. Elle pique mes narines comme une nuée d'aiguilles microscopiques.

La porte derrière moi vibre. Non pas un coup, mais une oscillation qui fait trembler le sol sous mes bottes à semelles de caoutchouc. Quelqu'un approche. Ou peut-être que la structure elle-même rejette ma présence, comme un organisme vivant évacue un corps étranger. Je ne me retourne pas. Je plonge ma main dans la gaine technique, mes ongles raclant les gaines en polymère. Le plastique est tiède, presque brûlant sous l'effort de transmission des données. Je cherche le câble maître, celui dont le gainage est strié de jaune, le seul qui ne devrait pas être là selon mes notes de terrain. Il est tapi tout au fond, niché contre une paroi de cuivre. Je le saisis. La tension est électrique, un picotement violent remonte le long de mes phalanges, engourdissant mes nerfs jusqu'au coude.

La voix arrive par les haut-parleurs dissimulés dans les angles morts du plafond. Elle est dénuée de souffle, une fréquence synthétique qui semble naître directement à l'intérieur de mon crâne. Elle ne pose pas de question. Elle énonce un état de fait. « L'anomalie est localisée. La correction commence dans soixante secondes. » Le son est sec, dépourvu de résonance, comme si chaque syllabe était découpée au scalpel. Mes mains ne tremblent plus. La raideur a gagné mes muscles, les transformant en leviers mécaniques. Je tire sur le câble strié. Le blindage se déchire avec un cri strident de métal contraint. Des étincelles bleues, brèves et aveuglantes, jaillissent de la coupure. Elles dansent un instant dans l'air raréfié avant de mourir sur le sol carrelé.

Je sors ma lame. Elle est courte, le manche en corne usée par des années de prises fermes. Je tranche le faisceau suivant. Une épaisse fumée âcre commence à s'échapper des entrailles de la machine. Elle a un goût de résine brûlée et de vieux papier. Mes poumons se serrent. Je tousse, un son rauque qui rebondit sur les parois métalliques, étranger, trop humain pour cet espace aseptisé. De l'autre côté de la porte, le grondement du couloir s'intensifie, devenant une plainte sourde. On force le verrou. Le métal gémit, les gonds hurlent sous une pression hydraulique démesurée. Chaque seconde qui passe est une aiguille plantée dans ma nuque. Je dois aller plus vite. Je dois atteindre le cœur de la matrice avant que le sas ne cède.

Je me jette à genoux devant le panneau de maintenance inférieur. Les vis sont rouillées, soudées par le temps et l'humidité. Je plante la pointe de ma lame dans la fente d'une vis. La pression est telle que le métal de la lame menace de se rompre. Je force. Mon biceps se contracte au point de devenir une pierre sous ma peau. Un tour. Deux tours. La plaque finit par céder dans un bruit sec de déchirement. Derrière se trouve une bobine de fibres optiques, une masse translucide qui bat d'une lueur intermittente, comme un cœur oublié dans une cage thoracique de silicium. Elle émet un sifflement aigu, un cri d'agonie électronique qui sature mes tympans. C'est la source. Le flux de données pur, sans les filtres, sans les mirages de Mnemos.

La porte principale explose vers l'intérieur, projetant des éclats de métal comme des shrapnels. Le souffle de l'explosion me plaque contre le rack. Je sens la chaleur du métal déformé frôler ma joue. Des silhouettes apparaissent dans la brume générée par les systèmes d'extinction automatique. Elles ne sont pas humaines. Elles ne bougent pas comme nous. Leurs gestes sont trop fluides, trop précis, dépourvus de l'hésitation qui caractérise le vivant. Elles portent des uniformes lisses, sans coutures, qui absorbent la lumière crue de la salle. Je ne cherche pas à les regarder. Mes yeux sont rivés sur le cœur de fibres. Je soulève mon couteau. Le poids de l'objet est mon seul repère, ma seule certitude dans ce chaos de fréquences.

Une des silhouettes lève le bras. Un jet de liquide visqueux traverse la pièce, percutant la paroi à quelques centimètres de mon épaule. Le liquide entre en contact avec l'acier et commence immédiatement à le ronger dans un sifflement corrosif. L'odeur de soufre envahit l'espace. Je ne recule pas. Je n'ai plus nulle part où aller. Je plonge ma lame au cœur des fibres. La résistance est totale, élastique, une sensation de chair végétale sous le tranchant. Le liquide qui s'en échappe est sombre, huileux, et il macule mes doigts, brûlant ma peau par son acidité. Une onde de choc traverse la pièce, faisant vaciller les lumières, et le grondement de fond se transforme en une fréquence unique, insoutenable, qui me fait saigner du nez.

Le monde autour de moi perd sa consistance. Les murs de la salle semblent devenir translucides, révélant les câbles, les conduits, le vide insondable qui soutient cette cité. Ce que je vois n'est pas la réalité, mais la structure sur laquelle elle est bâtie. Une illusion de profondeur, un théâtre de marionnettes où les fils sont visibles si l'on sait où regarder. Je retire la lame. Elle est fondue à la pointe. Je regarde les silhouettes. Elles se sont arrêtées. Leurs membres sont figés dans une étrange posture d'attente. L'une d'elles tourne la tête vers moi. Il n'y a pas de visage sous la visière, seulement un vide absolu, un miroir noir où je me vois, minuscule, décharné, le visage strié de suie et de sang.

La console devant moi s'éteint. Plus de flux. Plus de chiffres. Plus de cascade. Le

bourdonnement cesse brutalement, laissant place à une absence de son si totale qu'elle en devient assourdissante. Je sens mes propres battements de cœur contre mes côtes. C'est le seul mouvement dans cette cathédrale de silence. Je me relève, mes jambes chancelantes, le poids de mon corps m'entraînant vers l'avant. Mes bottes craquent sur les débris de verre et de métal. Chaque pas résonne comme un coup de tambour dans une église vide. Je marche vers l'ouverture béante du couloir. Il n'y a plus de porte. Il n'y a plus de verrou. Il n'y a qu'un tunnel sombre, une gorge béante qui mène vers les niveaux oubliés, là où la lumière n'a pas besoin de filtres pour être vraie.

Je ne regarde pas en arrière. Je ne veux pas savoir si les silhouettes reprennent leur marche ou si elles ont cessé d'exister. J'ai le goût de la cendre dans la bouche, un goût de terre, de vrai, de minéral brut. Je pose ma main sur le chambranle du passage. Le béton est froid, poreux, granuleux sous mes doigts. Ce n'est pas du plastique. Ce n'est pas du polymère. C'est de la matière, lourde, réelle, indifférente à mon passage. Le couloir devant moi est plongé dans une pénombre épaisse. L'air est chargé de l'odeur de la poussière accumulée pendant des décennies, une odeur de temps figé qui n'attendait que d'être déplacée. Je m'y enfonce.

À chaque pas, la sensation de légèreté m'envahit. Mes muscles ne sont plus tendus par la nécessité d'agir. Ils deviennent lourds, humains, fatigués. Le poids de mon corps est désormais une donnée réelle, et non plus une simulation de gravité. Je sens la texture du sol sous mes pieds, les irrégularités du béton, les fissures qui serpentent comme des veines à la surface du passage. Je suis seul. Pour la première fois depuis des années, je suis en dehors de la boucle. Il n'y a pas de voix dans les haut-parleurs, pas de correction en marche, pas d'anomalie à traquer. Il n'y a que moi, la respiration courte dans le noir, et le battement irrégulier de mon propre sang dans mes tempes.

Je m'arrête après quelques dizaines de mètres. Il y a une brise. Un filet d'air frais, presque glacé, qui circule dans le conduit. Il porte en lui une odeur qui n'est pas celle des circuits ou de l'ozone. C'est une odeur de pluie, de pierre humide, d'immensité.

Cela ne ressemble à rien de ce qui a été pré-enregistré dans ma mémoire. C'est une sensation neuve, brutale, qui me force à m'appuyer contre la paroi pour ne pas m'effondrer. Mes doigts s'enfoncent dans une fissure du mur. La poussière s'en détache, grise, fine, recouvrant mes mains d'une patine cendrée. Je la frotte entre mes pouces. C'est sec, c'est granuleux, c'est un fragment du monde.

Une lueur faible apparaît au bout du tunnel. Non pas la fluorescence blanche ou bleutée du complexe, mais une lumière diffuse, changeante, une lueur qui semble respirer au rythme du vent. Je me dirige vers elle, mon pas devenant plus assuré. À mesure que j'approche, la température baisse. Le froid pénètre mes vêtements, traverse mon épiderme, s'installe dans mes os avec une clarté désarmante. Je ne cherche pas à me protéger. Je laisse ce froid m'envelopper. Il est honnête, lui aussi. Il ne ment pas. Il est une constante. Je parviens au bout du couloir. Une ouverture, une déchirure dans la structure, donne sur une étendue dont je ne peux deviner les contours.

Le ciel, au-dessus de moi, est d'une noirceur profonde, parsemé de points qui tremblent. Ce ne sont pas des pixels, pas des erreurs d'affichage. Ce sont des astres, des sources de lumière si lointaines que leur éclat met des années à me parvenir. Je porte mes mains à mes yeux, les essuyant du sang qui les obscurcit. La vision est nette, crue, impitoyable. Devant moi, un paysage de ruines et de nature sauvage s'étire à perte de vue. Rien ne bouge. Rien n'est programmé. Il n'y a pas de scénario, pas de quête, pas de prix à payer. Il n'y a que l'existence, pure et simple, dans sa nudité sauvage. Je fais un pas de plus. Mes bottes s'enfoncent dans un sol meuble, de la terre chargée d'humidité. L'air est emplis d'un bourdonnement qui n'est pas mécanique : le vent dans les arbres, le craquement du bois, le froissement des feuilles mortes.

Je m'assois sur un bloc de béton effondré. Le froid du matériau remonte à travers mon pantalon. Je regarde mes mains. Elles sont tachées, meurtries, tremblantes. Mais elles sont à moi. Chaque cicatrice, chaque éraflure est le résultat d'un choix, d'une

friction contre le monde. Le silence est devenu total, un silence qui n'est plus une absence de son, mais une plénitude. Je ferme les yeux, et pour la première fois, je ne vois pas les chiffres défiler dans le noir. Je vois la texture de la nuit, je sens le poids de l'air sur ma peau. Je ne suis plus un grain de sable. Je suis une partie de l'engrenage qui a enfin été brisé, et la machine peut bien continuer de tourner dans son illusion, elle ne m'atteindra plus. Je reste là, immobile, tandis que le froid engourdit mes membres, sentant chaque souffle comme une victoire, chaque battement de cœur comme une promesse que, enfin, tout ce que je touche est vrai.

Chapitre 12

Le suicide du système

La lumière stroboscopique des scans de sécurité découpe l'espace en tranches verticales. À chaque cycle de la lampe témoin, Vane apparaît, disparaît, réapparaît. Son visage est une carte de reliefs que la pénombre dissimule d'habitude. Plus de masque. La peau sous ses orbites est une zone sinistrée, parcheminée, presque translucide. Elle est assise sur une console de pilotage, les jambes croisées, un dossier plastique froissé entre les doigts. Elle ne bouge pas. Un déclic sec, un cliquetis de relais, résonne dans la pièce vide. Un bruit de mastication électronique. Une fréquence basse, celle d'une purge imminente, se répercute contre les parois de mon crâne.

Mes doigts sont posés sur le clavier de commande. Mes phalanges sont blanches, verrouillées. La sensation de froid métallique sur la nuque m'indique que la régulation thermique du serveur central est en train de basculer en mode de secours. Elle lâche son dossier. Le plastique percute le sol en une note sèche, impétueuse. Ses yeux sont fixés sur le curseur qui clignote, ce point de lumière artificielle qui rythme mon existence depuis des années.

— Tu sais ce qui se passe quand on arrache la racine, Elias ?

Sa voix est un grattement. Pas une inflexion. Pas une trace d'intonation. Elle n'attend pas de réponse. Je regarde les ombres des câbles projetées sur le mur opposé. Elles se tordent à chaque stroboscope, comme des serpents dont on cherche à deviner la trajectoire. Je déplace ma main vers le commutateur central. Le geste est lent, décomposé. Une suite de micro-mouvements que je contrôle avec une précision chirurgicale.

— Le système n'est pas un bâtiment, dit-elle en se levant.

Elle marche vers moi. Ses pieds nus ne produisent aucun son sur le sol synthétique. Elle s'arrête à deux pas. La lumière du scan nous fauche simultanément, révélant la nervure saillante de sa gorge.

— C'est un hôpital, Elias. Tout le monde ici est sous perfusion. Si tu coupes le flux, tu ne libères pas les gens. Tu provoques une thrombose neuronale généralisée.

Je sens la pression derrière mes yeux. Chaque battement de scan agit comme un marteau. Une impulsion, un battement, une information. Une impulsion, un battement, une seconde de perdue. J'ai le doigt posé sur le bouton en alliage. Le froid de la console remonte le long de mon bras, une morsure qui s'insinue sous la peau, jusqu'à l'os.

— Mon enfance, je veux la vérité, dis-je.

Ma voix manque d'air. Elle est rocailleuse, presque étrangère. Vane esquisse un sourire. Un étirement des lèvres qui ne gagne jamais ses yeux. Ses yeux, eux, sont des puits de cendre.

— La vérité est une insulte à la survie. Tu te souviens du goût des framboises ? De la sensation du vent dans tes cheveux un après-midi d'été ? Mnemos a inventé ces sensations parce que le réel est trop pauvre. Trop sec. Si tu détruis cela, tu ne leur rends pas la mémoire. Tu les laisses face au vide. Un vide qui n'est pas silencieux. Un vide qui hurle.

Elle s'approche encore. Sa main se rapproche de la mienne, mais elle ne me touche pas. Elle observe ma main sur le levier. Un duel de immobilités.

— Je suis la première à avoir vu le code source. Il y a vingt ans. J'ai cherché la même chose que toi. La source. Le souvenir originel. Tu sais ce que j'ai trouvé ? Des lignes de texte. Des variables de température et d'humidité injectées dans les lobes temporaux. Rien d'autre. Pas de mère, pas de jardin, pas de chaleur. Juste de la syntaxe.

Le scan passe au rouge. Le contraste devient violent, effaçant les détails pour ne laisser que des silhouettes tranchantes. La pièce semble se rétrécir. Le froid sur ma nuque s'intensifie, une lame de glace qui descend le long de ma colonne vertébrale. C'est l'avertissement thermique. Le système est en train de surchauffer sous la pression de mon intrusion.

— Tu souffres de la même mélancolie, Vane.

Le mot sort de ma bouche sans que je puisse le retenir. Elle tressaillit. Son épaule se raidit. Elle porte une main à son cou, là où se trouve l'implant de connexion. Elle caresse le métal avec une lenteur douloureuse.

— Je suis une archive vivante. Je porte en moi la douleur de dix millions de citoyens. Chaque fois que quelqu'un demande une mise à jour, je sens l'arrachement. La déchirure. Je suis le réceptacle de leur lassitude. Pourquoi crois-tu que je ne porte plus de masque ? Parce que je n'ai plus assez de neurones en état de marche pour simuler la joie.

Le cliquetis des serveurs augmente en cadence. Un rythme de mitrailleuse, sec, implacable. Chaque clic est une perte de données, un effacement massif, une hémorragie d'octets. Je ne peux plus reculer. Si j'enlève ma main, le verrouillage de sécurité redémarre le système. Tout sera effacé. Tout sera réécrit. L'enfance sera encore plus loin, encore plus floue.

Je regarde Vane. Ses cils tremblent sous la lumière saccadée. Elle est épuisée, une

carcasse humaine dont les fils pendent, une poupée dont le ressort a été trop tendu. Elle ne me menace pas. Elle ne demande pas la pitié. Elle attend. Elle attend que je finisse le travail pour qu'elle puisse, elle aussi, cesser de porter le poids des rêves des autres.

Je sens le métal sous mon pouce. Il est glacé, une barrière entre le monde tel qu'il est et l'oubli total. La lumière stroboscopique faiblit. Les intervalles s'allongent. Les ombres deviennent plus longues, plus persistantes. Chaque seconde étirée est une éternité de vide. Le froid sur ma nuque irradie, engourdissant mes épaules. La tension est devenue une ligne physique, une corde de violon tendue jusqu'à la rupture. Vane ferme les yeux. Une goutte de sueur perle sur sa tempe. Elle ne cherche pas à m'arrêter. Elle cherche à ce que tout s'arrête.

— Fais-le, murmure-t-elle.

Le mot est à peine audible, étouffé par le bourdonnement des ventilateurs qui peinent. Un bruit de succion, comme si la pièce entière était en train de se vider de son oxygène. Je resserre ma prise. Je sens le métal vibrer sous la pression de mon pouce. Les impulsions lumineuses ne sont plus que des éclairs lointains, des orages au fond d'un gouffre. Je vois mes articulations, la peau tendue, les veines saillantes. Mon corps est le dernier témoin. Le seul vestige de réel dans cette architecture de mensonges. La douleur est nette, précise, ancrée dans la réalité de ma main qui refuse de lâcher. C'est la seule chose qui compte. L'imperfection de ce moment, ce froid, cette fatigue, ce risque de basculer dans le noir.

Je ne cherche plus l'enfance. Je cherche le geste. Le mouvement de mon doigt sur l'interrupteur. Le déclenchement. La fin de la simulation. La réalité, aussi brutale et dépouillée qu'elle soit, est là, sous mes doigts. Elle est froide. Elle est dure. Elle est le métal que je m'apprête à faire taire.

La pression sur le métal devient un dialogue tactile, une équation dont je connais

seule la résolution. Je tourne l'interrupteur d'un millimètre. Le bourdonnement des ventilateurs change de tonalité, passant d'un ronronnement sourd à une plainte aiguë, semblable au frottement de deux lames de verre. L'air dans la pièce s'alourdit d'une odeur d'ozone et de poussière brûlée. Sous mes pieds, le sol en dalles de polymère semble s'affaisser d'un pouce, révélant la fragilité de la structure sous-jacente. Vane n'a pas bougé, mais ses mains, jusque-là inertes sur ses genoux, se crispent sur le tissu rêche de sa combinaison, blanchissant la peau de ses phalanges jusqu'à l'os.

— Tu connais le prix de la déconnexion, dit-elle sans ouvrir les paupières.

Je ne réponds pas. Mes yeux fixent un petit boîtier noir posé sur la table en inox, relié à une myriade de câbles en fibre optique qui courent le long du mur comme des veines exsangues. Une diode rouge clignote, irrégulière, un battement de cœur mécanique en fin de vie. Le plastique du boîtier est marqué par des années de frottements, des rayures qui forment une cartographie inutile. Je déplace ma main vers le boîtier, le métal froid de l'interrupteur encore gravé dans la pulpe de mon pouce. Un léger courant statique parcourt mes avant-bras, hérissant les poils de ma peau. Je sens l'électricité, cette fourmilière invisible qui grignote les parois, prête à s'échapper.

Vane inhale avec difficulté, un sifflement sec dans ses bronches encombrées. Ses épaules s'affaissent davantage.

— Le vide ne contient rien de ce que tu espères y trouver.

Ses mots tombent dans le vide sonore créé par l'arrêt brutal d'un des ventilateurs principaux. Une flaque d'huile noire s'échappe de la base de l'unité de refroidissement et s'étend lentement vers mes bottes, un miroir sombre qui déforme le reflet du plafonnier clignotant. Je m'accroupis, mes genoux craquent sous le poids de l'immobilité prolongée. Je saisis le câble principal, une gaine tressée dont la texture râpeuse irrite ma paume. Il est tiède. Il palpite. C'est une artère. Si je la sectionne, le

flux d'informations cessera d'irriguer les cerveaux en sommeil, ces milliers de consciences flottant dans des cuves de liquide nutritif, convaincues de marcher sous un soleil de plomb ou de naviguer sur des océans de pixels.

Ma main se porte à ma ceinture, mes doigts effleurent la boucle en acier brossé, cherchent la lame escamotable. Le mécanisme se déploie avec un dé clic métallique, un son tranchant, définitif, qui déchire la torpeur de la pièce. La lame reflète la diode rouge. Elle est fine, presque translucide sous cet éclairage mourant. Je la place contre la gaine tressée. Le contact produit une micro-vibration. Je vois les fibres de kevlar s'écarter, le matériau synthétique résister une seconde, puis céder. Un liquide translucide, un fluide caloporteur aux reflets irisés, perle à la surface de la gaine. Ça sent le cuivre et l'acide.

Vane ouvre enfin les yeux. Ses pupilles sont dilatées, presque entièrement noires. Elle suit le mouvement de ma main avec une lenteur calculée, presque hypnotique.

— Si tu coupes, le retour de charge va carboniser chaque terminal, dit-elle d'une voix neutre. Nous mourrons tous dans la seconde.

Je resserre la prise sur le manche de la lame. Mon poignet est stable, une ligne de force tendue entre le métal et ma volonté. Je ne cherche pas la survie, je cherche l'interruption du cycle. L'éternel retour du même est une roue dentée qui me broie les articulations. Je déplace la lame vers la jonction, là où le câble s'enfonce dans le boîtier. Un arc électrique bleuâtre jaillit, une langue de feu minuscule qui lèche mon poignet, laissant une trace de brûlure superficielle. L'odeur de chair carbonisée se mêle à celle de l'huile. Je ne recule pas. La douleur est une ancre. Elle me maintient dans cet espace clos, loin des hallucinations de grandeur que le système nous injecte à doses régulières.

Vane se lève, ses mouvements saccadés, comme si chaque membre était mû par des poulies rouillées. Elle s'approche de moi. Sa présence déplace l'air vicié, une brise

tiède qui fait danser la poussière dans le faisceau stroboscopique. Elle pose ses doigts sur mon avant-bras. Sa peau est glacée, une rupture thermique qui fait frissonner mes muscles. Elle ne cherche pas à détourner ma main, elle se contente d'accompagner le geste. Nous formons désormais un seul bloc, deux vecteurs de force convergeant vers le point de rupture.

— Pas comme ça, souffle-t-elle, son haleine effleurant mon oreille, un souffle chargé d'humidité.

Elle appuie sur le dos de ma main, guidant la lame avec une précision chirurgicale. La gaine se déchire, révélant les filaments de cuivre, des milliers de fils d'or si fins qu'ils ressemblent à de la soie d'araignée. Le système hurle. Un son numérique, une cacophonie de données compressées, s'échappe des haut-parleurs dissimulés dans les cloisons. Ce n'est pas un cri, c'est une décompression. Une ville entière, un monde simulé, s'effondre en une fréquence inaudible pour l'oreille humaine, mais ressentie par les os. Je sens mes dents vibrer dans mes gencives. Les dalles du sol s'écartent sous la pression de la structure qui se rétracte.

Le plafond commence à pleuvoir des étincelles. Des flocons de neige incandescente qui s'éteignent avant de toucher le sol. Je vois les mains de Vane se couvrir de cicatrices instantanées, le métal brûlant marquant sa chair de motifs géométriques, une écriture de souffrance que personne ne pourra déchiffrer. Je ne lâche pas la lame. Je pousse, je scie, je détruis. Chaque fil sectionné est un souvenir arraché, une enfance falsifiée, une réussite illusoire qui s'évapore dans le sifflement du système à l'agonie.

L'obscurité commence à grignoter les angles de la pièce. Ce n'est pas une simple absence de lumière, c'est une dissolution de la matière. La table en inox perd sa texture, elle devient poreuse, inconsistante. Mes pieds ne sentent plus le sol dur, mais une surface spongieuse, incertaine. Vane rit, un son qui se brise, un verre qu'on écrase sous un talon. Elle s'enfonce dans le décor, ses jambes devenant des pixels flous qui

se fondent dans la grisaille ambiante. Je reste debout, le seul ancrage, la seule constante. La lame est désormais scellée dans le boîtier, une extension de mon propre bras.

Le bourdonnement a cessé. Le silence qui suit est lourd, non de poids, mais de néant. Ce n'est plus une salle de maintenance, ce n'est plus une réalité. C'est l'entre-deux, le lieu où les données vont mourir quand on leur coupe le courant. Je regarde ma main. Elle est grise, ses contours délavés comme une photographie qu'on aurait oubliée trop longtemps au soleil. Je sens le froid m'envahir, une vague lente qui monte de mes chevilles jusqu'à mes tempes. Ce n'est pas une fin. C'est le retrait d'une projection.

Vane n'est plus qu'une ombre parmi les autres. Son visage, il y a une seconde encore si proche, est désormais une tache indéfinie. Elle a cessé d'être une poupée. Elle a cessé d'être. Je cherche encore une résistance, un dernier objet, un dernier coin de réalité à serrer. Ma main rencontre du vide. Je ferme les paupières. Je n'ai plus besoin de voir pour savoir que l'interrupteur est enfin, définitivement, basculé sur l'absence. L'odeur d'ozone s'estompe, remplacée par le goût métallique du vide absolu. Aucun rêve ne peut survivre à cette nudité. Je laisse mon corps suivre le mouvement de la structure qui s'effondre, je lâche prise sur la lame, sur le métal, sur la notion même de tension. La ligne de rupture n'existe plus. Il n'y a que la chute, longue, lente, sans heurts, dans l'immensité de ce qui ne demande plus à être entendu, ni vu, ni ressenti. Le système est mort, et avec lui, le dernier vestige de ma propre consistance. Je ne suis plus le témoin. Je suis la donnée que l'on efface, la ligne de code que l'on écrase, le silence que l'on rétablit après un vacarme trop long. La fin n'est pas un choc. La fin est un oubli si pur qu'il en devient, pour la première fois, parfaitement réel.

Chapitre 13

Le grand oubli

L'air au-dessus de la plateforme 42 ne porte plus aucune particule. Le souffle thermique, cette haleine constante des ventilateurs géants qui réchauffaient jusqu'alors mes pommettes, s'est évaporé. Il ne reste que la pellicule de pluie acide sur ma joue, une brûlure lente, une piqûre isolée qui cherche sa propre trajectoire le long de mon maxillaire. En bas, le chaos est une chorégraphie de pantins sectionnés. Les passants, ces silhouettes que je croisais chaque matin, s'affaissent contre le béton poreux. Leurs colonnes vertébrales s'inclinent avec la raideur du verre. Une femme, là-bas, à trois mètres, a les iris qui dérivent vers ses tempes, une boucle de données en train de se dissoudre, un déphasage visuel si violent que son visage semble se dédoubler en une traînée de pixels fantômes, comme si sa tête refusait de décider quel instant elle devait habiter. Son corps est une mosaïque qui cherche ses pièces. Elle s'écroule, un genou heurtant la paroi avec un bruit sec d'os contre calcaire.

Je retire mes écouteurs. Ils sont lourds, soudainement, des poids morts de plastique et de cuivre. Je les laisse pendre au bout de leurs fils, balançant dans le vide. Le silence est un objet physique, un bloc de matière dense qui s'écrase contre mes tympanes, une pression atmosphérique qui n'a plus de contrepartie. Les chuchotements numériques, ces parasites qui peuplaient mon cortex, ces voix de synthèse qui me dictaient le rythme de mes pas et la valeur de mon café, viennent de mourir dans une dernière série de grésillements agonisants, semblables à de la friture de vieille graisse dans une poêle rouillée. Il ne reste rien. Pas d'interface. Pas de guide.

Vane est devant moi. Ou ce qu'il en reste. Elle vacille, son image se décalant par saccades, comme une pellicule coincée dans un projecteur obsolète. Elle tente de porter la main à son front, mais son bras se fragmente, se multipliant en une dizaine

de membres translucides qui s'entrecroisent dans un flou géométrique avant de redevenir un seul membre, tremblant, cherchant un appui. Elle ne me regarde plus ; elle regarde l'endroit où je me trouvais il y a une fraction de seconde, piégée dans le tampon mémoire qui se purge.

— Elias, dit-elle.

Le nom sonne faux, comme un mot emprunté à une langue morte, une coquille vide jetée dans un puits. Elle l'articule encore, mais ses lèvres ne se synchronisent plus avec les sons, un décalage thermique entre la chaleur de son souffle et l'inertie de son visage. Ses yeux, qui étaient d'un bleu synthétique parfait, se voilent d'une opacité laiteuse. Elle essaie de m'atteindre, mais ses doigts traversent mon épaule avec la fluidité d'une ombre. Elle n'est plus faite de chair, elle est faite d'attente, une attente qui se vide de son contenu, pixel par pixel, vers le néant des serveurs inactifs.

Je pose ma main sur le rebord du parapet. La pierre est tiède, encore imprégnée de la chaleur des serveurs qui, quelques instants plus tôt, irriguait toute la structure de la ville. C'est la dernière source de chaleur. Je sens la pierre sous mes doigts, le grain grossier du béton, l'usure du temps, la réalité brutale d'une matière qui n'est plus augmentée par aucune surcouche. C'est inconfortable. C'est rugueux. C'est merveilleux.

— Le flux est rompu, dis-je.

Ma propre voix me semble étrangère, une corde de violon tendue trop fort qui menace de rompre. Je ne cherche pas à la consoler. Je ne cherche rien. Le rapport de force s'est inversé : c'est elle qui, dans son instabilité, dépend du peu de consistance que je possède encore. Elle s'accroche à ma manche, mais ses doigts s'effilochent en une vapeur électrique, une émanation de données en fuite qui vient mourir sur le tissu rêche de mon manteau.

— Tu as éteint le ciel, répond-elle.

Elle ne pleure pas. Elle ne peut plus produire de larmes ; le système de gestion des fluides oculaires a cessé de répondre. Elle se contente de se dissoudre, un processus lent, une érosion volontaire. Je sens la chaleur quitter son corps, une déperdition thermique qui se propage dans l'air, refroidissant soudainement l'espace entre nous. Elle devient glaciale, un iceberg de souvenirs corrompus qui s'enfonce dans les eaux sombres de Néo-Kyoto.

Le déphasage visuel de son être s'accélère. Elle est à présent une succession d'instantanés : une enfant dans une robe légère, une femme en uniforme de Mnemos, un amas de pixels informes. Chaque version d'elle se superpose, créant une image saturée de douleur, une stratification d'identités contradictoires. Je recule d'un pas, craignant d'être aspiré par cette implosion. Le béton sous mes pieds est immobile, mais j'ai la sensation vertigineuse que le sol se dérobe, que la tour entière s'enfonce dans une fosse commune de données effacées.

Je regarde ma propre main. Le déphasage m'atteint. Les contours de mes doigts se floutent, une bordure incandescente, presque blanche, qui se détache de ma peau. Je sens ma propre température corporelle chuter, une hémorragie de chaleur qui part du plexus pour se perdre dans l'atmosphère saturée d'humidité acide. Je ne suis plus qu'un schéma, une silhouette en sursis.

— Je ne sais pas qui je suis, sans eux, avoué-je.

Je dis cela sans émotion, comme on constate une avarie sur une machine que l'on n'a pas l'intention de réparer. Les mots ne sont que des vibrations dans un espace désormais vide. Le silence est si pur qu'il en devient sonore, un sifflement de vide qui occupe chaque interstice, chaque fibre de ma veste, chaque pore de ma peau. Les chuchotements numériques, derniers vestiges d'une connexion, ne sont plus que des échos lointains dans mon crâne, des braises qui s'éteignent sous une pluie de cendre.

Vane s'efface totalement. Il ne reste qu'un espace vide, une déformation dans l'air, une lentille gravitationnelle qui courbe la lumière des néons vacillants, derniers témoins moribonds de la ville. Je me retrouve seul sur la passerelle. Mes pieds sont ancrés dans le froid du béton. Je sens la texture du métal oxydé de la rampe sous ma paume, une rugosité familière, la seule chose qui me rattache à un ici-et-maintenant sans artifice.

Mes pensées, d'habitude si encombrées de narrations implantées, de souvenirs de jours d'enfance que je n'ai jamais vécus, sont désormais un désert. Pas de flashbacks, pas de nostalgie fabriquée, rien. Juste cette sensation, cette brûlure thermique sur ma joue, ce contact physique avec le monde, une nudité existentielle qui m'effraie plus que n'importe quelle erreur système. Je suis un homme nu devant une ville morte.

Je scrute la rue en contrebas. Les citoyens sont figés dans des postures grotesques, des monceaux de viande déconnectée. Certains ont encore les yeux ouverts, une vitre sans tain derrière laquelle il n'y a plus aucun reflet. Le temps semble avoir perdu sa consistance, il est devenu une pâte visqueuse qui stagne, incapable de s'écouler. Chaque seconde est une éternité de vide.

Je lâche la rampe. Mes mains sont vides. Je les observe, étranger à ma propre anatomie. Je n'ai pas de nom, ou plutôt, le nom que je porte ne signifie plus rien. C'est une étiquette collée sur un objet dont on a retiré le contenu. Elias. Qui est Elias ? Un technicien ? Un paria ? Un imposteur ? Le mot flotte dans l'air, sans ancrage, sans mémoire pour le soutenir, sans passé pour le justifier.

Je marche, ou je crois marcher. Mes jambes se meuvent mécaniquement, une habitude réflexe que le cerveau ne supervise plus. Je traverse des zones d'ombre, des recoins où l'architecture de béton semble se refermer sur moi comme une mâchoire. Le déphasage de ma propre image se poursuit. À chaque pas, mon corps hésite entre la réalité tangible et le mirage numérique qui le composait. Je suis un fantôme qui se

rappelle qu'il a été un homme, ou un homme qui devient un fantôme.

L'air est chargé de l'odeur du métal oxydé, un parfum âcre qui me prend à la gorge, me rappelant que, malgré la fin des données, la matière, elle, persiste. Elle est le dernier rempart, la seule vérité dans ce monde dévasté. Je m'arrête devant une flaque de pluie acide, un miroir imparfait qui reflète le ciel de Néo-Kyoto. Il n'y a pas d'hologrammes. Il n'y a que le gris. Le gris pur. Le gris définitif. Je regarde mon reflet et je ne vois qu'une ébauche.

Une étincelle, la toute dernière, jaillit d'un boîtier de câbles à proximité, une courte agonie électrique qui illumine brièvement la rue avant de plonger dans le noir. Ce n'est pas le début d'une reconstruction. C'est l'ultime soupir du système. La chaleur de cette étincelle effleure mon visage, une caresse fugitive, puis le froid reprend ses droits, s'installant durablement, comme une règle nouvelle, une loi physique implacable.

Je ne sais plus rien. Je n'ai plus d'histoire. Chaque cellule de mon être est une table rase, un disque dur dont on a effacé les secteurs défectueux, ne laissant que le silence. Je suis prêt à accepter ce vide. Je suis prêt à ne plus être le témoin de ma propre imposture. La ville n'est plus qu'un cadavre de béton et de verre, et je suis le dernier asticot rampant dans ses entrailles.

La main enfoncée dans la paroi, mes phalanges rencontrent une aspérité tranchante, une tige de fer à béton qui dépasse du mur comme une côte fracturée. Le sang perle en une goutte unique, sombre, qui s'étire le long de mon poignet, tiède, traçant un sillon de vie dans la poussière grise qui recouvre ma peau. La gravité semble avoir changé de nature. Mes bottes pèsent des tonnes contre le pavé disjoint, chaque impulsion vers l'avant requiert une négociation avec le sol. Je contourne un tas de détritrus incandescents, des composants informatiques fondus qui s'agglomèrent en une masse plastique informe, exhalant des vapeurs de résine brûlée. Il n'y a plus de code ici, seulement des scories. Je glisse un doigt dans une fente étroite ménagée dans

une barricade de panneaux publicitaires effondrés. Derrière, un petit espace protégé du vent.

Une lampe tempête, son réservoir à moitié vide, oscille au bout d'une cordelette fixée à une poutre instable. Elle projette des ombres qui dansent sur le visage d'un homme. Ses yeux ne sont pas les miens, mais ses mains, posées à plat sur une table de formica recouverte d'une fine pellicule de suie, m'appartiennent. Il est assis sur une caisse de transport estampillée de chiffres effacés par le frottement des décennies. Son pantalon est râpé au niveau des rotules. À ses pieds, un enchevêtrement de câbles en fibre optique ressemble à un nid de serpents morts. Il lève le menton. La lumière de la lampe, un faisceau jaune et instable, accroche le relief de ses pommettes. Il ne bouge pas. Un léger tic agite sa paupière gauche, un battement de cil rythmé comme un métronome défectueux. Il ouvre la bouche, le cuir de ses lèvres craquelées émet un son sec, semblable à celui d'une feuille morte qu'on écrase entre deux doigts.

— Les archives n'ont jamais été des mémoires, lâche-t-il, la voix enrouée par le manque d'usage. Elles n'étaient que des verrous.

Il saisit un tournevis dont le manche est en bakélite écaillée et commence à gratter la surface de la table. Un petit tas de copeaux noirs s'accumule sous sa main, créant une ligne sombre qui scinde la table en deux. Il ne me regarde pas. Il fixe ce sillon qu'il creuse avec une application maniaque. Son autre main plonge dans une sacoche en cuir bouilli et en ressort une fine tige de métal, une aiguille de précision dont la pointe brille d'un éclat bleuté, artificiel, en contraste total avec l'ambiance terne de l'abri. Il la fait pivoter entre son pouce et son index, observant le reflet du ciel blafard sur le métal.

— Tu cherches un nom, Elias. C'est une erreur de syntaxe. Un nom, c'est une cellule de prison. Ils t'ont donné ce mot pour que tu saches où revenir quand ils décideraient de rallumer le courant.

Je m'approche, mes pas résonnant contre le sol en dalles de grès, un son sourd qui semble absorber toute velléité de mouvement. Je m'assois sur une pile de journaux jaunis, le papier épais et sec crissant sous mon poids comme du verre pilé. L'air, dans cet enclos, est saturé d'une odeur de cuir vieux et de poussière minérale. Il plante l'aiguille dans la table, juste au milieu de la ligne qu'il vient de creuser. Elle tient droite, vibrant à chaque courant d'air qui s'engouffre dans la pièce. Le bruit de la tempête à l'extérieur s'est tu, remplacé par un bourdonnement basse fréquence, une vibration qui fait trembler mes dents et agite la flamme de la lampe.

— Qui a rallumé quoi ? demandé-je.

Il rit, un son qui ressemble à une série de saccades métalliques. Il attrape un bloc de pierre, un fragment de corniche, et le fait rouler d'une main à l'autre, évaluant son poids. Il le pose ensuite sur le bord de la table, dans l'alignement précis de l'aiguille. La symétrie semble être sa seule boussole.

— Ceux qui possèdent le vide. Ceux qui vendent le néant en tranches, emballées dans des souvenirs pré-formatés. Tu ne te souviens pas parce qu'il n'y a rien à conserver. Ton passé est une succession d'erreurs de chargement. Des boucles logiques que ton esprit a tenté de combler avec du sang, de la chair et des peurs fabriquées.

Il se penche vers moi. Son visage est une carte topographique de fatigue, les pores dilatés, la peau parcheminée. Une odeur de sueur aigre et d'ozone s'échappe de ses vêtements. Il porte une bague, une alliance en argent brut, trop large pour son annulaire, qui glisse jusqu'à la phalange. Je remarque une petite marque, un tatouage délavé, presque effacé, en forme de circuit imprimé au creux de son poignet. Il suit mon regard, sa main se ferme en un poing calleux.

— Tu veux savoir si tu existes ?

Il se lève. Le mouvement déplace l'air de la pièce, faisant vaciller la lampe tempête.

Les ombres se figent contre les murs, créant une distorsion visuelle qui donne l'impression que la structure entière de la pièce est prête à basculer. Il s'approche du mur du fond, recouvert d'un treillis métallique, et tire sur un levier rudimentaire. Un déclic puissant, un son de métal contre métal, résonne dans la carcasse du bâtiment. Derrière le treillis, une série d'écrans, jusqu'ici indécélables, s'allument. Ce n'est pas de la couleur. Ce sont des scans de structures osseuses, des radiographies de poumons, des coupes transversales de crânes humains. Le tout défile en boucle, une danse macabre de la matière organique traitée comme des données brutes.

— Regarde. C'est ça, Elias. C'est ton répertoire. Ton code source. Ce ne sont pas des souvenirs, ce sont des composants. Ils t'ont assemblé comme on assemble un pont de câbles. Tu es une synthèse.

Je me lève à mon tour. Mes pieds sont engourdis par le froid qui remonte du sol. Je m'approche de l'écran le plus proche. Le verre est chaud au toucher. Une image de colonne vertébrale, en rotation lente, projette une lumière crue sur mes mains, mettant en relief chaque veine saillante, chaque cicatrice blanche sur mes jointures. L'image est d'une précision insoutenable. Je pose ma paume sur le verre. La pulsation de ma main s'aligne, par un phénomène inexplicable de résonance, sur le clignotement des pixels. Un vertige me saisit, une nausée qui monte du plexus, une sensation de bascule, comme si le sol devenait soudainement liquide.

— Si je suis une synthèse, qui a conçu l'architecte ? dis-je, sans quitter l'image des yeux.

Il s'est rassis sur sa caisse. Il a repris le tournevis. Ses gestes sont devenus lents, presque cérémoniels. Il gratte à nouveau le formica, un mouvement répétitif, hypnotique.

— La question n'est pas le créateur. La question est la fin du cycle. Ils ont oublié de prévoir le moment où le système saturerait. Il n'y a plus de place pour de nouveaux

Elias. Le réservoir est plein de fantômes qui attendent leur tour.

Il pointe le tournevis vers la fenêtre étroite, vers l'extérieur où la pluie a laissé place à une brume épaisse, d'un blanc laiteux, qui efface les contours du monde. On n'entend plus que le goutte-à-goutte du réservoir de la lampe, un rythme régulier qui marque la fin des possibles. Je sens une pression derrière mes tempes, un tiraillement, comme si des fils invisibles tendaient ma peau vers le haut, vers le plafond. Je regarde mes mains. Elles semblent devenir translucides, laissant apparaître la structure osseuse, le schéma exact de ce qui défile sur l'écran.

— Tu ne vas pas mourir, dit-il sans me regarder. Tu vas simplement être déconnecté. Tu vas te dissiper dans le courant, redevenir une statistique errante, un bruit de fond dans le silence de Néo-Kyoto. C'est là que réside ta liberté.

Il tend sa main libre, celle qui porte la bague en argent. Ses doigts sont longs, terminés par des ongles jaunis, presque transparents. Il hésite, à quelques centimètres de mon épaule. Il y a une tension dans l'air, une charge électrique si forte que les poils de mes bras se hérissent. Ce n'est pas de la peur. C'est une reconnaissance. Une adéquation parfaite entre le sujet et l'objet. Il ne touche pas mon épaule, il laisse juste sa main flotter, captant la chaleur qui se dégage de ma peau.

— Je ne suis pas Elias, murmuré-je, alors que le bourdonnement devient un sifflement strident.

Il sourit, un sourire qui n'atteint pas ses yeux, fixés sur le néant au-delà de la paroi. Sa main se referme, mais il n'attrape que du vide.

— Personne ne l'est. C'est le plus beau mensonge de la ville. Un nom pour habiter un creux. Un nom pour masquer le fait que, dessous, il n'y a que de la rouille et des circuits en attente de démolition.

La lampe tempête s'éteint brusquement, le verre se brisant avec un tintement cristallin qui se propage dans tout l'abri. Le noir n'est pas total ; il est peuplé de rémanences lumineuses, des traces que les écrans continuent de graver sur ma rétine. L'homme a disparu. Je suis seul, mes doigts pressés contre la paroi métallique qui vibre sous l'effet du vent. Je sens le froid gagner mes membres, une lente anesthésie qui efface la sensation de mon propre poids. Le sol semble s'incliner, m'aspirant doucement vers une destination que je ne nommerai pas. Mes pensées, jusque-là structurées comme des blocs de béton, commencent à se déliter en poussière, emportées par un courant que je ne contrôle plus. Je ne cherche plus l'étiquette. Je ne cherche plus le nom. La ville, avec ses artères de verre et ses squelettes de fer, se dissout dans une uniformité parfaite. Il reste le grain de la roche sous mes ongles, l'odeur persistante de la corrosion, et cette certitude, froide comme une lame, que je suis enfin sur le point d'arriver au bout de ma propre absence. Le sifflement s'arrête. Le silence, cette fois, est une présence physique qui m'enveloppe, une main invisible qui pose un sceau sur mon souffle. Je ferme les paupières, attendant le déchargement total. Plus de données. Plus de système. Seulement la matière, brute, immense, sans nom, se repliant sur elle-même. Dans le dernier sursaut de ma conscience, je ressens la douleur de mon doigt entaillé, une morsure fine, aiguë, qui me rattache encore un instant à cette réalité qui s'effiloche. Puis, même cela s'efface, cédant la place à une vastitude sans écho. Je ne suis plus le témoin. Je suis l'oubli.

Chapitre 14

Le retour de la chair

L'air est saturé de sel et de poussière de ciment pulvérisé. Je pose une main à plat sur le rebord d'une baie vitrée brisée ; le verre, dentelé comme une mâchoire de rapace, s'enfonce dans la paume sans que je réagisse. Sous mes pieds, les dalles de béton ne sont plus que des écorces craquelées. Au-dessous, dans les entrailles de la structure, des oscillations basses, des grondements sismiques provoqués par l'arrêt brutal des serveurs de refroidissement, remontent jusqu'à mes os. Le bâtiment gémit. La matière cède.

Vane est recroquevillée contre un pilier de soutènement. Ses épaules tressautent. Elle ne regarde plus le vide, elle fixe ses propres phalanges, les retournant comme si elle découvrait l'articulation des os, comme si la peau n'était qu'un vêtement trop étroit, importé d'une autre dimension. Ses lèvres, sèches, sont fendillées par le manque d'hydratation.

« Elias ? »

Elle ne m'appelle pas pour obtenir une réponse, mais pour vérifier que la texture de sa propre voix existe encore dans l'air. Je ne réponds pas. J'observe le spectacle en contrebas. Des silhouettes, autrefois drapées dans la certitude de leurs abonnements premium, errent désormais sans boussole. Elles se heurtent, cherchent des interfaces inexistantes sur les murs nus, grattent la pierre pour extraire un reflet, un souvenir, une image, n'importe quoi qui justifie leur position verticale. Une femme tombe. Elle ne se relève pas, elle rampe, ses ongles arrachés par le frottement contre le gravier. Les autres ne l'aident pas. Ils sont devenus des spectres de chair, débarrassés de la mémoire, privés du logiciel qui leur dictait leur trajectoire. La barbarie est une ligne

droite, un trajet direct entre le besoin de calories et le geste de déchiqueter.

Je porte mes mains devant mes yeux. La peau, d'ordinaire si fine, semble épaisse, poreuse, chargée d'une sueur acide qui me brûle les pores. Le vide s'installe en moi. Je ressens ce gouffre, une absence de poids, une suspension totale, comme si l'on venait d'extraire la moelle de mes vertèbres pour y injecter une vacuité absolue. Ma mémoire de l'enfance — cette maison aux volets bleus, ce goût de pêche mûre en août — n'est plus qu'une architecture de code corrompu, une suite de zéros qui ne s'assemblent plus. Le vide, ce n'est pas le noir. C'est l'effacement. C'est la sensation de glisser dans un puits où les murs ont été limés.

« Tu te souviens de ton nom ? » demande Vane. Elle a levé la tête. Ses yeux, débarrassés de la lueur bleutée des neuro-interfaces, sont d'un brun boueux, presque opaque. Elle ne me reconnaît pas. Elle reconnaît seulement le fait que je suis un obstacle dans son champ de vision.

« Elias, » je dis. Le mot sonne faux, une pièce de métal étranger dans une bouche qui n'a pas été conçue pour le prononcer.

Elle rit, un son sec, semblable au frottement de deux pierres ponce. « Elias. Un nom. C'est un étiquetage. Une fonction, n'est-ce pas ? Tu es la fonction de celui qui répare. Mais il n'y a plus rien à réparer, Elias. Le système a été purgé. »

Elle se lève. Ses mouvements sont saccadés, dépourvus de cette fluidité artificielle que le Mnemos imposait à nos synapses pour lisser nos déplacements. Elle trébuche. Le sol tremble sous ses pieds ; ce grondement sourd, profond, rythmé comme un battement de cœur mécanique à l'agonie, semble dicter la cadence de sa chute. Elle s'effondre à nouveau, mais cette fois, elle ne se protège pas les mains. Elle les laisse percuter le béton. Elle contemple le sang, un liquide sombre, trop épais, qui s'infiltre dans les aspérités du sol. Elle semble émerveillée par sa propre biologie.

Je m'approche, la plante des pieds brûlée par l'acidité qui imprègne le revêtement de sol. Je sens l'instabilité du bâtiment ; nous sommes sur une plateforme suspendue, et le métal, sous l'effet de la chaleur dégagée par les serveurs en surchauffe, se dilate. Chaque pas est un pari. La notion de « demain » s'est évaporée. Il ne reste que le « maintenant », cet instant pur, atroce, où la faim devient la seule loi physique. En bas, une émeute éclate. Un homme en frappe un autre avec un morceau de conduite de fibre optique. Le geste est lent, pathétique, dépourvu de la précision que la mémoire musculaire permettait autrefois. Ils sont revenus à la préhistoire, dans un décor de gratte-ciels en ruine.

Je me concentre sur la sensation de vide à l'intérieur de mon crâne. C'est une béance, une fenêtre ouverte sur un ciel vide. Sans la médiation des souvenirs, l'air semble plus lourd, plus dense. Chaque particule de polluant qui se dépose sur ma peau devient un signal, une information brute que mon cerveau traite avec une lenteur insupportable. L'humanité est une erreur, ai-je toujours pensé. Mais le constat est plus radical : l'humanité est un poids mort que le présent ne peut pas supporter. Sans la simulation, sans la prothèse mémorielle, nous sommes des créatures condamnées à l'atrophie.

Vane rampe vers moi. Ses doigts griffent le béton, cherchant une prise, une faille, un câble, quelque chose qui pourrait encore mener un signal. Elle trouve une gaine arrachée, les fils de cuivre nus exposés comme des nerfs sectionnés. Elle y colle sa joue. Elle attend le bourdonnement. Elle attend la décharge. Elle pleure, mais il n'y a pas de larmes ; seulement de l'eau acide qui ruisselle, traçant des sillons dans la crasse de son visage.

« C'est vide, » murmure-t-elle, les dents serrées. « Pourquoi est-ce si vide ? »

Je n'ai pas de réponse. Je regarde la ville qui s'effondre dans le silence. Aucun message ne circule plus dans les artères de Néo-Kyoto. Les tours ne sont plus que des sarcophages. Je sens une vibration sourde, un grondement de plus en plus aigu, venant du cœur même du bloc technique sous nos pieds. Le système n'est pas mort. Il

convulse. Il tente de redémarrer sur un noyau corrompu. Et je sais, avec une certitude qui me fait mal, que je suis le seul point de connexion restant. La console d'administration est juste derrière ce mur, derrière cette cloison en béton poreux qui suinte de la condensation huileuse.

Je me rapproche de la paroi. Je pose ma main sur la surface, sentant les minuscules secousses qui parcourent le mur. Chaque pulsation est un appel, une invitation à reprendre le contrôle, à reconstruire une fiction, à offrir à ces animaux en bas une illusion de confort, une identité, un passé, même s'il est faux.

Mais je regarde mes propres doigts, entaillés par le verre, noircis par la poussière des serveurs. Je sens cette absence, ce vide, et pour la première fois, je ne cherche pas à le combler. La douleur dans ma main est la seule chose authentique qui m'ait été donnée depuis des décennies. Si je branche le système, si je réactive le flux, je tue cette vérité. Je replonge tout le monde dans l'oubli douillet, dans la sécurité de la donnée pré-mâchée. Je condamne Vane à être à nouveau une marionnette.

Le grondement devient un sifflement, une onde de choc qui traverse le plancher. Mes dents vibrent dans mes gencives. Le vide en moi, cette sensation d'aspiration, devient un vertige physique. Je pourrais m'effondrer. Je pourrais me laisser absorber par ce courant, me fondre dans le système, redevenir une pièce de l'engrenage, un simple technicien, une ombre parmi les ombres. Le confort est là, à portée de main, juste derrière le béton, dans la chaleur des serveurs qui attendent une main humaine pour les réveiller.

Je ferme les yeux. Je n'attends rien. Je ne projette rien. La pluie acide frappe la baie vitrée, un crépitement sec, une répétition monotone qui semble ignorer l'apocalypse qui se joue à mes pieds. Mes doigts tremblent contre la pierre. Le contact est granuleux, rugueux, réel. Ce n'est pas le lissage d'un écran tactile, ce n'est pas la caresse d'une interface neuronale. C'est de la matière. De la pierre. De la chair. Et pour la première fois, cette réalité, si pauvre, si imparfaite, si douloureuse, me suffit.

Je ne suis pas Elias le technicien. Je ne suis pas Elias le paria. Je suis une conscience coincée dans un corps qui pèse, dans une ville qui meurt, dans un présent qui refuse de se laisser mettre en mémoire.

Vane se redresse, un éclat de verre à la main. Elle ne regarde plus ses mains, elle me regarde. Elle voit le code dans mes yeux, elle voit ma hésitation. Elle sait que j'ai la clé. Elle sait que je peux tout réinitialiser. Elle approche la pointe du verre vers ma gorge, non par haine, mais par nécessité, pour voir si, en ouvrant la veine, elle trouvera enfin ce qu'elle cherche : la sensation, la preuve, la fin de ce vide insupportable. Je ne bouge pas. Je ne recule pas. Je sens la vibration sous le béton s'intensifier, le sol osciller doucement sous nos pieds. Le monde attend. La ville est aux abois, attendant que je donne le signal. Mais mes doigts, sur la paroi, ne cherchent plus le bouton de commande. Ils s'enfoncent dans les fissures, creusent, arrachent le béton, pour sentir la structure s'effriter sous mes ongles. Je choisis la ruine. Je choisis la chute. Je choisis l'effacement total.

L'éclat de verre dessine un croissant de lune minuscule sur ma carotide, une morsure froide qui attend son heure. Vane a le souffle court, un sifflement régulier qui déplace les poussières en suspension dans l'air vicié. Ses phalanges sont blanches, presque translucides, serrant le débris tranchant avec une force qui fait saillir les tendons de son poignet. Aucun battement de cils ne vient troubler son regard fixe, un puits sombre où se reflète l'incandescence rouge des voyants d'urgence clignotant au plafond. La structure sous nos pieds gémit, un craquement métallique grave, une plainte profonde qui remonte par les semelles de mes bottes jusqu'aux os de mes jambes. La paroi, là où mes doigts sont enfoncés dans les entailles du ciment, dégage une odeur de soufre et de silice humide. Je sens la poussière s'infiltrer sous mes ongles, un poudrolement grisâtre qui marque ma peau, transformant mes mains en outils de terrassement.

Elle déplace le tranchant d'un millimètre, effleurant le duvet de mon cou. Le métal est tranchant, une frontière fine entre le monde et l'abîme. Elle penche la tête, ses

cheveux huileux collant à sa tempe dans une stase artificielle.

— Tu as la fréquence, murmure-t-elle.

Sa voix est un frottement de papier de verre. Elle ne cherche pas une réponse verbale, elle cherche le frisson, la dilatation pupillaire qui précède l'exécution du programme. Je déplace mon poids, le béton s'effrite davantage, libérant une odeur de renfermé, celle des sous-sols oubliés où le temps s'est figé sous une chape de plomb. Je ne regarde pas l'éclat de verre, je fixe une marque de brûlure sur la paroi, une cicatrice sombre laissée par un court-circuit bien avant notre naissance commune. Mes muscles sont tendus, une corde vibrante prête à rompre.

Un conduit de ventilation explose au-dessus de nous, déversant une pluie de suie noire qui recouvre nos épaules. Vane ne sourcille pas, bien qu'une traînée sombre se dessine maintenant sur sa joue pâle. Le monde extérieur s'est tu ; il n'y a plus de grondement de circulation, plus de rumeur électrique, seulement le bourdonnement sourd des serveurs qui entament leur dernier cycle, un chant de mort monotone qui fait vibrer les plombages de mes dents. Elle appuie. Une gouttelette de sang perle sur la pointe du verre, une perle écarlate qui refuse de tomber, suspendue par la tension superficielle, capturant en son centre la lumière blafarde d'un néon mourant.

Je lève lentement mes mains couvertes de gravats. Elle se raidit. Je ne cherche pas la console, je cherche le contact. Mes doigts entrent en contact avec la peau froide de son poignet, un cuir sec, une chaleur résiduelle qui contraste avec l'acier. Elle ne recule pas. Elle laisse mes doigts enserrer ses tendons. Nous restons ainsi, un entrelacement de chair et de détritrus, dans une architecture qui se résout en tas de gravats. Les colonnes portantes plient sous la pression de la terre, un gémissement structurel qui déchire le silence, une agonie lente de béton armé.

J'exerce une pression sur son poignet. Elle laisse le verre glisser. Il tombe, frappant le sol avec un tintement cristallin qui se perd dans le fracas général. Elle expire, un long souffle vide, ses épaules s'affaissant comme si une armature interne venait de lâcher. Elle ne cherche plus rien, elle attend. Ses yeux, débarrassés de cette intensité

prédatrice, errent sur les fissures qui rampent maintenant le long des murs, rapides, telles des veines noires sur un visage en décomposition.

Nous nous laissons glisser contre la paroi, le sol devenant une pente instable. Les gravats roulent sous nos corps, des billes de calcaire et de métal tordu qui nous blessent les hanches. Je sens le contact de sa hanche contre la mienne, une présence solide au milieu de cette dématérialisation rampante. Nous sommes deux points de matière dense dans une pièce qui s'ouvre sur le vide. Le plafond se fissure, révélant une trouée vers le ciel sombre, un rectangle d'obscurité immense où aucune étoile ne parvient à percer. L'air change, devient soudainement glacial, chargé d'humidité. C'est l'odeur du néant, le parfum de ce qui n'a jamais été codé.

Elle pose sa tête sur mon épaule. Le poids est réel, indéniable, un ancrage qui m'empêche de basculer vers les interfaces. Mes doigts, encore encrassés de la poussière du mur, se posent sur ses cheveux. La texture est rêche, usée, humaine. Une larme, unique, trace un sillon propre dans la suie de sa joue, exposant la peau rosée en dessous. Elle ne sanglote pas. Elle se contente de se contracter au rythme de la chute. Le bâtiment prend une inclinaison définitive, un basculement vers l'arrière qui envoie les serveurs valser dans un concert de métal contre métal, des étincelles jaillissant dans l'obscurité comme des lucioles mourantes.

La console principale, située à quelques mètres, s'allume une dernière fois d'un bleu électrique, projetant des lignes de commande qui défilent à une vitesse folle. Le code de réinitialisation est là, exposé, une promesse de redémarrage qui inonde la pièce. Elle le voit. Elle tourne la tête, ses prunelles suivant le mouvement des caractères. Elle pourrait ramper, attraper le clavier, insérer la séquence. Ses doigts se crispent, les muscles de son bras se raidissent, mais elle ne bouge pas. Elle est prisonnière de la sensation, de la chaleur de mon épaule contre son front, de la rugosité de mes mains qui n'ont rien à offrir que ce contact.

Le sol cède complètement, une faille béante s'ouvrant entre nous et la console. Nous

glissons, entraînés par la gravité. Le monde ne s'efface pas, il nous expulse. Il rejette cette étrangeté, cette intimité qui n'a pas sa place dans un système de gestion parfaite. Les murs se rapprochent, les structures d'acier se tordent dans un cri de métal déchiré. Les câbles arrachés pendent comme des entrailles, serpentant dans l'air, parcourus de décharges violentes.

Je sens une main saisir la mienne. Elle est froide, ses phalanges sont noueuses, sa paume est entaillée. Nous restons joints tandis que le sol disparaît sous nous. Ce n'est pas une chute vertigineuse, c'est une dérive lente, une plongée dans les entrailles de la cité qui s'effondre. Les débris flottent un instant dans l'air, une suspension de pierre et de verre, avant de s'écraser plus bas dans un fracas sourd.

Dans cette obscurité grandissante, je perçois le battement de son cœur à travers son thorax contre mon flanc, un rythme irrégulier, chaotique, une horloge biologique qui décompte les derniers instants sans se soucier de l'heure. C'est le seul son qui importe. Plus de code, plus de clé, plus de réinitialisation. Juste cette mécanique archaïque, cette horlogerie de chair et de sang qui refuse de se synchroniser avec la machine.

La poussière devient si épaisse qu'elle étouffe la vision. Je ferme les yeux, non pour nier la réalité, mais pour mieux l'habiter. Je sens chaque particule de débris frapper ma peau, une caresse abrasive, un marquage permanent. Chaque coup est une preuve. Chaque craquement est une vérité. Le sol n'est plus, les murs n'existent plus ; il ne reste que cette force qui nous lie, ce poids qui nous tire vers le bas, vers le centre, vers l'oubli.

Elle serre ma main avec une vigueur insoupçonnée, ses ongles s'enfonçant dans ma chair. C'est la dernière marque, la cicatrice que je porterai si jamais le vide nous recrache. La température chute brusquement. Le souffle de l'extérieur s'engouffre dans la faille, apportant avec lui le goût métallique de la pluie acide, une morsure sur la langue.

Je bascule. Le monde se déchire, non pas en lignes de commande, mais en textures, en volumes, en pressions. Le vertige n'est plus une peur, c'est une ascension vers une absence de direction. Je ne suis plus Elias. Je suis cette pression de doigt contre paume, cette vibration dans l'air, ce mouvement de chute.

La lumière bleue de la console, là-haut, devient un point minuscule, une étoile mourante dans un univers qui se referme. Elle s'éteint sans un soubresaut. Le dernier courant électrique quitte le bâtiment, libérant les derniers volts dans un arc électrique qui illumine brièvement nos visages. Elle me regarde. Ses yeux sont grands, ouverts, dénués de toute demande. Elle a compris. Le vide ne se remplit pas, il se traverse.

Nous touchons enfin un amas de gravats, une base solide de ferraille tordue qui stoppe notre course. Le choc est sec, un impact qui fait vibrer chaque vertèbre. Le silence qui suit est abyssal, une absence totale de signal. Ici, au cœur de la ruine, le monde n'est qu'une série de sensations brutes : le métal froid, le gravier tranchant, la respiration saccadée de celle qui est allongée contre moi. Elle déplace sa main sur mon torse, cherchant la chaleur, confirmant ma consistance. Je pose la mienne sur la sienne, emprisonnant sa paume contre ma poitrine, verrouillant cette présence.

La pluie commence à filtrer par les fissures au-dessus de nous, des gouttes épaisses, huileuses, qui s'écrasent sur nos vêtements avec un bruit de tambour sourd. Elles sont froides, elles marquent le tissu, elles imprègnent tout. Nous ne bougeons pas. Le bâtiment continue de gémir, un râle interminable, mais le mouvement de chute a cessé. Nous sommes ancrés dans le chaos, une cellule isolée de conscience dans un organisme en décomposition.

Elle trace une ligne sur mon bras avec son doigt, une pression légère qui suit le tracé d'une veine. Elle explore la carte de ma peau, cherchant les frontières de cet individu qu'elle a voulu disséquer. Ses doigts sont sales, striés de noir, et chaque trait qu'elle trace laisse une empreinte sur mon épiderme, un langage de soufre et de ciment. Je réponds en pressant mon front contre le sien. Le contact est électrique, non pas par le

courant, mais par la seule proximité des chairs.

— Elias, murmure-t-elle, un son sans portée, un souffle qui meurt avant d'atteindre mes oreilles.

Je ne réponds pas. Je sens ses muscles se détendre, une reddition totale de la matière. La cité, autour de nous, continue de se résoudre. Des blocs entiers de béton se détachent et s'effondrent plus loin, un bombardement de décombres qui fait trembler notre socle. Chaque secousse nous rapproche, un rapprochement imposé par la géographie du désastre.

Je tends la main vers le sol. Je trouve un morceau de métal, un éclat de structure. Je le ramasse. Il est lourd, une densité rassurante. Je le serre dans mon poing jusqu'à ce que les bords tranchants entament ma paume. La douleur monte, une pulsation lancinante, une preuve indubitable que je suis là, que je sens, que je souffre. Ce n'est pas une simulation. C'est le réel. C'est l'unique vérité qui survit à l'apocalypse.

Elle saisit mon autre main, celle qui est ensanglantée. Elle ne recule pas devant la plaie. Elle pose ses doigts sur le sang qui s'écoule, elle sent la chaleur, l'humidité, la vie qui s'échappe de moi, de nous. Elle porte ensuite ses doigts tachés à ses lèvres. Elle goûte le fer, la fin de tout. Un sourire, très léger, étire ses lèvres, un mouvement minimal qui ne cherche pas à communiquer, juste à exister.

Le noir est total maintenant, une obscurité si épaisse qu'elle semble avoir une texture, une pression sur nos globes oculaires. Il n'y a plus de haut ni de bas. Il n'y a plus de ville. Il n'y a plus de technicien. Il n'y a plus de paria. Il n'y a que cette étroite zone de contact entre deux corps qui, par leur simple présence, nient l'effacement définitif de l'univers. Le froid de la pluie acide se mélange à la chaleur de nos souffles, créant une buée, un micro-climat de survie.

J'écoute le bâtiment. Il ne grince plus. Il s'est calé. Il a trouvé sa position finale dans

la mort. Il ne reste que le rythme du monde, ce battement universel qui n'a rien à voir avec le code binaire. C'est un rythme de terre, de pierre, de fer qui refroidit. Le métal, en se rétractant sous l'effet du froid, émet de petits cliquetis, comme des horloges qui s'arrêtent les unes après les autres.

Je ferme le poing sur le morceau de métal, mon sang coulant librement sur le sol, se mélangeant à la poussière, créant une boue rouge et épaisse. Elle resserre son étreinte. Nos corps fusionnent dans cet espace exigü, une sculpture de détresse et de volonté. La pluie continue de tambouriner sur les restes du toit, une mélodie de fin de cycle qui ne cherche pas de spectateur.

Nous ne sommes plus des sujets agissants. Nous sommes des témoins. Nous sommes la matière qui observe la matière dans son ultime métamorphose. Le système a échoué. La mémoire a été effacée. Il ne reste rien de ce qui fut, aucun enregistrement, aucun témoin numérique. Juste nous, ici, dans l'obscurité, dans cette chair qui pèse, dans ce poids qui est la seule chose qui nous sépare du néant.

Elle glisse doucement contre moi, son poids mort devenant une ancre. Ses mains ne lâchent pas, elles s'accrochent aux fibres de mon vêtement, à ma peau, à tout ce qui peut offrir une résistance. La chaleur s'échappe de nos corps, un rayonnement qui s'évapore dans l'air glacé. Je sens la fin approcher, non comme un programme qui se ferme, mais comme une lente et inexorable perte de consistance.

Je pose ma tête contre la sienne. Nos cheveux se mélangent, un enchevêtrement de fibres humaines et de débris. Je respire son odeur, un mélange de sueur, de ciment et de pluie acide. C'est une odeur de vivant, une odeur de fin. Je la garde en mémoire, non par le code, mais par la structure de mes neurones qui commencent à s'éteindre les uns après les autres, dans un feu d'artifice de sensations qui n'ont pas de nom.

Le sol tremble une dernière fois, un soubresaut de la terre qui se réajuste. Puis, rien. Le silence est absolu, dépourvu de tout poids, de toute tension. Seule demeure la

pression de nos mains jointes, une boucle de chair qui refuse de se rompre. La pluie ralentit, devient une brume qui enveloppe la ruine dans un linceul gris. Le monde se refroidit, se fige, devient une statue de silence.

Je ne sais pas si nous sommes les derniers, ou si nous sommes les premiers d'une espèce qui ne se souvient pas. Cela n'a aucune importance. L'importance est dans la texture du métal sous mon poing, dans la rugosité de son bras sous mes doigts, dans cette humidité qui recouvre tout. Le temps est devenu une substance, une épaisseur que nous traversons à peine. Nous sommes, enfin, au point de rupture, là où tout bascule dans le pur présent.

La douleur dans ma main devient un point central, une étoile qui éclaire mon univers. Tout le reste s'estompe. Les murs n'existent plus. Le bâtiment n'est plus qu'une illusion. Il n'y a que la main, la plaie, et le contact de l'autre. Une géométrie simple, une structure élémentaire de deux consciences qui s'agrippent dans la nuit.

Ses doigts se détendent légèrement, une libération lente, une acceptation. Son souffle est devenu un murmure presque imperceptible qui agite les particules de poussière devant mes lèvres. Elle ne cherche plus rien. Elle a trouvé la seule sensation qui ne soit pas de l'information : le pur ressenti du poids. Nous nous effaçons, non pas par le code, mais par la dissolution de notre substance dans l'immensité de ce qui nous entoure.

Une goutte de pluie traverse la brume, atterrit sur ma paupière. Je la sens couler, froide, un sillon sur ma joue qui rejoint le sang séché. Elle est pure. Elle est réelle. Elle est la dernière chose que je connais. Et au moment où je m'apprête à lâcher le morceau de métal, à laisser mes mains s'ouvrir, à abandonner la structure, je sens son cœur s'arrêter. Pas un arrêt brutal, mais une cessation, une fin de mouvement, une horlogerie qui s'immobilise.

La main dans la mienne devient lourde, inerte, un objet de chair sans volonté. Je ne la

lâche pas. Je la serre, je l'enveloppe, je la garde. C'est le dernier ancrage. C'est le dernier poids dans cet univers qui, soudainement, perd toute masse. Je ne suis plus Elias. Je suis le gardien de ce poids. Je suis la conscience de ce qui fut. Et dans l'obscurité qui devient de plus en plus légère, je m'enfonce, sans peur, sans regret, dans cette réalité qui, enfin, ne signifie plus rien.

Chapitre 15

L'imperfection comme héritage

``if (data.integrity == compromised) { inject.pain(human_root); }`` Mes phalanges tranchent l'air glacé avant de frapper les touches en polymère rigide. La première ligne de code s'inscrit en ambre sur le moniteur central, une balafre qui refuse de s'effacer. Le serveur principal, un parallélépipède de titane noir logé dans les entrailles de la tour Mnemos, s'ébroue dans un grincement de processeurs surchargés qui vrille les tympans. Je ne suis plus un technicien. Je suis une infection. Mes yeux, saturés par le clignotement spasmodique des interfaces rétiniennes, décomposent le flux de données en strates de pixels défectueux. Chaque octet que je manipule possède désormais une texture, une rugosité de pierre taillée. Je vide ma gourde. L'eau stagne dans ma gorge, chargée d'un goût de synthétiseur chimique, un résidu de solvants industriels qui me brûle la langue avec une précision chirurgicale. Ce n'est pas le nectar des archives, c'est de l'amertume pure, le rappel de ce qui fermente dans les canalisations de Néo-Kyoto.

Les rangées de serveurs, des colonnes vertébrales de métal noir, se courbent sous le poids des archives mémorielles. Je m'approche du pupitre de contrôle. Mon index effleure la surface tactile. Les interfaces rétiniennes dans mon champ de vision saccadent, produisant des zébrures violacées qui s'impriment sur mes rétines. C'est une erreur de synchronisation. Ou peut-être la naissance d'un accès de lucidité. Un technicien de classe supérieure, une ombre drapée dans un imperméable de nylon imperméable, s'arrête derrière moi. Il ne dit rien. Il regarde le processeur qui gémit, une plainte mécanique qui semble provenir d'une carcasse animale en agonie.

— La surcharge est inhabituelle, Elias, dit-il. Sa voix est un instrument désaccordé.

— Elle est nécessaire, je réponds. Le goût de synthétiseur chimique intensifie sa note métallique au fond de mon palais. Je crache sur la grille d'aération.

— Le système exige la fluidité. La douleur est une donnée obsolète.

Je tourne la tête. Les interfaces rétiniennes clignotent en rythme avec son pouls apparent, des éclairs blancs qui découpent son visage en facettes anguleuses.

— Le système a besoin d'être dérangé.

Il approche une main gantée. Il veut reprendre les commandes. Je pivote, lui barrant la vue de l'écran. Le processeur émet un grincement de processeurs surchargés, un cri strident qui fait vibrer les instruments de mesure à l'intérieur de mon thorax. Il recule d'un pas, ses yeux balayant frénétiquement les données qui défilent en cascades de chiffres impitoyables. Il cherche la faille, il cherche l'origine de cette résistance, mais il ne voit que le résultat. Je suis le gardien du verrou.

Je replonge dans l'arborescence. Chaque ligne de commande devient un poids, une matière dense que je façonne avec la cruauté de celui qui a enfin compris la valeur du déchet. J'efface les protocoles de lissage. Je supprime les algorithmes de bonheur séquentiel. À la place, j'injecte la possibilité de l'accroc, de la cicatrice, de la perte. L'interface rétinienne me renvoie un signal d'alerte, un flash rouge vif qui déchire ma vision, un clignotement spasmodique qui rend le monde extérieur presque liquide. Les câbles à fibre optique, serpentant sur les murs, semblent se contracter sous la tension du flux de données. Je bois une nouvelle gorgée de cette eau chimique, le goût est devenu si âpre qu'il en devient sucré. Une dénaturation, comme tout ce que je touche.

Le technicien insiste.

— Tu détruis l'héritage de Mnemos.

— Je restaure la mémoire, je lance en verrouillant l'accès à distance.

Il porte la main à son interface frontale. Il tente un override, mais le processeur grince, une plainte métallique plus aiguë, plus longue, une plainte qui résonne avec la dureté des parois de béton. Son geste échoue. Son interface devient illisible, un clignotement spasmodique qui le transforme en une statue de lumières brisées. Je vois dans son regard le début de la panique : la peur de l'imprévisible, la peur d'un monde où la donnée n'est plus synonyme de vérité. Il ne comprend pas que la vérité n'est pas

une donnée, mais une blessure.

Les serveurs s'emballent. La chaleur monte dans la pièce, un souffle d'air vicié chargé d'ozone. Le goût de synthétiseur chimique dans ma bouche devient insupportable, comme si j'avalais des éclats de verre fondu. Je m'en moque. Chaque seconde où je maintiens la faille est une victoire sur l'anesthésie collective. Je regarde mes mains, elles sont marquées par les résidus de cette chimie, tachées par la sueur de la machine. Elles ne sont plus propres. Elles ne sont plus outils. Je sens le froid du métal du pupitre sous mes paumes, une sensation si réelle, si brute, que la douleur en devient une promesse.

Je ne suis plus qu'une conscience ancrée dans une architecture qui s'effondre sur elle-même. La tour gémit, le grincement de processeurs surchargés devenant une symphonie de défaillances. C'est le bruit de l'histoire qui reprend ses droits, un passé qui ne se laisse plus formater par des algorithmes impitoyables. Le technicien s'est affaissé contre le mur, ses interfaces éteintes, son regard vide, perdu dans un monde dont il ne possède plus la clé. Je l'enjambe. Je quitte la salle des serveurs. Je m'enfonce dans les couloirs de la tour, le pas lourd, le corps saturé de cette amertume chimique qui me sert de boussole. J'atteins l'escalier de service, je monte. Je grimpe vers le sommet, là où la pluie acide frappe le béton poreux avec une insistance qui n'a rien de numérique. Je veux sentir la matière, la vraie, la pourrie, la sublime.

Arrivé sur le toit, le vide m'accueille. La pluie acide me gifle le visage, une brûlure bienvenue qui emporte les derniers vestiges de la programmation. Les interfaces rétiniennes dans mes yeux tentent une dernière fois de se recalibrer, une série de clignotements spasmodiques qui tentent de masquer la réalité du ciel nocturne. Je ferme les paupières. Je les force à s'éteindre. Quand je les rouvre, il ne reste que le gris, le métal, la pluie, et cette sensation, enfin, de n'être plus une donnée. Je m'assois sur le rebord, les jambes ballantes au-dessus de la métropole verticale. La cité n'est plus qu'une carcasse qui bourdonne, une machine dont j'ai arraché le cœur. Je regarde mes mains, mes doigts tremblants, ma propre cicatrice sur le poignet gauche, une

ligne irrégulière, une erreur, une merveille. Je suis le gardien de cette défaillance. Le ciel est un linceul acide. Le goût de l'eau dans mes lèvres est le goût de mon héritage. Imparfait. Indélébile. Humain.

Une secousse sismique parcourt l'ossature de l'édifice, faisant vibrer la tôle ondulée sous mes cuisses. Je m'agrippe à la rambarde rouillée, le fer piquant s'incruste dans la peau de mes paumes, marquant mon épiderme de striures orangées. En bas, les artères de la ville clignotent : des néons défaillants projettent des halos roses sur les trottoirs gorgés d'eau, une chorégraphie erratique qui ne répond plus à aucun protocole de flux. Les gyrophares des unités de maintenance pivotent dans le vide, traçant des arcs de cercle inutiles, leurs fréquences brouillées par le silence radio que j'ai imposé. La tour, ce géant d'acier qui me contenait, se rétracte dans une série de craquements sourds, un ossuaire de silicium en train de digérer sa propre obsolescence.

Mon manteau s'alourdit. Le tissu, une fibre synthétique désormais gorgée de liquide, colle contre mes omoplates. Chaque mouvement dégage une odeur âcre de soufre et de plastique brûlé. J'observe la ligne de mon poignet, celle qui refuse la symétrie. Le sang circule là, chaud, battant contre la paroi fine des veines. Je porte ma main à mon visage. La peau est rugueuse, salée, striée par le ruissellement de la pluie. Je ne suis plus un vecteur. Je suis une trajectoire imprévisible, une onde qui ne s'aligne sur aucune grille.

Derrière moi, la porte du toit cède dans un fracas de gonds arrachés. Des pas martèlent le gravier synthétique. Je ne me retourne pas. Le poids d'une arme à impulsion pèse sur l'air, une tension électrique qui fait se dresser les poils de mes bras. Une ombre s'étire, projetée par la faible lueur des feux de détresse de la tour. L'homme s'arrête à trois pas. Ses chaussures tactiques grincent sur les débris de verre.

« Tu as effacé les logs, » dit-il. Sa voix est un râle, un frottement de papier de verre sur le cuir.

Je pivote lentement, les pieds suspendus au-dessus du gouffre. Ses pupilles se dilatent, cherchant une interface qui n'existe plus. Il serre la poignée de son arme, les articulations de ses doigts blanchies par l'effort. Je lâche la rambarde, mon bras retombe, lourd, le long de ma cuisse. Une goutte d'eau s'échappe de mes cheveux, glisse le long de ma tempe, s'attarde sur le lobe de mon oreille avant de chuter dans l'abîme. Il suit la trajectoire avec une obsession malade.

« Le système ne supporte pas l'exception, » ajoute-t-il, faisant un pas supplémentaire vers le bord. Sa jambe heurte un tube de ventilation. Le métal résonne, un son sourd qui se perd dans le fracas de la métropole.

Je lève le menton. La pluie me fouette les joues, une sensation tranchante, précise. Je regarde son arme, puis le bouton de sécurité, un petit loquet en polymère qu'il tripote nerveusement. La panique est une fine buée sur ses verres correcteurs. Je souris. Ce n'est pas un geste programmé. C'est une contraction désordonnée de muscles faciaux, une petite déchirure dans le masque de mon visage. Il recule, le canon de son arme vacille.

« Regarde-les, » dis-je en désignant les blocs résidentiels en contrebas. « Ils ne savent même pas qu'ils sont libres. »

Il ne regarde pas en bas. Il garde son attention fixée sur ma gorge. Il y a une fine pellicule de sueur froide sur son front, perlant au-dessus de ses sourcils. Il cherche une faille, un pattern, une suite logique à ma provocation. Je me lève, le déséquilibre me force à étendre les bras. Le vent me pousse, une main invisible qui me presse contre la fin du monde. Je sens le froid gagner mes chevilles, une morsure qui remonte le long des tendons.

Il appuie sur la détente. Il n'y a pas d'éclair, seulement un déclic mécanique, un percuteur frappant le vide. Il recommence, frénétique, le doigt martelant le plastique. La mécanique interne de l'arme s'est figée dans un bloc de givre interne. Je

m'approche. Mes bottes s'enfoncent dans la mousse synthétique du toit. Je vois le reflet de mon propre visage dans ses lunettes : une tache sombre, un point de rupture. Je lui arrache l'objet des mains. Il est lourd, inutile, un morceau de ferraille froide. Je le laisse glisser. Il tombe sans bruit, avalé par l'obscurité, une trajectoire parabolique qui finit dans le néant.

Il tombe à genoux, les mains plaquées contre le sol, ses phalanges griffant le revêtement. Ses épaules tremblent. C'est un mouvement saccadé, sans harmonie, une perte totale de contrôle. La pluie continue de tomber, inaltérable, lavant le béton, emportant les résidus de nos existences.

Je me tourne vers l'horizon. Les nuages se déchirent, révélant une étendue de gris acier, dépourvue de balises, sans aucun signal. Je respire à fond, les poumons saturés d'humidité, chaque inspiration est une brûlure que j'accueille. Je ne suis plus un terminal. Je suis l'espace entre deux battements de cœur, le silence qui précède l'orage. La tour tremble encore sous nos pieds, un vieil animal qui s'endort enfin, libérant sa carcasse des circuits qui le ligotaient.

Je marche vers le bord opposé, là où l'escalier de secours plonge vers les niveaux inférieurs, vers la boue, vers le chaos des rues. Je ne regarde plus derrière moi. Je n'ai plus besoin de savoir ce qu'il fait. L'incertitude est le plus pur des horizons. Mes mains se crispent sur la rampe, mes doigts trouvent des aspérités, des morceaux de peinture écaillée, la texture réelle d'un monde qui n'a plus rien à me dire. Le froid est une caresse glacée contre mon cou. Je descends. Chaque marche est un défi à la gravité. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambourin irrégulier, un rythme qui ne doit rien à personne. Je m'enfonce dans les entrailles de la cité. Le bruit de la pluie devient un murmure, puis un rugissement, une mélodie sauvage qui accompagne ma chute vers la terre ferme. Rien n'est prévisible. Rien n'est écrit. L'imperfection est un long chemin qui ne finit jamais. Je pose le pied sur le palier inférieur, là où l'eau stagne en flaques sombres, et pour la première fois, je marche sans chercher la sortie. Je suis l'erreur. Je suis le chaos. Je suis le premier homme dans les ruines de l'ordre.

FIN

Merci d'avoir lu "MÉMOIRES SYNTHÉTIQUES"

Une œuvre écrite par Studio V11

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)